

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

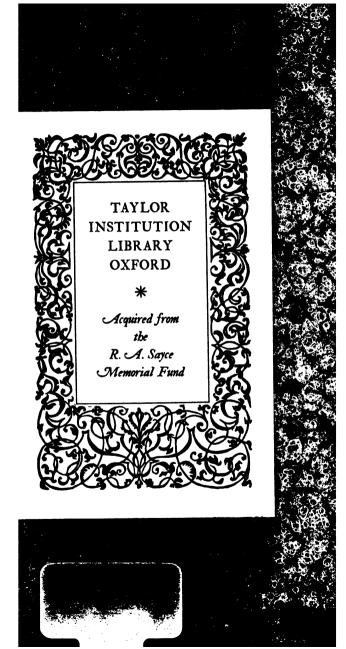
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

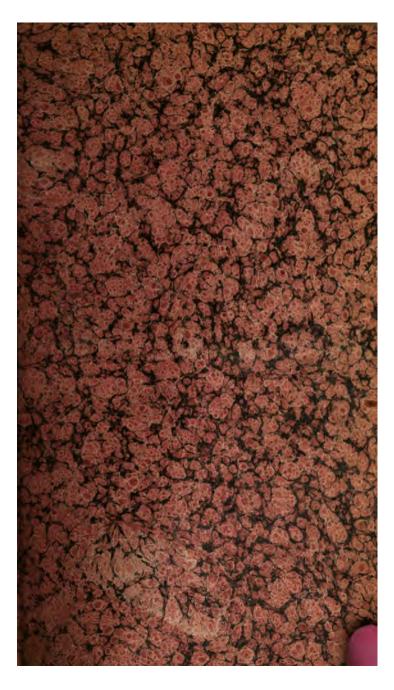
Nous vous demandons également de:

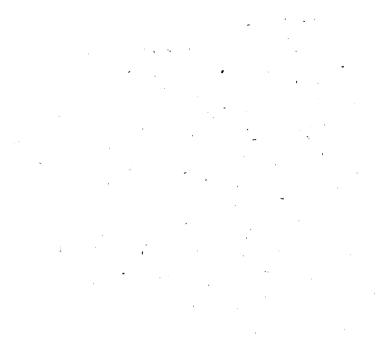
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com







. , ...

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE.

• -.

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE,

AVEC LES NOTES

COSTE, NAIGEON, AMAURY DUVAL, ÉLOY JOHANNEAU, ET AUTRES COMMENTATEURS.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,
MENARD ET DESENNE, LIBRAIRES,
RUE GÎT-LE-COEUR, N° 8.

1827.



ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

SHIPE

DIJ LIVRE SECOND.

CHAPITRE IV.

A DEMAIN LES AFFAIRES.

Semmaire. Amyot a rendu au public un grand service en traduisant Plutarque. Dans ce livre, on peut puiser un très-grand nombre de faits instructifs. C'est là que l'on voit, par exemple, que plusieurs personnages ont nui à leurs intérêts, ou à ceux de l'état, pour avoir remis à d'autres temps les affaires. Plusieurs même ont perdu la vie , pour n'avoir pas ouvert, sans délai, les lettres qu'ils recevoient. — On est surtout inexcusable, si l'on est homme public, de TV.

différer les affaires pour n'être pas troublé dans son sommeil ou dans ses plaisirs.

Exemples: Amyot; Rusticus; M. de Boutières; Jules César; Archias, tyran de Thèbes.

Le donne avecques raison, ce me semble. la palme à Iacques Amyot sur touts nos escrivains françois, non seulement pour la naïfveté et pureté du language, en quoy il surpasse touts aultres, ou pour la constance d'un si long travail, ou pour la profondeur de son scavoir, ayant peu developper si heuheusement un aucteur si espineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on vouldra, ie n'entends rien au grec; mais ie veois un sens si bien joinct et entretenu partout en sa traduction, que, ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'aucteur, ou ayant, par longue conversation, planté visvement dans son ame une generale idée de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien presté qui le desmente ou qui le desdie); mais, sur tout, ie lui sçais bon gré d'avoir sceu trier et choisir un livre si digne et si à propos. pour en faire present à son païs. Nous aultres ignorants estions perdus, si ce livre ne

nous eust relevé du bourbier : sa mercy ', nous osons à cett' heure et parler et escrire; les dames en regentent les maistres d'eschole; c'est nostre breviaire. Si ce bon homme vit, ie lui resigne Xenophon, pour en faire autant : c'est une occupation plus aysee, et d'autant plus propre à sa vieillesse; et puis, ie ne sçais comment il me semble, quoyqu'il se desmesle bien brusquement et nettement d'un mauvais pas, que toutesfois son style est plus chez say, quand il n'est pas pressé et qu'il roule à son ayse.

l'estois à cett' heure sur ce passage où Plutarque dict de soy mesme, que Rusticus, assistant à une sienne declamation à Rome, y recent un paquet de la part de l'empereur, et temperisa de l'ouvrir iusques à ce que tout feust faict : en quoy, dict-il, toute l'assistance loua singulierement la gravité de ce personuage. De vray, estant sur le propos de la curiosité, et de cette passion avide et gourmande de nouvelles, qui nous faiet, avecques

¹ Cest-à-dire, merci, grace à lui. - E. J.

² Traité de la Curiosité; e. 14. - C.

tant d'indiscretion et d'impatience, abandonner toutes choses pour entretenir un nouveau venu, et perdre tout respect et contenance pour crocheter soubdain, où que nous soyons, les lettres qu'on nous apporte, il a eu raison de louer la gravité de Rusticus; et pouvoit encores y ioindre la louange de sa civilité et courtoisie, de n'avoir voulu interrompre le cours de sa declamation. Mais ie foys doubte qu'on le peust louer de prudence; car recevant à l'improveu lettres, et notamment d'un empereur, il pouvoit bien advenir que le differer à les lire eust esté d'un grand prejudice. Le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance, vers laquelle ie penche evidemment de ma complexion, et en laquelle i'ay veu plusieurs hommes și extremes, que, trois ou quatre iours aprez, on retrouvoit encores en leur pochette les lettres toutes closes qu'on leur avoit envoyees. Ie n'en ouvris iamais, non seulement de celles qu'on m'eust commises, mais de celles mesmes que la fortune m'eust faict passer par les mains; et foys conscience si mes yeulx desrobent, par mesgarde, quelque cognoissance

des lettres d'importance qu'il lit quand ie suis à costé d'un grand. Iamais homme ne s'enquit moins et ne fureta moins ez affaires d'aultruy. Du temps de nos peres, monsieur de Boutieres ' cuida perdre Turin pour, estant en bonne compaignie à souper, avoir remis à lire un advertissement qu'on luy donnoit des trahisons qui se dressoient contre cette ville, où il commandoit. Et ce mesme Plutarque * m'a apprins que Iulius Cæsar se feust sauvé, si, allant au senat le jour qu'il y feut tué par les conjurez, il eust leu un memoire qu'on luy presenta : et faict aussi le conte d'Archias 3, tyran de Thebes, que, le soir avant l'execution et l'entreprinse que Pelopidas avoit faicte de le tuer pour remettre son païs en liberté, il luy feut escript par un aultre Archias, Athenien, de poinct en poinct, ce qu'on luy preparoit; et que ce pacquet luy ayant esté rendu pendant son souper, il remeit à l'ouvrir, disant ce mot, qui depuis

^{&#}x27; Voy. Mem. de G. Du BELLAY, l. 9, fol. 451.-C.

Dans la Vie de J. César, c. 17. — C.

³ Dans son traité De l'esprit familier de Socrate, c. 27. — C.

passa en proverbe en Grece : « A demain les. affaires. »

Un sage homme peult, à mon opinion, pour l'interest d'aultruy, comme pour ne rompre indecemment compaignie, ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer un aultre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on luy apporte de nouveau; mais, pour son interest ou plaisir particulier, mesme s'il est homme ayant charge publicque, pour ne rompre son disner, voire ny son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement estoit à Rome la place consulaire, qu'ils appelloient la plus honnorable à table, pour estre plus à delivre ', et plus accessible à ceulx qui surviendroient, pour entretenir celuy qui y seroit assis : tesmoignage que, pour estre à table, ils ne se despartoient pas de l'entremise d'aultres, affaires et survenances. Mais, quand tout est dict, il est malaysé ez actions humaines de donner regle si iuste par discours de raison, que la fortune n'y maintienne son droict.

¹ Plus dégagée de tout embarras. — C.

CHAPITRE V.

DE LA CONSCIENCE.

Sommaire. On veut en vain se cacher: l'ame se dévoile toujours par quelque côté. La peine ne suit pas seulement, elle accompagne la faute.— La conscience est ou notre consolateur, ou netre bourreau. — Injustice et danger de l'emploi de la torture, pour obtenir l'aveu des acousés.

Exemples: Un gentilhomme d'un parti contraire à celui de Montaigne; Bessus; Apollodore, tyran de Potidée; Scipion; Philotas; Bajazet I^{er}.

Voyagant un iour, mon frere sieur de la Brousse et moy, durant nos guerres civiles, nous renoantrasmes un gentilhomme de bonne façon. Il estoit du party contraire au nostre; mais ie n'en sçavois rien, car il se contrefaisoit aultre: et le pis de ces guerres, c'est que les chartes sont si meslees, vostre ennemy n'estant distingué d'avecques vous d'auleuna marque apparente, ny de language, ny de port, nourry en mesmas loit,

mœurs et mesme air, qu'il est malaysé d'v eviter confusion et desordre. Cela me faisoit craindre à moy mesme de rencontrer nos troupes en lieu où ie ne feusse cogneu, pour n'estre en peine de dire mon nom, et de pis, à l'adventure, comme il m'estoit aultrefois advenu; car en un tel mescompte ie perdis et hommes et chevaux, et m'y tua lon miserablement, entre aultres, un page, gentilhomme italien, que ie nourrissois soigneusement, et feut esteincte en lux une tresbelle enfance et pleine de grande esperance. Mais cettuy cy en avoit une fraveur si esperdue, et ie le veovois si mort, à chasque rencontre d'hommes à cheval et passage de villes qui tenoient pour le roy, que ie devinay enfin que c'estoient alarmes que sa conscience luy donnoit. Il sembloit à ce pauvre homme qu'au travers de son masque, et des croix de sa casaque, on iroit lire iusques dans son cœur ses secrettes intentions : tant est merveilleux l'effort de la conscience! Elle nous faict trahir, accuser et combattre nous mesmes, et à faulte de tesmoing estrangier, elle pous produict contre nous.

Occultum quatiens animo tortore flagellum '.

Ce conte est en la bouche des enfants: Bessus 3, pœonien, reproché d'avoir de gayeté de cœur abbattu un nid de moineaux, et les avoir tuez, disoit avoir eu raison, parce que ces oysillons ne cessoient de l'accuser faulsement du meurtre de son pere. Ce parricide, iusques lors, avoit esté occulte et incognen: mais les furies, vengeresses de la conscience, le feirent mettre hors à celuy mesme qui en debvoit porter la penitence. Hesiode corrige le dire de Platon, « que la peine suit de bien prez le peché 3; » car îl dict « qu'elle naist en l'instant et quant et quant le peché. » Quiconque attend la peine 4, il la souffre; et quiconque l'a meritee, l'attend. La mes-

^{&#}x27; Elle nous sert elle-même de bourreau, et nous frappe sans cesse de fouets invisibles. Juven. sat. 13, v. 195.

^{*} Plutanqua, Pourquoi la justice divine, etc., c. 8. — C.

PLUTARQUE, Pourquoi la justice divine, etc., c. 9.— C.

⁴ Sánkoun, epist. 105, à la fin. — С.

10 BESAUS DE MONTAIQUE,

chanceté fabrique des torments contre say :

Malum consilium, consultori pessimum :

comme la mouche guespe picque et offense aultruy, mais plus soy mesme, car elle y perd son aiguillon et sa force pour iamais,

Vasque in vulnere ponunt a.

Les cantharides ont en elles quelque partie qui sert contre leur poison de contrepoison, par une contrarieté de nature : aussi à mesme qu'on prend le plaisir au vice, il s'engendre un desplaisir contraire en la conscience, qui nous tormente de plusieurs imaginations penibles, veillants et dormants:

Quippè ubi se multi per somnia sæpè loquentes, Aut morbo delirantes, protraxe feruntur, Et celata diù in medium peccata dedisse '.

¹ Le mal retombe sur celui qui l'a médité. Apud A. GELLIUM, l. 4, c. 5.

² Et laisse sa vie dans la blessure qu'elle a faite. Ving. Georg. l. 4, v. 238.

¹ Sauvent les coupables se sont accusés eux-mêmes

Apollodorus songeoit qu'il se veoyoit escorcher par les Scythes, et puis bouillir dedans une marmitte, et que son cœur murmuroit en disant : « Ie te suis cause de touts ces maulx. » Aulcune cachette, ne sert aux meschants, disoit Epicurus, parce qu'ils ne se peuvent asseurer d'estre cachez, la conscience les descouvrant à eulx mesmes :

Prima est hæc ultio, quòd se · Iudice nemo nocens absolvitur 3.

Comme elle nous remplit de crainte, aussi faict elle d'asseurance et de confiance; et ie puis dire avoir marché en plusieurs hazards d'un pas bien plus ferme, en consideration de la secrette science que i'avois de ma volonté, et innocence de mes desseings:

en songe ou dans le délire de la fièvre, et ont révélé des crimes qu'ils avoient jusqu'alora cachés. Lucarr. 1. 5, v. 1157.

- ² Voy. PLUTARQUE, Pourquoi la fustice divine, etc., e. 9; et POLYEN, l. 4, c. 6, § 18. C.
- 3 Le premier châtiment du coupable, c'est qu'il ne sauroit s'absondre à son propre tribunal. Juv. sat. 13, v. 2.

Conscia mens ut cuique sua est, ita concipit intra Pectora pro facto spemque metumque suo ':

il y en a mille exemples; il suffira d'en alleguer trois de mesme personnage. Scipion, estant un iour accusé devant le peuple romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser, ou de flatter ses iuges: « Il vous siera bien , leur dict il, de vouloir entreprendre de iuger de la teste de celuy, par le moyen duquel vous avez l'auctorité de iuger de tout le monde! » Et une aultre fois, pour toute response aux imputations que luy mettoit sus un tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause: « Allons, dict il, mes citoyens', allons rendre graces aux dieux de la victoire qu'ils me donnerent contre les

Le Selon le témoignage que l'homme se rend à soimème, il a le cœur rempli de crainte ou d'espérance. OVID: Fast. l. 1, § 5.

^{*} PLUTARQUE, Comment on se peut louer soin même, c. 5.—C.

³ De condamner à une peine capitale celui, etc.

⁴ VALÈRE-MAXIME, l. 3, c. 7, § 1. — C.

Carthaginois en pareil iour que cettuy cy: » et, se mettant à marcher devant, vers le temple, voylà toute l'assemblee et son accusateur mesme à sa suitte. Et Petilius, avant esté suscité par Caton pour luy demander compte de l'argent manié en la province d'Antioche, Scipion , estant venu au senat pour cet effect, produisit le livre de raisons 3, qu'il avoit dessoubs sa robbe, et dict que ce livre en contenoit au vray la recepte et la mise: mais, comme or le luy demanda pour le mettre au greffe, il le refusa, disant ne se vouloir pas faire cette honte à soy mesme: et de ses mains, en la presence du senat, le deschira et meit en pieces. Ie ne crois pas qu'une ame cauterisee sceust contrefaire une telle asseurance. Il avoit le tœur trop gros de nature, et accoustumé à trop haulte fortune, dict Tite Live 4, pour sçavoir estre criminel et se desmettre à la bassesse de deffendre son innocence.

² TITE-LIVE, 1. 38, c. 54 et 55 .- C.

[¿] Livres de comptes. — E. J.

⁴ TITE-LIVE, 1. 38, c. 54 et 55 .- C.

14 ESSAIS DE MONTAIGNE,

C'est une dangereuse invention que celle des gehennes, et semble que ce soit plustost un essay de patience que de verité. Et celuy qui les peult souffrir cache la verité, et celuy qui ne les peult souffrir : car, pourquoy la douleur me fera elle plustost confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas? Et au rebours, si celuy qui n'a pas faict ce de quoy on l'accuse, est assez patient pour supporter ces torments; pourquoy ne le sera celuy qui l'a faict, un si beau guerdon ' que de la vie luy estant proposé? le pense que le fondement de cette invention vient de la consideration de l'effort de la conscience : car, au coupable, il semble qu'elle ayde à la torture pour luy faire confesser sa faulte, et qu'elle l'affoiblisse; et de l'aultre part, qu'elle fortifie l'innocent contre la torture: Pour dire vray, c'est un moyen plein d'incertitude et de dangier : que ne diroit on. que ne feroit on pour fuyr de si griefves douleurs?

^{1.} Une si belle récompense que velle, etc.-E. J.

Etiam innocentes cogit mentiri dolor 1:

d'où il advient que celuy que le iuge a gehenné . pour ne le faire mourir innocent, il le face mourir innocent et gehenné. Mille et mille en ont chargé leur teste de sausses confessions, entre lesquels ie loge Philotas 3, considerant les circonstances du procez qu'Alexandre luy feit, et le progrez de gehenne. Mais tant y a que c'est, dict on, le moins mal que l'humaine foiblesse ave peu inventer: bien inhumainement pourtant, et bien inutilement, à mon advis. Plusieurs nations, moins barbares en cela que la grecque et la romaine qui les appellent ainsi, estiment horrible et cruel de tormenter ét desrompre 4 un homme, de la faulte duquel yous estes encores en doubte. Que peult il

La douleur force à mentir ceux mêmes qui sont innocents, Es: Mimis Publii Syri,

² Mis à la géne, à la question. - E. J.

³ QUESTE-CERCE, 1. 6, c. 7. -- C.

⁴ Rompre. Gest ainsi que, plus heat, on trouve destrancher pour trancher. - E. J.

mais de vostre ignorance? Estes vous pas iniuste, qui, pour ne le tuer sans occasion, luy faictes pis que le tuer? Qu'il soit ainsi, veoyez combien de fois il aime mieulx mourir sans raison, que de passer par cette information plus penible que le supplice, et qui souvent, par son aspreté, devance le supplice, et l'execute. Ie ne sçais d'où ie tiens ce conte ', mais il rapporte exactement la conscience de nostre iustice '. Une femme de village accusoit devant un general d'armee ', grand iusticier, un soldat pour avoir

^{&#}x27;Il est dans Faoissarr, v. 4, c. 87; et c'est là sans doute que Montaigne l'avoit lu, quoiqu'il ne s'en souvint plus quand il composa ce chapitre.—C.

² C'est-à-dire, il représente exactement la justice de notre procédé sur cet article-là. — C.

³ Bajszet I^{er}, que Froissard nomme l'Amorabaquin. Je viens d'apprendre de l'ingénieux commentateur de Rabelais, t. V, p. 217, que Bajazet fut ainsi nommé, parce qu'il étoit fils d'Amurat; ce que je remarque en faveur de ceux qui pourroient l'ignorer, comme je faisois avant que d'avoir jeté les yeux sur cette page du Rabelais imprimé à Amsterdam, chez Henri Desbordes, en 1711.—C.

arraché à ses petits enfants ce peu de bouillie qui luy restoit à les substanter, cette armee ayant tout ravagé. De preuve, il n'y en avoit point. Le general ', aprez' avoir sommé la femme de regarder bien à ce qu'elle disoit, d'autant qu'elle seroit coulpable de son accusation, si elle mentoit; et elle persistant, il feit ouvrir le ventre au soldat pour s'esclaircir de la verité du faiot : et la femme se trouva avoir raison. Condamnation instructive.

CHAPITRE VI.

DE L'EXERCITATION.

Sommaire. Pour former notre ame à la vertu, ce n'est point assez du raisonnement, il faut l'expérience. Mais si l'on peut, par l'expérience, fortifier son ame contre les douleurs, l'indigence, etc., rien de moins possible contre la

Tout ceci est raconté au long, et bien attesté, dans l'Histoire de Messire Jehan Froissart, vol. 1V, c. 87.—C.

mort, qu'on ne souffre qu'une fois. Il s'est trouvé des hommes, il est vrai, qui ont voulu, lorsqu'elle approchoit d'eux, l'examiner de près, qui la savouroient, pour ainsi dire; mais le résultat de leurs observations a été nécessairement perdu pour les autres hommes. Il y a pourtant des moyens de s'apprivoiser avec elle, et presque de l'essayer. C'est une image de la mort que le sommeil; les défaillances complètes, les évanouissements lui ressemblent encore plus. - Histoire d'un accident arrivé à Montaigne. qui lui causa un évanouissement de quelques heures; ce qu'il éprouva pendant cette crise . et lorsqu'il eut repris ses sens. Ce fut pour lui une preuve de l'opinion qu'il s'étoit faite depuis long-temps, que les maux ne sont pas tels que notre imagination nous les fait supposer; que les malades à l'agonie, ceux qui ont été dangereusement blessés, les épileptiques, etc., n'éprouvent pas des douleurs très-violentes, et n'ont pas, comme nous le croyons, une véritable horreur de la mort; que leurs gémissements, leurs convulsions qui attristent ou effraient les spectateurs, sont les effets d'une désorganisation physique auxquels leur ame ne participe point; qu'il en est de même des réponses qu'ils font, des discours qu'ils prononcent : leur jugement n'y est pour rien ; leur état

est celui d'un homme qui ne seroit ni tout-à fait éveillé, ni complètement endormi. Si Montaigne s'est si long-temps arrêté sur l'accident qu'il éprouva, c'est que son but est de s'étudier dans toutes les circonstances de la vie, afin d'offrir aux autres d'utiles documents. Peu d'auteurs ont parlé d'eux-mêmes avec la même sincérité; on n'en trouve que deux ou trois exemples parmi les anciens. C'est à tort que l'on accuse de vanité ceux qui se confessent ainsi publiquement, qui montrent à découvert leurs actions et leurs pensées. L'objet de la sagesse n'est-il pas de se bien connoître?

Exemples: Canius Julius; Montaigne; Archiloque; Alcée; Lucilius; Socrates.

In est malaysé que le discours et l'instruction, encores que nostre creance s'y applique volontiers, soient assez puissantes pour nous acheminer iusques à l'action, si, oultre cela, nous n'exerceons et formons nostre ame par experience au train auquel nous la voulons renger: aultrement, quand elle sera au propre des effects, elle s'y trouvera sans doubte empeschee. Voylà pourquoy, parmy les philosophes, ceulx qui ont voulu attaindre à quelque plus grande excellence, ne se sont

pas contentez d'attendre à couvert et en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprinst inexperimentez et nouveaux au combat; ains ils luy sont allez au devant, et se sont iectez, à escient, à la preuve des difficultez : les uns en ont abandonné les richesses, pour s'exercer à une pauvreté volontaire : les aultres ont recherché le labeur et une austerité de vie penible, pour se dureir au mal et au travail; d'aultres se sont privez des parties du corps les plus cheres, comme de la veue et des membres propres à la generation, de peur que leur service, trop plaisant et trop mol, ne relaschast et n'attendrist la fermeté de leur ame. Mais à mourir, qui est la plus grande besongne que nous ayons à faire, l'exercitation.ne nous y peult ayder. On se peult, par usage et par experience, fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence et tels aultres accidents : mais, quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois; nous y sommes tous apprentis quand nous y venons. Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellents mesnagiers. du temps, qu'ils ont essayé, en la mort

Γ.

mesme, de la gouster et savourer, et ont bandé leur esprit pour veoir que c'estoit de ce passage : toutesfois ils ne sont pas revenus nous en dire des nouvelles;

Nemo expergitus exstat, Frigida quem semel est vitai pausa sequitta '.

Canius Iulius, noble romain, de vertu et fermeté singuliere, ayant esté condamné à la mort par ce maraud de Caligula, oultre plusieurs merveilleuses preuves qu'il donna de sa résolution, comme il estoit sur le poinct de souffrir la main du bourreau, un philosophe, son amy, luy demanda: « Eh bien, Canius! en quelle demarche est à cette heure vostre ame? que faict elle? en quels pensements estes vous? » « Ie pensois, luy respondict il, à me tenir prest et bandé de toute ma force, pour veoir si, en cet instant de la mort, si court et si brief, ie pourray

On ne se réveille jamais, dès qu'une fois on a senti le froid repos de la mort. Lucart. l. 3, v. 942.

² Voyez Sánàque, de Tranquillitate animi, q. 14.

appercevoir quelque deslogement de l'ame, et si elle aura quelque ressentiment de son yssue; pour, si i'en apprends quelque chose, en revenir donner aprez, si ie puis, advertissement à mes amis. » Cettuy ci philosophe, non seulement iusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle asseurance estoit ce, et quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort luy servist de leçon, et avoir loisir de penser ailleurs en un si grand affaire!

Ius hoc anim i morientis habebat '. .

Il me semble toutesfois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle, et de l'essayer aulcunement. Nous en pouvons avoir experience, sinon entiere et parfaicte, au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qui nous rende plus fortifiez et asseurez : si nous ne la pouvons ioindre, nous la pouvons approcher, nous la pouvons recognoistre; et si nous ne donnons iusques à son fort, au moins verrons nous et en practiquerons les

^{*} Tant il exerçoit d'empire sur son âme, à l'heuremême de la mort. Lucan. l. 8, v. 636.

advenues. Ce n'est pas sans raison qu'on nous faict regarder à nostre sommeil mesme, pour la ressemblance qu'il à de la mort : combien facilement nous passons du veiller au dormir! avecques combien peu d'interest nous perdons la cognoissance de la lumiere et de nous! A l'adventure, pourroit sembler inutile et contre nature la faculté du sommeil, qui nous prive de toute action et de tout sentiment, n'estoit que par ce moyen nature nous instruict qu'elle nous à pareillement faicts pour mourir que pour vivre; et, dez la vie, nous presente l'eternel estat qu'elle nous garde aprez icelle, pour nous y accoustumer et nous en oster la crainte. Mais ceulx qui sont tumbez par quelque violent accident en desaillance de cœur, et qui y ont perdu touts sentiments, ceulx là, à mon advis, ont esté bien prez de veoir son vray et naturel visage : car, quant à l'instant et au poinct du passage, il n'est pas à craindre qu'il porte avecques soy aulcun travail ou desplaisir, d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment sans loisir; nos souffrances ont besoing de temps, qui est si court et si preci-

pité en la mort, qu'il fault necessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous avons à craindre; et celles là peuvent tumber en experience. Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination que par effect : i'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaicte et entiere santé; ie dis non seulement entiere, mais encores alaigre et bouillante, cet estat, plein de verdeur et de feste, me faisoit trouver si horrible la consideration des maladies, que, quand ie suis venu à les experimenter, i'av trotvé leurs poinctures molles et lasches auprix de ma crainte. Voicy que i'espreuve touts les jours : suis ie à couvert chauldement, dans une bonne salle, pendant qu'il se passe une nnict orageuse et tempestueuse, ie m'estonne et m'afflige pour ceulx qui sont lors en la campaigne : y suis ie moy mesme, ie ne desire pas seulement d'estre ailleurs. Cela seul d'estre tousiours enfermé dans une chambre, me sembloit insupportable: ie feusincontinent dressé à v estre une semaine et un mois, plein d'esmotion, d'alteration et de foiblesse; et i'ay trouvé que, lors de ma

santé, ie plaignois les malades beaucoup plus que ie ne me treuve à plaindre moy mesme, quand i'en suis; et que la force de mon apprehension encherissoit prez de moitié l'essence et verité de la chose. I'espere qu'il m'en adviendra de mesme de la mort, et qu'elle ne vault pas la peine que ie prends à tant d'apprests que ie dresse et tant de secours que i'appelle et assemble pour en soustenir l'effort. Mais, à toutes adventures, nous ne pouvons nous donner trop d'advantage.

Pendant nos troisiemes troubles, on deuxiesmes, il ne me souvient pas bien de cela, m'estant allé un iour promener à une lieue de chez moy, qui suis assis dans le moïau ' de tout le trouble des guerres civiles de France; estimant estre en toute seureté, et si voisin de ma retraicte, que ie n'avois point besoing de meilleur equipage, i'avois prins un cheval bien aysé, mais non gueres ferme. A mon retour, une occasion soubdaine s'estant presentee de m'ayder de ce cheval à

^{&#}x27; Le milieu ou le centre. - E. J.

un service qui n'estoit pas bien de son usage. un de mes gents, grand et fort, monté sur un puissant roussin qui avoit une bouche desesperce, frais au demourant et vigoreux. pour faire le hardy et devancer ses compaignons, veint à le poulser à toute bride droict dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et le fouldroyer de sa roideur et de sa pesanteur, nous envoyant l'un et l'aultre les pieds contremont : si que voylà le cheval abbattu et couché tout estourdy; moy, dix ou douze pas au delà, estendu à la renverse, le visage tout meurtry et tout escorché, mon espee, que i'avois à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceincture en pieces, n'avant ny mouvement ny sentiment non plus qu'une souche. C'est le seul esvanouïssement que i'ave senty iusques à cette heure. Ceulx qui estoient avecques moy, aprez avoir essayé, par touts les moyens qu'ils peurent, de me faire revenir, me tenants pour mort, me prindrent en leurs bras, et m'emportoient avecques beaucoup de difficulté en ma maison, qui estoit loing de là environ une demy

Esue françoise. Sur le chemin, et apres avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespassé, ie commenceay à me mouvoir et respirer; car il estoit tombé si grande abondance de sang dans mon estomach, que, pour l'en descharger, nature eut besoing de resusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds, où ie rendis un plein seau de bouillons de sang pur; et plusieurs fois, par le chemin, il m'en fallut faire de mesme. Par là, ie commenceay à reprendre un peu de vie; mais ce feut par les menus ', et par un si long traict de temps, que mes premiers sentiments estoient beaucoup plus approchants de la mort que la vie:

Perchè, dubbiosa ancor del suo riterno, Non s'assicura attonita la mente?

Cette recordation, que i'en ay fort empreinte en mon ame, me representant son visage et

^{&#}x27; Peu à peu. - E. J.

[·] Car l'âme, encore incertaine de son reteur, ne pouvoit revenir de son abattement. Tonq. Tasso, Gerus. liberata, cant. 12, stanz. 74.

son idee si prez du naturel, me concilie aulcunement à elle. Quand ie commenceay à reveoir, ce feut d'une veue si trouble, si foible et si morte, que ie ne discernois encores rien que la lumiere,

Come quel ch' or apre, or chiude Gli occhi, mezzo tra'l sonno e l'esser desto'.

Quant aux functions de l'ame, elles naissoient avecques mesme progrez que celles du corps. Ie me veis tout sanglant, car mon pourpoinct estoit taché partout du sang que i'avois rendu. La premiere pensee qui me veint, ce feut que i'avois une arquebusade en la teste : de vray, en mesme temps, il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des levres; ie fermois les yeulx pour ayder, ce me sembloit, à la poulser hors, et prenois plaisir à m'alanguir et à me laisser aller.

^{&#}x27;Comme un homme qui, moitié endormi et moitié éveille, tantôt ouvre les yeux, et tantôt les ferme. Toaq. Tasso, Gerus. liberata, cant. 8, stagz. 26.

C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre et aussi foible que tout le reste, mais. à la verité non seulement exempte de desplaisir, ains meslee à cette doulceur que sentent ceulx qui se laissent glisser au sommeil. Ie crois que c'est ce mesme estat où se treuvent ceulx qu'on veoid defaillants de foiblesse en l'agonie de la mort; et tiens que nous les plaignons sans cause, estimants qu'ils soient agitez de griefves douleurs, ou qu'ils avent l'ame pressee de cogitations penibles. C'a esté tousiours mon advis, contre l'opinion de plusieurs, et mesme d'Estienne de la Boëtie, que ceulx que nous veoyons ainsi renversez et assopis aux approches de leur fin, ou accablez de la longueur du mai, ou par accident d'une apoplexie, ou mal caducque,

Vi morbi sapè coactus Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis istu, Concidit, et spumas agit; ingemit, et framit artus; Desipit, extentat, nervos, torquetur, anhelat, Inconstanter et in iactando membra fatigat',

[!] Souvent un malheureux, attaqué d'un mal subit,

ou bleose en la teste, que nous oyons grommeller et rendre par fois des soupire trenchants, quoyque nous en tirons aulcans, signes par où il semble qu'il leur veste encores de la cognoissance, et quelques, mouvements que nous leur veoyons faine ducorpe; i'ay tossiours pensé, dis io, qu'ils, avoient et l'ame et le corps ensepveli et endormi,

Wivit, et cat vites nescius ipes sual;

et ne pouvois croixe qu'à un si grand estonnement de membres, et si grande defaillance des sens, l'ame peust maintenir auleune forne au dedans pour se recognoistre; et que par ainsin ils n'avoient auleun discours qui les, tormentast, et qui lenr peust faire iuger et sentir la misere de leur condition; et que,

tombe tout à coup à vos pieds, comme frappé de la foudre; sa honche écume, sa poitrine génit, ses membres pelpitent. Hors de lui, il se roidit, il se débat, il respire à peine; il se roule et s'agite en tous sens. Lucarr. 1. 3, v. 486.

1 Il vit, mais sans savoir s'il jouit de la vic...
Ovin. Thist, l. 1, eleg. 3, v. 12..

par consequent, ils n'estoient pas fort à plaindre. Ie n'imagine auleun estat pour moy si insupportable et horrible, que d'avoir l'ame visve et affligee, sans moyen de se deelever; comme ie dirais de ceulx au'on envoye au supplice, lour ayant coupé la langue, si ce n'estoit qu'en cette sonte de mort, la plus muette me semble la mieulx seante, si elle est accompaignee d'un ferme visage et grave: et commo ces miserables prisonniers qui tumbent ez mains des vilains bourreaux soldata de ce tempa, desquels ils sont tormontez de toute espece de cruel traictement. nour les contraindre à quelque rancon excessifve et impossible; tenus ce pendant en condition et en lieu où ils n'ant moyen quelconque d'expression et signification de leurs pensees et de leur misers. Les poëtes ant feinct qualques dieux favorables à la delivrance de coulx qui traisnoient ainsin une mort languissante:

Hunc ego Diti Sacrum jusea fero, teque isto corpore solvo ';

^{&#}x27; J'execute, dit Iris, l'ordre que j'ai recut j'en-

et les voix et responses courtes et descousues qu'on leur arrache quelquesfois, à force de crier autour de leurs aureilles et de les tempester, ou des mouvements qui semblent avoir quelque consentement. à ce qu'on léur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une-vie entiere: Il nous advient ainsi sur le begueyement du sommeil, avant qu'il nous ayt du tout saisis. de sentir comme en songe ce qui se faict autour de nous, et suyvre les voix, d'une ouïe trouble et incertaine qui semble ne donner qu'aux bords de l'ame; et faisons des responses, à la suitte des dernieres paroles qu'on nous a dictes, qui ont plus de fortune que de sens. Or, à present que ie l'ay essayé par effect, ie ne foys nul doubte que ie n'en ave bien iugé iusques à cette heure : car, premierement, estant tout esvanoui, ie me travaillois d'entr'ouvrir mon pourpoinet à beaux ongles (car i'estois desarmé), et si

lève cette âme dévouée aux dieux des enfers, et je brise ses chaînes mortelles. Vinc. Énéid. l. 4, v. 702.

¹ Rapport, convenance. - E. J.

sçais que ie ne sentois en l'imagination rien qui me bleceast : car il y a plusieurs mouvements en nous qui ne partent pas de noatre ordonnance;

Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant;

ceulx qui tumbent eslancent ainsi les bras au devant de leur cheute, par une naturelle impulsion qui faict que nos membres se prestent des offices, et ont des agitations à part de nostre discours.

Falciferos memorant currus abscindere membra,...
Ut tremere in terra videatur ab artubus id quod
Decidit abscissum; cum mens tamen atque hominis
vis.

Mobilitate mali, non quit sentire dolorem 3:

Les doigts monrans s'agitent, et ressaisissent le fer qui leur échappe. Éneid. l. 10, v. 396.

² Auxquelles notre raison n'a point de part.—E. J.

³ On dit qu'au fort de la mêlée, les chars, armés de faux, coupent les membres avec tant de rapidité, qu'on les voit palpitants à terre, avant que la douleur d'un coup si prompt ait pu parvenir jusqu'à l'ame. Lucaux, l. 3, v. 643.

i'avois mon estomach pressé de ce sang caillé, mes mains y courcient d'elles mesmes, comme elles font souvent où il nous demange, contre l'advis de nostre volonté. El y a plusieurs animaulx, et des hommes mesmes, aprez qu'ils sont trespassez, ausquels on veoid resserrer et remuer des muscles : chascun sçait par experience qu'il a des parties qui se branslent, dressent et couchent souvent sans son congé. Or, ces passions, qui ne nous touchent que par l'escorce, ne se peuvent dire nostres: pour les faire nostres, il fault que l'homme y soit engagé tout entier; et. les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons, ne sont pas à nous. Comme i'approchay de chez moi, où l'alarme de ma cheute avoit desia couru, et que ceulx de ma famille m'eurent rencontréavecques les eris accoustumez en telles choses, non seulement ie respondois quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encores ils disent que ie m'advisay de commanderqu'on donnast un cheval à ma femme, queie vegyois s'empestrer et se tracasser dans. le chemin, qui est montueux et malaysé. Il:

semble que cette consideration deust partir d'une ame esveiller; si est ce que ie n'y estois aulcunement : c'estoient des pensements. vains, en nue 1, qui estoient esmeus par les sems des veulz et des aureilles; ils ne venoient pas de chez moy. Le ne scavois pourtant ny d'où ie venois, ay où i'allois; ny ne pouvois poiser et considerer ce que on me demandoit : ce sont de legiers effects que les sens produisoient d'eule mesmes, commed'un usage :; ce que l'ame y prestoit, destoit en songe, touchee bien legierement, et comme leichee seulement et arrousee par la molle impression des sens. Ce pendant, mon assiette estoit à la verité tresdoulce et paisible: ie n'avois afffiction ny pour aultruy ny pour moy; c'estoit une langueur et une extreme foiblesse sans aulcune douleur. Ieveis ma maison sans, la recognoistre. Quandon m'eut couché, je sentis une infinie doulceur à co repos ; car i'avois esté vilainement prassé par ces pauvres gents, qui avoient

[!] Rn Pair. - E. J.

² Par usage, par kalitude. - E. J.

prins la peine de me porter sur leurs braspar un long et tresmauvais chemin, et s'y estoient lassez deux ou trois fois les unsaprez les aultres. On me presenta force remedes, de quoy ie n'en receus aulcun, tenant pour certain que l'estois blecé à mort par la teste. C'eust esté, sans mentir, une mort bien heureuse; car la foiblesse de mondiscours me gardoit d'en rien iuger, et celle du corps d'en rien sentir : ie me laissois couler si doulçement, et d'une façon si molle et si aysee, que ie ne sens gueres aultre action moins poisante que celle là estoit. Quando ie veins à revivre, et à reprendre mes forces,

Ut tandem sensus convaluere mei ',

qui feut deux ou trois heures aprez, ie me sentis tout d'un train rengager aux douleurs, ayant les membres touts moulus et froissez de ma cheute, et en feus si mal deux ou trois nuicts aprez, que i'en pensay remourir encores un coup, mais d'une mort plus vifve;

¹ Lorsque enfin mes sons reprirent quelque vigueur. Ovid. Trist. l. 1, eleg. 3, v. 14.

et me sens encores de la secousse de cette froissure. Ie ne veulx pas oublier cecy, que la derniere chose en quoy ie me peus remettre, ce feut la souvenance de cet accident : et me feis redire plusieurs fois où i'allois, d'où ie venois, à quelle heure cela m'estoit advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit en faveur de celuy qui en avoit esté cause, et m'en forgeoit on d'aultres. Mais longtemps aprez, et le lendemain, quand ma memoire veint à s'entr'ouvrir, et me representer l'estat où ie m'estois trouvé, en l'instant que i'avois apperceu ce cheval fondant sur moy (car ie l'avois veu à mes talons, et me teins pour mort; mais ce pensement avoit esté si soubdain, que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer), il me sembla que c'estoit un esclair qui me frappoit l'ame de secousse, et que ie revenois de l'aultre monde.

Ce conte d'un evenement si legier est assez vain, n'estoit l'instruction que i'en ay tiree pour moy: car, à la verité, pour s'apprivoiser à la mort, ie treuve qu'il n'y a que

de s'en avoisiner. Or comme dict Pline chascun est à soy mesme une tresbonne discipline, pourveu qu'il ayt la suffisance de s'espier de prez. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude; et n'est nas la lecon d'aultruy, c'est la mienne : et ne me doibt on pourtant scavoir mauvais aré si le la communique; ce qui me sert peult aussi, par accident, servir à un aultre. Au demourant, ie ne gaste rien , le n'use que du mien ; et si ie foys le fol, c'est à mes despens, et sans d'interest de personne, car c'est en folie a qui meurt en moy, qui n'a point de suitte. Nous n'avons nouvelles que de deux ou trois anciens 3 qui avent battu ce chemin; et si ne pouvons dire si c'est du tout en pareille maniere à cette cy, n'en cognoissant que les noms. Nul depuis ne s'est jecté sur leur trace. C'est une espineuse entreprinse, et plus qu'il ne semble, de suyvre une allure si vagabonde

L. 22, c. 24, sect. 51.—C.

² D'une espèce de folie qui meurt en moi, etc.—C.

³ Comme Archiloque et Aloée, parmi les Grecs, et Lucitius parmi les Romains.— C.

que celle de nostre esprit, de penetrer les profondeurs opaques de ses replis internes, de choisir et arrester tant de menus airs de ses agitations: et est un amusement nouveau et extraordinaire qui nous retire des occupations communes du monde, ouy, et des plus recommandees. Il y a plusieurs annees que ie n'ay que moy pour visee à mes pensees, que ie ne contreroolle et n'estudie que moy; et si i'estudie aultre chose, c'est pour soubdain la coucher sur moy, ou en moy, pour mieulx dire: et ne me semble point faillir, si, comme il se faict des aultres sciences sans comparaison moins utiles, ie foys part de ce que i'ay apprins en cette cy, quoyque ie ne me contente gueres du progrez que i'y ay faict. H n'est description pareille en difficulté à la description de soy mesme, ny certes en utilité: encores se fault il testonner , encores se fault il ordonner et renger, pour sortir en place 2: or, ie me pare sans cesse, car ie me descris sans cesse. La coustume a faict le

^{&#}x27; Friser ses cheveux, parer sa tête.

² Pour aller en ville, se montzer sur la place.

parler de soy vicieux, et le prohibe obstineement, en hayne de la venterie qui semble tousiours estre attachee aux propres tesmoignages: au lieu qu'on doibt moucher l'enfant, cela s'appelle l'enaser,

In vitium ducit culps fuga ';

ie treuve plus de mal que de bien à ce rémede. Mais, quand il seroit vray que ce feust
necessairement presumption d'entretenir le
peuple de soy, ie ne doibs pas, suyvant mon
general desseing, refuser une action qui publie cette maladifve qualité, puisqu'elle est
en moy; et ne doibs cacher cette faulte, que
i'ay non seulement en usage, mais en profession. Toutesfois, à dire ce que i'en crois,
cette coustume a tort de condamner le vin,
parce que plusieurs s'y enyvrent: on ne
peult abuser que des choses qui sont bonnes; et crois de cette regle, qu'elle ne regarde que la populaire defaillance. Ce sont
brides à veaux, desquelles ny les saincts,

[!] Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire. Hoa. de Arte poet. v. 31. (Traduct. de Boileau.)

que nous oyons si haultement parler d'eulx, ny les philosophes, ny les theologiens, ne se brident: ne foys ie moy, quoyque ie sois aussi peu l'un que l'aultre. S'ils n'en escrivent à poinct nommé, au moins, quand l'occasion les y porte, ne feignent ils pas de se iecter bien avant sur le trottoir '. De quoy traicte Socrates plus largement que de soy? à quoy achemine il plus souvent les propos de ses disciples, qu'à parler d'eulx, non pas de la lecon de leur livre, mais de l'estre et bransle de leur ame? Nous nous disons religieusement à Dieu et à nostre confesseur. comme nos voisins à tout le peuple. «Mais nous n'en disons, me respondra on, que les accusations. » Nous disons donc tout; car nostre vertu mesme est faultiere et repentable. Mon mestier et mon art, c'est vivre : qui me deffend d'en parler selon mon sens. experience et usage, qu'il ordonne à l'architecte de parler des bastiments, non selon

D'en parler sans réserve, et, comme on dit, à bride abattue. — C.

[·] Les protestants.—C.

sov, male selon son voisin, selon la science d'un auktre, non selon la sienne. Si c'est gloire ', de publier soy mesme ses valeurs . que ne met Cicero en avant l'eloquence de Hortense, Hortense celle de Cicero? A l'adventure, entendent la que ie tesmeigne de mov par ouvrage et par effects, non pas. nuement par des paroles. Le peins principalement mes cogitations; subject informe qui ne peult tumber en production ouvragiere. à toute peine le puis ie coucher en ce corps aëré de la voix : des plus sagus hommes et des plus devots ont vescu fuyants touts apparents effects. Les effects diroient plus de la fortune que de moy: ils tesmoignent leur roolle, non pas le mien, si ce n'est coniceturalement et incertainement : eschantillone d'une montre particuliere. Le m'estale entier : c'est un skeletos. où, d'une veue, les veines.

^{&#}x27; Si c'est être vain et glorieux que de publier soimême ses bonnes qualités, etc. - Gloire signifie ici vanité, présomption : c'est dans ce sens que Philippe de Commines a souvent employé ee mot. - C.

² Un squelette. - E. J.

les muscles, les tendons, paroissent, chasque piece en son siege; l'effect de la toux en a produict une partie: l'effect de la pasleur ou battement de cœur un'aultre, et doubtensement. Ce ne sont mes gestes que i'escris; c'est moy, c'est mon essence. Ie tiens qu'il fault estre prudent à estimer de soy, et pareillement consciencieux à en tesmoigner, soit bas, soit hault, indifferemment. Si ie me semblois bon et sage, tout à faict, ie l'entonnerois à pleine teste. De dire moins de soy qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie; se naver de moins qu'on ne vault, c'est lascheté et pusillanimité, selon Aristote :: pulle vertu ne s'avde de la faulseté: et la verité n'est iamais matiere d'erreur. De dire de soy plus qu'il n'en y a, ce n'est pas tousjours presumption, c'est encores souvent sottise : se complaire oultre mesure de ce qu'on est, en tumber en amour de soy indiscrete, est. à mon advis, la substance de ce vice. Le supreme remede à le guarir, c'est faire tout le rebours de ce que ceulx iey

Ethie. Nicon. 1. 4 c. 7 .- C.

ordonnent, qui, en dessendant de parler de soy, deffendent par consequent encores plus de penser à soy. L'orgueil gist en la pensee; la langue n'y peult avoir qu'une bien legiere part. De s'amuser à soy, il leur semble que c'est se plaire en soy; de se hanter et practiquer, que c'est se trop cherir : mais cet excez naist seulement en ceulx qui ne se tastent que superficiellement; qui se veoyent aprez leurs affaires; qui appellent resverie et oysifveté, de s'entretenir de soy; et s'estoffer et bastir, faire des chasteaux en Espaigne: s'estimants chose tierce et estrangiere à eulx mesmes. Si quelqu'un s'envvre de sa science. regardant soubs soy, qu'il tourne les yeulx au dessus, vers les siecles passez, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits qui le foulent aux pieds : s'il entre en quelque flateuse presumption de sa vaillance. qu'il se ramentoive les vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armees, de tant de peuples, qui le laissent si loing derriere eulx. Nulle particuliere qualité n'enorqueillira ce-

^{&#}x27;Qu'il se rappelle à la mémoire. — E. J:

luy qui mettra quant et quant en compte tant d'imparfaictes et foibles qualitez aultres qui sont en luy, et au bout la nihilité de l'humaine condition. Parce que Socrates avoit seul mordu à certes au precepte de son dieu, « de se cognoistre, » et par cet estude estoit arrivé à se mespriser, il feut estimé seul digne du nom de sage. Qui se cognoistra ainsi, qu'il se donne hardiment à cognoistre par sa bouche.

CHAPITRE VII.

DES RECOMPENSES D'HONNEUR.

sommaire. L'institution des récompenses honorifiques a des avantages. Au nombre de ces récompenses sont les couronnes de chêne et de laurier, les places réservées dans les lieux publics, certains titres et décorations, etc.—Elles ne sont point onéreuses au public.—Dès qu'on

^{1 ·} Le néant.

² Sincèrement, sérieusement.—C.

les prodigue, elles perdent tout leur prix. Il vant mienz qu'un homme qui les mérite en soit privé, que de les trop multiplier, ou de les accorder pour des actions qui n'ont point été profitables à la société. C'est une monnoie qui n'acquiert de prix que par sa rareté. On ne doit aucune récompense honorifique aux vertus communes, —Il est difficile d'appeler la considération sur un ordre nouveau de chevalerie. —Parmi les vertus dignes des récompenses honorifiques, la vaillance est au premier rang; et, quoiqu'elle soit commune en France, elle y jouit toujours de l'estime publique.

Exemples: Auguste; l'ordre de St.-Michel; l'ordre du St.-Esprit.

CEULX qui escrivent la vie d'Auguste Cæsar remarquent cecy, eu sa discipline militaire, que des dons il estoit merveilleusement liberal envers ceulx qui le meritoient; mais que des pures recompenses d'honneur, il en estoit bien autant espargnant: si est ce qu'il avoit esté luy mesme gratifié par son oncle de toutes les recompenses militaires avant qu'il eust iamais esté à la guerre. C'a.

^{&#}x27; Suétone, Vie d'Anguste, c. 25.

esté une belle invention, et receue en la pluspart des polices du monde, d'establir certeines mazques vaines et sans prix pour en honorer et recompenser la verta, comme sont les couronnes de laurier, de chesne, de meurte', la forme de certain vestement, le privilege d'aller en soche par ville, ou de muict avecques flambeau, quelque assiette particuliere aux assemblees publicques, la. prerogative d'auleuns surnoms et tiltres, certaines marques aux armoiries, et choses semblables, de quay l'usage a esté diversement receu selon l'opinion des nations, et dure encores. Nous avons pour nostre part, et plusieurs de nos voisins, les ordres de chevalerie, qui ne sont establis qu'à cette fin. C'est, à la verité, une bien honne et proufitable coustume de trouver moyen de recognoistre la. valeur des hommes rares et excellents, et de les contenter et satisfaire par des payements qui ne chargent auleunement le publicque. et qui ne constent rien au prince. Et ce qui

Menre, myrthus. — Cest un arbrisseau quenous nommons à présent myrte. — C.

a esté tousiours cogneu par experience ancienne, et que nous avons aultrefois aussi. peu veoir entre nous, que les gents de qualité avoient plus de ialousie de telles recompenses, que de celles où il y avoit du gaing et du proufit, cela n'est pas sans raison et grande apparence. Si au prix, qui doibt estre simplement d'honneur, on y mesle d'aultres commoditez et de la richesse, ce meslange, au lieu d'augmenter l'estimation, la ravale et en retrenche. L'ordre sainct Michel, qui a esté si longtemps en credit parmy nous, n'avoit point de plus grande commodité que celle là, de n'avoir communication d'aulcune aultre commodité : cela faisoit qu'aultresfois il n'y avoit ny charge, ny estat, quel qu'il feust, auquel la noblesse pretendist avecques tant de desir et d'affection qu'elle faisoit à l'ordre, ny qualité qui apportast plus de respect et de grandeur : la vertu embrassant et aspirant plus volontiers à une recompense purement sienne, plustost glorieuse qu'usile. Car, à la verité, les aultres dons n'ont pas leur usage si digne, d'autant qu'on les employe à toute sorte d'occa-

sions: par des richesses, on satisfaict le service d'un valet, la diligence d'un courrier, le dancer, le voltiger, le parler, et les plus vils offices qu'on receoive; voire et le vice s'en paye, la flaterie, le maquerelage, la trahison : ce n'est pas merveille si la vertu receoit et desire moins volontiers cette sorte de monnove commune, que celle qui luy est propre et particuliere, toute noble et genereuse. Auguste avoit raison d'estre beaucoup plus mesnagier et plus espargnant de cette cy, que de l'aultre; d'aultant que l'honneur est un privilege qui tire sa principale essence de la rareté; et la vertu mesme.

Cui malus est nemo, quis bonus esse potest 1?

On ne remarque pas, pour la recommendation d'un homme, qu'il ayt soing de la nourriture de ses enfants, d'autant que c'est une action commune, quelque iuste qu'elle soit;

> A qui nul ne paroît méchant, Nul ne sautoit paroitre juste.

MARTIAL : 1: 12, epigr. 82.

non plus qu'un grand arbre, où la forest est toute de mesme. Ie ne pense pas qu'auleun citoyen de Sparte se glorifiast de sa vaillance. car c'estoit une vertu populaire en leur nation; et aussi peu de la fidelité, et mespris des richesses. Il n'escheoit pas de recompense à une vertu, pour grande qu'elle soit, qui est passee en coustume; et ne scais avecques ', si nous l'appellerions iamais grande estant, commune. Puis donc que ces loyers d'honneur n'ont aultre prix et estimation, que cette là que peu de gents en iouïssent, il n'est, pour les aneantir, que d'en faire largesse. Quand il se trouveroit plus d'hommes qu'au temps passé qui meritassent nostre ordre *, il n'en falloit pas pourtant corrompre l'estimation : et peult ayseement advenir que plus le meritent ; car il n'est aulcune des vertus qui s'espande si ayseement que la vaillance militaire. Il y en a une aultre vraye, parfaicte et philosophique, de quoy ie ne parle point, et me sers de ce mot selon nos-

Et ne sais en outre, en même temps. - E. J.

De Saint-Michel.

tre usage, bien plus grande que cette cy et plus pleine, qui est une force et asseurance de l'ame, mesprisant equalement toute sorte de contraires accidents, equable, uniforme et constante, de laquelle la nostre n'est qu'un bien petit rayon. L'usage, l'institution, l'exemple, et la coustume, peuvent tout ce qu'elles veulent en l'establissement de celle de quoy ie parle, et la rendent avseement vulgaire, comme il est tresaysé à veoir par l'experience que nous en donnent nos guerres civiles : et qui nous pourroit ioindre à cette heure, et acharner à une entreprinse commune tout nostre peuple, nous ferions refleurir nostre ancien nom militaire. Il est bien certain que la recompense de l'ordre ne touchoit pas, au temps passé, seulement la vaillance; elle regardoit plus loing: ce n'a iamais esté le payement d'un valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux; la science d'obeir ne meritoit pas un loyer si honorable. On y requeroit anciennement une expertise bellique plus universelle, et qui embrassast la pluspart et les plus grandes parties d'un homme militaire, neque enim

eædem , militares et imperatoriæ, artes sunt '. qui feust encores, oultre cela, de condition accommodable à uné telle dignité. Mais ie dis, quand plus de gents en seroient dignes qu'il ne s'en trouvoit aultrefois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal; et eust mieulx vallu faillir à n'en estrener pas touts ceulx à qui il esfoit deu, que de perdre pour iamais, comme nous venons de faire; l'usage d'une invention si utile. Aulcun homme de cœur ne daigne s'advantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs; et ceulx d'àuiourd'huy, qui ont moins merité cette recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par là an reng de ceulx à qui on faict tort d'espandre indignement et avilir cette marque qui leur estoit particulierement deue. Or, de s'attendre, en effaceant et abolissant cette cy, de pouvoir-soubdain remettre en credit et renouveller une semblable coustume, ce n'est pas entreprinse propre à une saison si licen-

¹ Car les talens du soldat et ceux du général ne sont pas les mêmes. Trr. Liv. l. 25, c. 19. — C.

cieuse et malade qu'est celle où nous nous trouvons à present : et en adviendra que la derniere 'encourra, dez sa naissance, les incommoditez qui viennent de ruyner Yaultre. Les regles de la dispensation de ce nouvel ordre auroient besoing d'estre extremement tendues et contrainctes, pour luy donner auctorité; et cette saison tumultuaire n'est pas capable d'une bride courte et reglee: oultre ce qu'avant qu'on luy puisse donner credit, il est besoing qu'on avt perdu la memoire du premier, et du mespris auquel il est cheu. Ce lieu pourroit recevoir quelque discours sur la consideration de la vaillance, et difference de cette vertu aux aultres; mais Plutarque estant souvent retambé sur ce propos, ie me meslerois pour neant de rapporter icy ce qu'il en dict. Cecy est digne d'estre consideré, que nostre nation donne à la vaillance le premier degré

L'ordre du Saint-Esprit, de l'établissement duquel il parle.—Ce fut Henri III qui institua cet ordre en 1578,

² Ce seroit le lieu de faire quelques raisonnements,

des vertus, comme son nom montre, qui vient de valeur : et qu'à nostre usage, quand nous disons un homme qui vault beaucoup, ou un homme de bien, au style de nostre court et de nostre noblesse, ce n'est à dire aultre chose qu'un vaillant homme, d'une facon pareille à la romaine; car la generale appellation de vertu prend chez eulx etymologie de la force. La forme propre, et seule, et essencielle de noblesse en France, c'est la vacation militaire. Il est vraysemblable que la premiere vertu qui se soit faict paroistre entre les hommes, et qui a donné advantage aux uns sur les aultres, c'a esté cette cy, par laquelle les plus forts et courageux se sont rendus maistres des plus foibles, et ont acquis reng et reputation particuliere, d'où luy est demeuré cet honneur et dignité de language; ou bien, que ces nations, estants tresbelliqueuses, ont donné le prix à celle des vertus qui leur estoit plus familiere, et le plus digne tiltre : tout ainsi

Virtus signifie en effet force, vertu, valeur. ---

que nostre passion, et cette fiebvreuse solicitude que nous avons de la chasteté des femmes, faict aussi que Une bonne femme, Une femme de bien, et Femme d'honneur et de vertu, ce ne soit en effect à dire aultre chose pour nous que Une femme chaste; comme si, pour les obliger à ce debvoir, nous mettions à nonchaloir ' touts les aultres, et leur laschions la bride à toute aultre faulte, pour entrer en composition de leur faire quitter cette cy.

¹ Nous mettions à indifférence, à négligence. — E.J.

CHAPITRE VIII.

DE L'AFFECTION DES PERES AUX ENFANTS.

A Madame d'Estissae.

Sommaire. Causes de l'affection des pères pour leurs enfants. Celle des enfants pour leurs peres n'est pas si vive; c'est que le sentiment de la reconnoissance est froid et peu expansif. - Il ne faut pas se laisser trop dominer par les penchants que l'on nomme naturels. On ne doit de l'amitié qu'aux enfants qui s'en montrent dignes. -Mais une faute des pères, c'est d'être souvent plus généreux envers leurs enfants lorsqu'ils sont très-jeunes, que lorsqu'un âge plus avancé a augmenté leurs besoins. Il semblé qu'on les craigne alors comme des êtres qui veulent nous pousser hors de la vie. Il faudroit, au contraire, partager de bonne heure ses biens avec eux : en effet, le besoin les force souvent de commettre des actions viles, des vols, par exemple; et ils s'y s'accoutument. - Un père doit chercher à maintenir son autorité plutôt par la

instice et l'exemple de ses vertus, que par des refus et des sévérités. La rigueur dans l'éducation forme des ames serviles.-Il ne faut pas se marier trop jeune; l'âge favorable au mariage est trente-cinq ans. Ceci ne regarde point les classes inférieures de la société : il est de l'intérêt de tout homme qui vit du travail de ses mains d'avoir beaucoup d'enfants. - Un père ne doit point se dépouiller trop jeune en faveur de ses enfants; mais, vieux, il ne doit garder que le nécessaire, en se réservant toutefois la faculté de les surveiller, de vivre avec eux, ou même de reprendre ses biens, s'il a des motifs de plainte. — Mais les hommes tardent toujours trop à s'éloigner des affaires de la vie : ils ne s'aperçoivent pas des ravages qu'a faits le temps sur leur esprit comme sur leur corps. - On se trompe quand on croit se rendre plus respectable à ses enfants par la morgue et la hauteur. Il vaut mieux se faire aimer que de se faire craindre. Quand les vieillards sont grondeurs, chagrins, avares, toute leur maison les trompe, les femmes, les enfants, les domestiques. Dans la vieillesse, au reste, c'est un ami qu'il faut: l'amitié est préférable à toutes les liaisons de famille. — Un père regrette souvent de s'être montré trop grave et peu bienveillant envers ses fils. — Il y a des pères assez déraisonnables. pour laisser à leurs femmes des biens dont leurs enfants devroient jouir. - Rien de moins prudent que d'épouser une femme qui apporte une riche dot : c'est la cause de la ruine de bien des familles. Mais que l'on ne croie pas, non plus, qu'en la prenant peu riche, elle sera plus traitable : aucune considération ne change le caractère d'une femme. - Un mari ne doit laisser à sa veuve que ce qu'il lui faut. On ne doit la rendre maîtresse de disposer de la fortune de ses enfants, que pendant leur plus bas àge. - Pour la distribution des biens qu'on laisse en mourant, le mieux est de s'en rapporter aux lois admises dans le pays. Les testaments sont presque toujours injustes. Les substitutions n'ont d'autre objet que de donner à des noms une ridicule éternité. Combien aussi ne se trompe-t-on pas en déshéritant des enfants dont les qualités extérieures ne donnent aucune espérance pour l'avenir? Montaigne se cite comme ayant été lourd et hébété. - Revenons aux femmes. Il ne fant pas leur donner le droit de partager leurs biens entre leurs enfants. La mobilité et la foiblesse de leur jugement ne leur permettent pas de faire de bons choix : elles affectionnent le plus souvent ceux qui le méritent le moins, On compte en vain sur ce qu'on appelle la tendresse maternelle. En ont-elles,

celles qui confient à des étrangères, et souvent aux mamelles des animaux, les enfants qu'elles devroient allaiter! - Les hommes chérissent les productions de leur esprit bien plus que leurs propres enfants; et, en effet, c'est bien plus exclusivement leur ouvrage.

Exemples: Un gentilhomme adonné au vol: la fille de Montaigne; Thalès; les anciens Gaulois; un roi de Tunis; des lutteurs; l'empereur Charles V; un doven de Saint-Hilaire de Poitiers; Caton; le maréchal de Mont-Luc; Montaigne, dans son enfance; l'évêque Héliodore; Labiénus: Cassius Severus: Cremutius Cordus: Lucain; Épicure; Saint-Augustin; Épaminondas; Alexandre et César; Phidias; Pygmalion.

MADAME, si l'estrangeté ne me sauve et la nouvelleté, qui ont accoustumé de donner prix aux choses, ie ne sors iamais à mon honneur de cette sotte entreprinse : mais elle est si fantastique, et a un visage si esloingné de l'usage commun, que cela luy pourra donner passage. C'est une humeur melancholique, et une humeur par consequent tresennemie de ma complexion naturelle, produicte par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques annees que ie

m'estois iecté, qui m'a mis premierement en teste cette resverie de me mesler d'escrire. Et puis, me treuvant entierement despourven et vuide de toute aultre matiere, ie me suis presenté moy mesme à moy, pour argument et pour obiect. C'est le seul livre au monde de son espece, et d'un desseing farouche et extravagant. Il n'y a rien aussi en cette œuvre digne d'estre remarqué, que cette bizarrerie; car à un subject si vain et si vil. le meilleur ouvrier de l'univers n'eust sceu donner façon qui merite qu'on en face compte. Or, madame, ayant à m'y pourtraire au vif. i'en eusse oublié un traict d'importance, si ie n'y eusse representé l'honneur que i'ay tousiours rendu à vos merites : et l'ay voulu dire signamment à la teste de ce chapitre, d'autant que, parmy vos aultres bonnes qualitez, celle de l'amitié que vous avez montree à vos enfants tient l'un des premiers rengs. Qui scaura l'aage auquel monsieur d'Estissac, vostre mari, vous laissa veufve, les grands et honorables partis qui vous ont esté offerts autant qu'à dame de France de vostre condition, la constance et

Termeté de quoy vous avez soustenu, tant d'annees et au travers de tant d'espineuses difficultez, la charge et conduicte de leurs affaires, qui vous ont agitee par touts les coings de France, et vous tiennent encotes assiegee, l'heureux acheminement que vous y avez donné par vostre seule prudence ou bonne fortune; il dira ayseement, avecques moy, que nous n'avons poinct d'exemple d'affection maternelle en nostre temps plus exprez que la vostre. le loue Dieu, madame, qu'elle ave esté si bien employee; car les bonnes esperances que donne de soy monsieur d'Estissac, vostre fils, asseurent assez que, quand il sera en aage, vous en tirerez l'obeïssance et récognoissance d'un tresbon enfant. Mais d'autant qu'à cause de sa puerilité, il n'a peu remarquer les extremes offices qu'il a receu de vous en si grand nombre, ie veulx, si ces escripts viennent un iour à luy tumber en main, lors que ie n'auray plus ny beuche ny parole qui le puisse dire, Qu'il receoive de moy ce tesmoignage en toute verité, qui luy sera encores plus visvement tesmoigné par les bons effects de quoy, si Dieu plaist, il se ressentira, qu'il n'est gentilhomme en France qui doibve plus à sa mere, qu'il faict; et qu'il ne peult donner à l'advenir plus certaine preuve de sa bonté et de sa vertu, qu'en vous recognoissant pour telle.

S'il y a quelque loy vrayement naturelle, c'est à dire quelque instinct, qui se veoye universellement et perpetuellement empreint aux bestes et en nous (ce qui n'est pas sans controverse), ie puis dire, à mon advis, qu'aprez le soing que chasque animal a de sa conservation et de fuyr ce qui nuict, l'affection que l'engendrant porte à son engeance tient le second lieu en ce reng. Et, parce que nature semble nous l'avoir recommendee, regardant à estendre et faire aller avant les pieces successives de cette sienne machine, ce n'est pas merveille, si, à reculons, des enfants aux peres, elle n'est pas si grande l'ioinct cette aultre consideration aristotelique ', que celuy qui bien faict à quelqu'un l'aime mieulx, qu'il n'en est

ARIST. Eth. ad Nicom. 1. 9, c. 7. - C.

aimé; et celuy à qui il est deu aime mieulx. que celuy qui doibt; et tout ouvrier aime mieulx son ouvrage, qu'il n'en seroit aimé si l'ouvrage avoit du sentiment : d'autant que nous avons cher, Estre '; et Estre consiste en mouvement et action; parquoy-chascun est aulcunement en son ouvrage. Oui bien faict, exerce un'action belle et honneste, qui receoit, l'exerce utile seulement. Or, l'utile est de beaucoup moins aimable que l'honneste : l'honneste est stable et permanent, fournissant à celuy qui l'a faict une gratification constante; l'utile se perd et eschappe facilement, et n'en est la memoire ny si fresche ny si doulce. Les choses nous sont plus cheres, qui nous ont plus cousté; et le donner est de plus de coust que le prendre.

Puisqu'il a pleu à Dieu nous douer de quelque capacité de discours, à fin que, comme les bestes, nous ne seussions pas servilement assubiectis aux loix communes,

D'autant que nous regardons l'être, l'existence, comme une chose précieuse. — C.

² En quelque sorte.

ains que nous nous y appliquassions par iugement et liberté volontaire, nous debvons bien prester un peu à la simple auctorité de nature, mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle : la seule raison doibt avoir la conduicte de nos inclinations. l'ay, de ma part, le goust estrangement monsse ' à des propensions qui sont produictes en nous sans l'ordonnance et entremise de nostre jugement, comme, sur ce subject duquel ie parle, ie ne puis recevoir cette passion de quoy on embrasse les enfants à peine encores nays, n'ayants ny mouvement en l'ame, ny forme recognoissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables, et ne les ay pas souffert volontiers nourrir prez de moy. Une vraye affection et bien reglee debvroit naistre et s'augmenter avecques la cognoissance qu'ils nous donnent d'eulx; et lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quant et quant la raison, les cherir d'une amitié vrayement paternelle; et en juger de

Émoussé. - E. L.

mesme, s'ils sont aultres : pous rendants tousiours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au contraire; et le plus communement nous nous sentons plus esmeus des trepignements, ieux et niaiseries pueriles de nos enfants, que nous ne faisons aprez de leurs actions toutes formees; comme si nous les avions aimez pour nostre passetemps, ainsi que des guenons. non ainsi que des hommes : et tel fournit bien liberalement de jouets à leur enfance. qui se treuve resserré à la moindre despense qui leur fault estant en aage. Voire il semble que la ialousie, que nous avons de les veoir paroistre et iouir du monde quand nous sommes à mesme ' de le quitter, nous rende plus espargnants et retrains envers eulx: il nous fasche qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous soliciter de sortir; et si nous avions à craindre cela. puisque l'ordre des choses porte qu'ils ne

Au moment même, sur le point de le quitter.—
E.J.

² Retirés, resserrés. - E. J.

peuvent, à dire verité, estre ny vivre qu'aux despens de nostre estre et de nostre vie, nous ne debvions pas nous mesler d'estre peres. Quant à moy, ie treuve que c'est cruauté et injustice de ne les recevoir au partage et societé de nos biens, et compaignons en l'intelligence de nos affaires domestiques, quand ils en sont capables; et de ne retrencher et resserrer nos commoditez pour prouveoir aux leurs, puisque nous les avons engendrez à cet effect. C'est iniustice de veoir qu'un pere vieil, cassé et demy mort, iouïsse seul, à un coing du fover, des biens qui suffiroient à l'advancement et entretien de plusieurs enfants, et qu'il les laisse ce pendant, par faulte de moyens, perdre leurs meilleures années sans se poulser au service publicque et cognoissance des hommes. Ou les iecte au desespoir de chercher par quelque voye, pour iniuste qu'elle soit, à prouweoir à leur besoing : comme i'ay veu, de mon temps, plusieurs ieunes hommes, de bonne maison, si addonnez au larrecin, que nulle correction les en pouvoit destourner. L'en cognois un , bien apparenté, à qui , par

la priere d'un sien frere treshonneste et brave gentilhomme, ie parlay une fois pour cet effect. Il me respondit, et confessa tout rondement, qu'il avoit esté acheminé à cett' ordure par la rigueur et avarice de son pere; mais qu'à present il y estoit si accoustume, qu'il ne s'en pouvoit garder. Et lors il venoit d'estre surprins en larrecin des bagues d'une dame, au lever de laquelle il s'estoit trouvé avecques beaucoup d'aultres. Il me feit souvenir du conte que l'avois oui faire d'un aultre gentilhomme, si faict et faconné à ce beau mestier, du temps de sa ieunesse, que, venant aprez à estre maistre de ses biens, deliberé d'abandonner cette traficque', il ne se pouvoit garder pourtant, s'il passoit prez d'une boutique où il y eust chose de quoy il eust besoing, de la desrobber, en peine de l'envoyer payer aprez. Et en ay veu plusieurs si dressez et duicts à cela, que, parmy leurs

Trafique est féminin dans le Dictionnaire francais et anglais de Cotgrave, et dans celui de Nicot. Nous disons aujourd'hui ce trafic, comme on a mis dans les dermères éditions de Montaigne.—C.

compaignons mesmes, ils desrobboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Ie suis Gascon, et si n'est vice auquel ie m'entende moins : ie le hais un peu plus par complexion, que ie ne l'accuse par discours; seulement par desir, ie ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est, à la verité, un peu plus descrié que les aultres de la françoise nation : si est ce que nous avons veu de nostre temps, à diverses fois, entre les mains de la iustice, des hommes de maison. d'aultres contrees, convaincus de plusieurs horribles voleries. Ie crains que, de cette desbauche, il s'en faille aulcunement prendre à ce vice des peres. Et si on me respond ce que feit un jour un seigneur de bon entendement, « qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer aultre fruict et usage, que pour se faire honorer et rechercher aux siens; et que l'aage luy ayant osté toutes. aultres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit, pour se maintenir en auctorité dans sa famille, et pour eviter qu'il ne veinst à mespris et desdaing à tout le monde; » de yray, non la vieillesse seulement, mais toute

imbecillité, selon Aristote', est promotrice de l'avarice : cela est quelque chose, mais c'est la medecine à un mal; duquel on debvoit eviter la naissance. Un pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfants que par le besoing qu'ils ont de son secours, si cela se doibt mmer affection: il fault se rendre respectable par sa vertu et par sa suffisance, et aimable par sa bonté et doulceur de ses mœurs; les cendres mesmes d'une riche matiere, elles ont leur prix; et les os et reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les tenir en respect et reverence. Nulle vieillesse peult estre si caducque et si rance à un personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable, et notamment à ses enfants, desquels il fault avoir reglé l'ame à leur debvoir par raison, non par necessité et par le besoing, ny par rudesse et par force :

Et errat longe, met quidem sententia, Qui imperium credat esse gravius aut stabilius.

[!] Ethic. Nicom. 1. 4, c. 3 .- C.

Vi quod fit, quam illud quod amicitia adiungitur'.

l'accuse toute violence en l'education d'une ame tendre qu'on adresse pour l'honneur et la liberté. Il y a ie ne scais quoy de servile en la rigueur et en la contraincte; et tiens que ce qui ne se peult faire par la raison et par prudence et addresse, ne se faict iamais par la force. On m'a aînsi eslevé : ils disent qu'en tout mon premier aage, ie n'ay tasté des verges qu'à deux coups, et bien mollement. I'ay deu la pareille aux enfants que i'ay eu : ils me meurent touts en nourrice; mais Leonor, une seule fille qui est eschappee à cette infortune ', a attaint six ans et plus, sans qu'on ayt employé à sa conduicte, et pour le chastiement de ses faultes pueriles (l'indulgence de sa mere s'y appliquant ayseement), aultre chose que

C'est se tromper fort; à mon avis, que de croire mieux établir son autorité par la force que par l'affection. TERENT. Adelph. act. 1, sc. 1, v. 40.

² Cette Léonore, fille de Montaigne, fut mariée depuis au vicomte de Gamaches.

paroles, et bien doulces: et quand mon desir v seroit frustré, il est assez d'aultres causes ausquelles nous prendre, sans entrer en reproche avecques ma discipline, que ie scais estre iuste et naturelle. L'éusse esté beaucoup plus religieux encores en cela envers des masles, moins nays' à servir, et de condition plus libre : i'eusse aimé à leur grossir le cœur d'ingenuité et de franchise. Ie n'ay veu aultre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches, on plus malicieusement opiniastres. Voulons nous estre aimez de nos enfants? leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort (combien que nulle occasion d'un si horrible souhait ne peult estre ny iuste ny excusable, nullum scelus rationem habet?) accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous fauldroit pas marier si ieunes, que nostre aage vienne quasi à se confondre avecques le leur; car. cet inconvenient nous iecte à plusieurs gran-

Car mul crime n'est fondé en raison. Ter, Liv. l. 28, c. 28.

des difficultez: ie dis specialement à la noblesse, qui est d'une condition oysifve, et qui ne vit, comme on dict, que de ses rentes; car ailleurs, où la vie est questuaire¹, la pluralité et compaignie des enfants, c'est un adgencement de mesnage, ce sont autant de nouveaux utils et instruments à s'eurichir.

Ie me mariay à trente trois ans, et loue l'opinion de trente cinq, qu'on dict estre d'Aristoté. Platon ne veult pas qu'on se marie avant les trente; mais il a raison de se mocquer de ceulx qui font les œuvres de mariage aprez cinquante cinq, et condamne leur engeance indigne d'aliment et de vie. Thales y donna les plus vrayes bornes; qui, ieune, respondict à sa mere, le pressant de se marier, «qu'il n'estoit pas temps i; » et,

^{1.} Gagnée, en travaillant. — R. J.

² C'est trente-sept, et non trente-cinq. Politic. 1. 7, c. 16.—C.

^{3.} C'est à la fin du 6° livre de Rep., où il dit, depuis trente jusqu'à trente-eing.—C.

⁴ Diogène Larmer, dans la Vie de Thalès, 1. 1. 1. 1. 1. 26.—C.

devenu sur l'aage, « qu'il n'estoit plus temps. » Il fault refuser l'opportunité à toute action importune. Les anciens Gaulois 'estimoient à extreme reproche d'avoir eu accointance de femme avant l'aage de vingt ans, et recommendoient singulierement aux hommes qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant en aage leur pucelage, d'autant que les courages s'amollissent et divertissent par l'accouplage des femmes:

Mà or congiunto a giovinetta sposa, E lieto omai de' figli, era invilito Negli affetti di padre e di marito 2.

Muleasses, roy de Thunes ³, celuy que l'empereur Charles cinquiesme remeit en ses estats, reprochoit la memoire de Mahomet

'Ce que Montaigne attribue ici aux Gaulois, César le dit expressément des Germains, de Bello Gallico, l. 6,—C.

³ De Tunis.-E. J.





[•] Uni à une jeune épouse, il goutoit le bonheur d'être père, et ces sentiments si doux avoient amolli son courage. Tasso, Gerusale liber, canto 10, stanza 39.

son pere, de sa hantise avecques les femmes, l'appellant brode , effeminé, engendreur d'enfants. L'histoire grecque remarque de Iccus, Tarentin, de Crisso, d'Astillus, de Diopompus et d'aultres 3, que, pour maintenir leurs corps fermes au service de la course des ieux olympiques, de la palestrine 3, et tels exercices, ils se priverent autant que leur dura ce soing, de toute sorte d'acte venerien. En certaine contree des Indes espaignolles, on ne permettoit aux hommes de se marier, qu'aprez quarante ans; et si le permettoit on aux filles à dix ans. Un gentilhomme qui a trente cinq ans, il n'est pas temps qu'il face place à son fils qui en a vingt : il est luy mesme au train de paroistre et aux voyages des guerres, et en la court de son prince : il a besoing de ses pieces ; et en doibt certainement faire part, mais telle part

Lâche, efféminé: Cotgrave, dans son Dictionnaire français et anglais. Si je ne me trompe, brode, pris en ce sens, est un terme purement gascon.—C.

² PLATON, de Legibus, l. 8.—C.

³ La lutte.—C,

qu'il ne s'oublie pas pour aultruy. Et à celuy là peult servir iustement cette response, que les peres ont ordinairement en la bouche : « le ne me veulx pas despouiller, devant que de m'aller coucher. » Mais un pere, atteré d'annees et de maulx, privé, par sa foiblesse et faulte de santé, de la commune societé des hommes, il se faict tort, et aux siens, de couver inutilement un grand tas de richesses. Il est assez en estat, s'il est sage, pour avoir desir de se despouiller, à fin de se coucher. non pas iusques à la chemise, mais iusques à une robbe de nuict bien chaulde : le reste des pompes, de quoy il n'a plus que faire, il doibt en estrener volontiers ceulx à qui, par ordonnance naturelle, cela doibt appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usago, puisque nature l'en prive : aultrement sans doubte il y a de la malice et de l'envie. La plus belle des actions de l'empereur Charles cinquiesme feut celle là, à l'imitation d'aulcuns anciens de son qualibre, d'avoir sceu recognoistre que la raison nous commande assez de nous despouiller, quand nos robbes nous chargent et empeschent, et de nous coucher quand les iambes nous faillent: il resigna ses moyens, grandeur et puissance à son fils, lorsqu'il sentit defaillir en soy la fermeté et la force, pour conduire les affaires avecques la gloire qu'il y avoit acquise.

Solve senescentem mature sanus equum, ne Peccet ad extremum, ridendus, et ilia ducat '.

Cette faulte, de ne se sçavoir recognoistre de bonne heure, et ne sentir l'impuissance et extreme alteration que l'aage apporte naturellement et au corps et à l'ame, qui, à mon opinion, est eguale *, si l'ame n'en a plus de la moitié, a perdu la reputation de la pluspart des grands hommes du monde. I'ay veu, de mon temps, et cogneu familierement, des personnages de grande auctorité, qu'il

^{&#}x27;Malbeureux, laisse en paix ton cheval vieillissant, De peur que, tout à coup efflanqué, hors d'haleine, Il ne laisse, en tombant, son maître sur l'arène.

Hon. l. 1, epist. 1, v. 8.

² C'est-à-dire, laquelle altération affecte également, à mon avis, le corps et l'ame, si tant est que l'ame n'en a pas plus de la moitié, etc.—C.

estoit bien avsé à veoir estre merveilleusement descheus de cette ancienne suffisance. que je cognoissois par la reputation qu'ils en avoient acquise en leurs meilleurs ans : ie les eusse, pour leur honneur, volontiers souhaitez retirez en leur maison à leur ayse, et deschargez des occupations publicques et guerrieres, qui n'estoient plus pour leurs espaules. l'ay austrefois esté privé en la maison d'un gentilhomme veuf et fort vieil, d'une vieillesse toutesfois assez verte, cettuy cy avoit plusieurs filles à marier, et un fils desia en aage de paroistre : cela chargeoit sa maison de plusieurs despenses et visites estrangieres, à quoy il prenoit peu de plaisir, non seulement pour le soing de l'espargne, mais encores plus pour avoir, à cause de l'aage, prins une forme de vie fort esloingnee de la nostre. Ie luy dis un iour, un peu hardiement, comme i'ay accoustumé, qu'il luy sieroit mieulx de nous faire place, et de laisser à son fils sa maison principale, car il n'avoit que celle là de bien logee et accom-

Ami particulier et familier.-E. J.

modee, et se retirer en une sienne terre voisine, où personne n'apporteroit incommodité à son repos, puisqu'il ne pouvoit aultrement eviter nostre importunité, veu la condition de ses enfants. Il m'en creut depuis, et s'en trouva bien.

Ce n'est pas à dire qu'on leur donne par telle voye d'obligation, de laquelle on ne se puisse plus desdire : le leur lairrois, moy qui suis à mesme de iouer ce roole, la iouissance de ma maison et de mes biens, mais avecques liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoient occasion; ie leur en lairrois l'usage, parce qu'il ne me seroit plus commode: et de l'auctorité des affaires en gros, ie m'en reserverois autant qu'il me plairoit : ayant tousiours jugé que ce doibt estre un grand contentement à un pere vieil, de mettre luy mesme ses enfants en train du gouvernement de ses affaires, et de pouvoir, pendant sa vie, contrerooller leurs deportements, leur fournissant d'instruction et d'advis suvvant l'experience qu'il en a, et d'acheminer luy mesme l'ancien honneur et ordre de sa maison en la main de ses successeurs, et se respondre par là des esperances qu'il peult prendre de leur conduicte à venir. Et, pour cet effect, ie ne vouldrois pas fuvr leur compaignie; ie vouldrois les esclairer de prez, et iouir, selon la condition de mon aage, de leur alaigresse et de leurs festes. Si ie ne viwois parmy eulx (comme ie ne pourrois, sans offencer leur assemblee, par le chagrin de mon aage et l'obligation de mes maladies, et sans contraindre aussi et forcer les regles et façons de vivre que i'aurois lors); ie vouldrois au moins vivre prez d'eulx, en un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme ie veis, il y a quelques annees, un doyen de Sainct Hilaire de Poictiers, rendu à telle solitade par l'incommodité de sa melancholie, que, lorsque i'entray en sa chambre, il y avoit vingt et deux ens qu'il n'en estoit sorty un seul pas; et si avoit toutes ses actions libres et aysees, sauf un rheume qui luy tumboit sur l'estomach : à peine une fois la sepmaine, vouloit il permettre qu'aulcon entrast pour le veoir; il se tenoit tousiours enfermé par le dedans de sa chambre,

seul, sauf qu'un valet lui portoit une fois le iour à manger, qui ne faisoit qu'entrer et sortir: son occupation estoit de se promener, et lire quelque livre, car il cognoissoit aulcunement les lettres, obstiné, au demourant, de mourir en cette desmarche, comme il feit bientost aprez. I'essayerois, par une doulce conversation, de nourrir en mes enfants une vifve amitié et bienvueillance, non feincte, en mon endroict; ce qu'on gaigne ayseement envers des natures bien nees: car si ce sont bestes furieuses, comme nostre siecle en produict à milliers, il les fault haïr et fuyr pour telles.

Ie veulx mal à cette coustume, d'interdire aux enfants l'appellation paternelle, et leur en enioindre une estrangiere, comme plus reverentiale, nature ² n'ayant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre auctorité. Nous appellons Dieu tout puissant, Pere; et desdaignons que nos enfants nous en appel-

¹ Jusqu'à un certain point, quelque peu.-E. J.

² Comme si la nature n'avoit pas assez bien pourvu à l'établissement de notre autorité.—C.

lent : i'av reformé cett' erreur en ma famille ': C'est aussi folie et iniustice de priver les enfants, qui sont en aage, de la familiarité des peres, et vouloir maintenir en leur endroict une morgue austere et desdaigneuse : esperant par là les tenir en crainte et obeïssance: car c'est une farce tresinutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfants, et, qui pis est, ridicules. Ils ont la ieunesse et les forces en la main, et par consequent le vent et la faveur du monde; et receoivent avec mocquerie ces mines fieres et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ny au cœur ny aux veines; vrais espovantails de cheneviere. Quand ie pourrois me faire craindre, i'aimerois encores mieulx me faire aimer : il v a'tant de sortes de defaults en la vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre au

.' Le bon roi Henri IV la réforma aussi dans sa famille: « Car il ne vouloit pas, dit Péréfixe, que ses « enfants l'appelassent monsieur, nom qui semble « rendre les enfants étrangers à leur père, et qui « marque la servitude et la sujétion; mais qu'ils l'ap- « pelassent papa, nom de tendresse et d'amour.» (Histoire de Henri le Grand.)—C.

mespris, que le meilleur acquest qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens; le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. I'en ay veu quelqu'un, duquel la ieunesse avoit esté tresimperieuse; quand c'est venu sur l'aage, quoyqu'il le passe sainement ce qui se peult, il frappe, il mord, il iure, le plus tempestatif maistre de France; il se ronge de soing et de vigilance. Tout cela n'est qu'un bastelage, auquel la famille mesme complote : du grenier, du cellier, voire et sa bource, d'aultres ont la meilleure part de l'usage, ce pendant qu'il en a les clefs en sa gibbeciere plus cheres que ses veulx. Ce pendant qu'il se contente de l'espargne et chicheté de sa table, tout est en desbauche en divers reduicts de sa maison. en ieu, et en despense, et en l'entretien des contes de sa vaine cholere et pourvoyance: chascurest en sentinelle contre luy. Si, par fortune, quelque chestif serviteur s'y addonne ', soubdain il luy est mis en souspeçon, qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers

[!] S'attache à lui.-C.

de soy mesme. Quantes fois s'est il vanté à moy de la bride qu'il donnoit aux siens, et exacte obeïssance et reverence qu'il en recevoit, combien il veoyoit clair en ses affaires!

Ille solus nescit omnia 1.

Ie me sçache homme qui peust apporter plus de parties, et naturelles et acquises, propres à conserver la maistrise, qu'il faict; et si en est descheu comme un enfant: partant l'ay ie choisy, parmy plusieurs telles conditions que ie cognois, comme plus exemplaire. Ce seroit matiere à une question scholastique, « s'il est ainsi mieulx, ou aultrement. » En presence, toutes choses luy cedent: et laisse lon ce vain cours à son auctorité, qu'on ne luy resiste iamais. On le croit, on le craint, on le respecte, tout son saoud. Donne il congé à un valet? il plie son paquet, le voylà party; mais hors de devant luy seulement: les pas de la vieillesse sont si lents, les sens

^{&#}x27; Gependant, lui seul ignore tout ce qu'on fait chez lui. TERRET. Adelph. act. 4, sc. 2, v. 9.

si troubles, qu'il vivra et fera son office en mesme maison, un an, sans estre apperceu. Et quand la saison en est, on faict venir des lettres loingtaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesses de mieulx faire : par où on le remet en grace. Monsieur faict il quelque marché ou quelque despeche qui desplaise? on la suprime, forgeant tantost aprez assez de causes pour excuser la faulte d'execution ou de response. Nulles lettres estrangieres ne luy estants premierement apportees, il ne veoid que celles qui semblent commodes à sa science. Si, par cas d'adventure, il les saisit, ayant en coustume de se reposer sur certaine personne de les luy lire, on'y treuve sur le champ ce qu'on veult : et faict on, à touts coups, que tel luy demande pardon, qui l'iniurie par sa lettre. Il ne veoidenfin ses affaires, que par une image disposee et desseignee , et satisfactoire le plus qu'on peult, pour n'esveiller son chagrin et son courroux. I'ay veu, soubs des figures differentes, assez d'œco-

[!] Et faite à dessein.-E. J.

nomies longues, constantes, de tout pareil effect.

Il est tousiours proclive ' aux femmes de disconvenir à leurs maris : elles saisissent à deux mains toutes couvertures de leur contraster; la premiere excuse leur sert de pleniere iustification. I'en ay veu une qui desrobboit gros à son mary, pour, disoit elle à son confesseur, faire ses aulmosnes plus grasses. Fiez vous à cette religieuse dispensation! Nul maniement ne leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mary; il fault qu'elles l'usurpent, ou finement, ou fierement, et tousiours iniurieusement, pour luy donner de la grace et de l'auctorité. Comme en mon propos, quand c'est contre un pauvre vieillard, et pour des enfants, lors empoignent elles ce tiltre, et servent leur passion avecques gloire; et, comme en un commun servage, monopolent³ facilement contre sa domination et

Les femmes ont toujours du penchant à contrarier la volonté de leurs maris.—C.

² Tous prétextes. -E. J.

³ Complotent, cabalent.—E. J.

gouvernement. Si ce sont masles grands et fleurissants, ils subornent aussi incontinent. ou par force ou par faveur, et maistre d'hostel, et receveur, et tout le reste. Ceulx qui n'ont ny femme ny fils tumbent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi et indignement. Le vieil Caton disoit en son temps, « qu'Autant de valets, autant d'ennemis : » voyez si, selon la distance de la pureté de son siecle au nostre, il ne nous a pas voulu advertir que semme, fils et valets, autant d'ennemis à nous. Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doulx benefice d'inappercevance et d'ignorance. et facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que seroit ce de nous mesmes, en ce temps où les iuges, qui ont à decider nos controverses, sont communement partisans de l'enfance, et interessez? Au cas que cette piperie m'eschappe à venir, au moins ne m'eschappe il pas à veoir que ie suis trespipable. Et aura lon iamais assez dict de quel prix est un amy, à comparaison de ces liaisons civiles? L'image mesme que i'en veois aux bestes, si pure, avecques quelle

religion ie la respecte! Si les aultres me nipent', au moins ne me pipe ie pas mov mesme à m'estimer capable de m'en garder. ny à me ronger la cervelle pour me rendre tel : ie me sauve de telles trahisons en mon propre giron; non par une inquiete et tumultuaire curiosité, mais par diversion plustost et resolution. Quand i'ois reciter l'estat de quelqu'un ; ie ne m'amuse pas à luy; ie tourne incontinent les yeulx à moy. veoir comment i'en suis : tout ce qui le touche me regarde; son accident m'advertit. et mesveille de ce costé là. Touts les iours et à toutes heures, nous disons d'un aultre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous seavions replier, aussi bien qu'estendre, nostre consideration. Et plusieurs aucteurs blecent en cette maniere la protection de leur cause, courant en avant temerairement à l'encontre de celle qu'ils attaquent, et lanceant à leurs ennemis des traicts propres à leur estre relancez plus ad-

Trompent .- E. J.

[·] Cost-dedice, espable d'éviter leurs piéges.-C.

vantageusement. Feu monsieur le mareschal de Montluc, avant perdu son fils, qui mourut en l'isle de Maderes, brave gentilhomme, à la verité, et de grande esperance, me faisoit fort valoir, entre ses aultres regrets, le desplaisir et crevecœur qu'il sentoit, de ne s'estre iamais communiqué à luy; et d'avoir perdu, sur cette humeur d'une gravité et grimace paternelle, la commodité de gouster et bien cognoistre son fils, et aussi de luy declarer l'extreme amitié qu'il luy portoit, et le digne iugement qu'il faisoit de sa vertu. « Et ce pauvre garson, disoit-il. « n'a rien yeu de moy qu'une contenance « renfrongnee et pleine de mespris; et a em-« porté cette creance, que le n'ay sceu ny « l'aimer ny l'estimer selon son merite. A « qui gardois ie à descouvrir cette singuliere « affection que ie luy portois dans mon ame? « estoit ce pas luy qui en debvoit avoir tout « le plaisir et toute l'obligation? Ie me suis « contrainct et gehenné pour maintenir ce « vain masque; et y ay perdu le plaisir de « sa conversation, et sa volonté quant et « quant, qu'il ne me peult avoir portee aultre

« que bien froide, n'ayant iamais receu de « moy que rudesse, ny senty qu'une façon « tyrannique. » Ie treuve que cette plaincte estoit bien prinse et raisonnable : car, comme ie scais par une trop, certaine experience, il n'est aulcune si doulce consolation en la perte de nos amis, que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire, et d'avoir eu avecques eulx une parfaicte et entiere communication. O mon amy '! en vaulx ie mieulx d'en avoir le goust? ou si i'en vaulx moins? I'en vaulx, certes, bien mieulx : son regret me console et m'honore : est ce pas un pieux et plaisant office de ma vic, d'en faire à tout iamais les obseques? est il iouïssance qui vaille cette privation? Ie m'ouvre aux miens tant que ie puis, et leur signifie tresvolontiers l'estat de ma vo-

' Montaigne s'adresse ici à la Boëtie, cet ami qui lui fut si cher, et qu'il a pour ainsi dire entraîné avec lui à l'immortalité, en consacrant son nom et son éloge dans un livre qui durera aussi long-temps que la langue française.

Fortunati ambo!

IV.

Nulla dies unquam memori vos eximet ævo.—N.

lonté et de mon iugement envers eulx, comme envers un chascun: ie me haste de me produire et de me presenter; car ie ne veulx pas qu'on s'y mescompte, de quelque part que ce soit. Entre aultres coustumes particulieres qu'avoient nos anciens Gaulois, à ce que dict Cæsar¹, cette cy en estoit l'une, que les enfants ne se presentoient aux peres, ny ne s'osoient trouver en publicque en leur compaignie, que lorsqu'ils commenceoient à porter les armes; comme s'ils eussent voulu dire que lors il estoit aussi saison que les peres les receussent en leur familiarité et accointance.

I'ay veu encores une aultre sorte d'indiscretion en aulcuns peres de mon temps, qui ne se contentent pas d'avoir privé, pendant leur longue vie, leurs enfants de la part qu'ils debvoient avoir naturellement en leurs fortunes, mais laissent encores aprez eulx à leurs femmes cette mesme auctorité sur touts leurs biens, et loy d'en disposer à leur fantasie. Et ay cogneu tel seigneur, des premiers

¹ L. 6.-C.

officiers de nostre couronne, ayant, par esperance de droict à venir, plus de cinquante miffie escus de rente, qui est mort necessiteux, et accablé de debtes, aagé de plus de cinquante ans, sa mere, en son extreme decreptitude, iouïssant encores de touts ses biens par l'ordonnance du pere, qui avoit de sa part vescu prez de quatre vingts ans. Cela ne me semble aulcunement raisonnable. Pourtant treuye ie peu d'advancement à un homme de qui les affaires se portent bien, d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot; il n'est point de debte estrangiere qui apporte plus de ruyne aux maisons: mes predecesseurs ont communement suyvi ce conseil bien à propos, et moy aussi. Mais ceulx qui nous desconseillent les femmes riches, de peur qu'elles soient moins traictables et recognoissantes, se trompent de faire perdre quelque reelle commodité pour une si frivole coniecture. A une femme desraisonnable, il ne couste non plus de passer par dessus une raison, que par dessus une aultre; elles s'aiment le mieulx où elles out plus de tort : l'iniustice les alleiche;

comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses; et en sont debonnaires, d'autant plus qu'elles sont plus riches; comme plus volontiers et glorieusement chastes, de ce qu'elles sont belles. C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfants ne sont pas en l'aage, selon les loix, pour en manier la charge; mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peult esperer qu'en leur maturité ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit il toutesfois, à la verité, plus contre nature, de faire despendre les meres de la discretion de leurs enfants. On leur doibt donner largement de quoy maintenir leur estat, selon la condition de leur maison et de leur aage; d'autant que la necessité et l'indigence est beaucoup plus malseante et malaysee à supporter à elles qu'aux masles: il fault plustost en charger les enfants que la mere.

En general, la plus saine distribution de nos biens, en mourant, me semble estre les laisser distribuer à l'usage du païs: les loix

y ont mieulx pensé que nous; et vault mieulx les laisser faillir en leur eslection, que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils ne sont pas proprement nostres. puisque, d'une prescription civile, et sans nous, ils sont destinez à certains successeurs. Et encores que nous ayons quelque liberté au delà, ie tiens qu'il fault une grande cause, et bien apparente, pour nous faire oster à un ce que sa fortune luy avoit acquis, et à quoy la iustice commune l'appelloit; et que c'est abuser, contre raison, de cette liberté, d'en servir nos fantasies frivoles et privees. Mon sort m'a faict grace de ne m'avoir presenté des occasions qui me peussent tenter, et divertir mon affection de la commune et legitime ordonnance. I'en veois envers qui c'est temps perdu d'employer un long soing de bons offices : un mot receu de mauvais biais efface le merite de dix ans. Heureux qui se treuve à poinct pour leur oindre la volonté sur ce dernier passage! La voisine action l'emporte : non pas les meilleurs et plus frequents offices, mais les plus recents et presents, font l'operation. Ce sont gents

qui se iouent de leurs testaments, comme de pommes ou de verges, à gratifier ou chastier chasque action de ceulx qui y pretendent interest. C'est chose de trop longue suitte, et de trop de poids, pour estre ainsi promenee à chasque instant; et en laquelle les sages se plantent une fois pour toutes, regardant surtout à la raison et observance publicque. Nous prenons un peu trop à cœur ces substitutions masculines, et proposons une eternité ridicule à nos noms. Nous poisons aussi trop les vaines conjectures de l'advenir, que nous donnent les esprits pueriles. A l'adventure, eust on faict iniustice de me desplacer de mon reng, pour avoir esté le plus lourd et plombé, le plus long et desgousté en ma leçon, non seulement que touts mes freres, mais que touts les enfants de ma province; soit leçon d'exercice d'esprit, soit leçon d'exercice de corps. C'est folie de faire des triages extraordinaires sur la foy de ces divinations, ausquelles nous sommes si souvent trompez. Si on peult blecer cette regle, et corriger les destinces au chois qu'elles ont faict de nos heritiers.

on le peult, avecques plus d'apparence, en consideration de quelque remarquable et enorme difformité corporelle, vice constant, inamendable, et, selon nous grands estimateurs de la beauté, d'important preiudice.

Le plaisant dialogue du legislateur de Platon ' avecques ses citoyens, fera honneur à ce passage. « Comment doncques, disent ils, sentants leur fin prochaine, ne pourrons nous point disposer de ce qui est à nous à qui il nous plaira? O dieux! quelle cruauté qu'il ne nous soit loisible, selon que les nostres nous auront servi en nos maladies, en nostre vieillesse, en nos affaires, de leur donner plus et moins, selon nos fantasies! » A. quoy le legislateur respond en cette maniere: « Mes amis, qui avez sans doubte bientost à mourir, il est mal aysé et que vous vous cognoissiez, et que vous cognoissiez ce qui est à vous, suyvant l'inscription delphique. Moy, qui foys les loix, tiens que ny vous n'estes à vous, ny n'est à vous ce que vous iouïssez. Et vos biens et vous estes

Traité des Lois, l. 11.-C.

à vostre famille, tant passée que future; mais encores plus sont au publicque et vostre famille et vos biens. Parquoy, de peur que quelque flatteur en vostre vieillesse ou en vostre maladie, ou quelque passion, vous solicite mal à propos de faire testament iniuste, ie vous en garderay : mais, ayant respect et à l'interest universel de la cité et à celuy de vostre maison, i'establiray des loix, et feray sentir, comme de raison, que la commodité particuliere doibt ceder à la commune. Allez vous en ioyeusement où la necessité humaine vous appelle. C'est à moy, qui ne regarde pas une chose plus que l'aultre, qui, autant que ie puis, prends soing du general, d'avoir soucy de ce que vous laissez. »

Revenant à mon propos, il me semble, en toutes façons, qu'il naist rarement des femmes à qui la maistrise soit deue sur des hommes, sauf la maternelle et naturelle; si ce n'est pour le chastiment de ceulx qui, par quelque humeur fiebvreuse, se sont volontairement soubmis à elles : mais cela ne touche aulcunement les vieilles de quoy nous

parlons icy. C'est l'apparence de cette consideration qui nous a faict forger et donner nied si volontiers à cette loy, que nul ne veit oncques, qui prive les femmes de la succession de cette couronne; et n'est gueres seigneurie au monde où elle ne s'allegue. comme icy, par une vraysemblance de raison qui l'auctorise : mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux aultres. Il est dangereux de laisser à leur iugement la dispensation de nostre succession selon le chois qu'elles feront des enfants, qui est à touts les coups inique et fantastique. Car cet appetit desreglé et ce goust malade qu'elles ont au temps de leurs groisses ' elles l'ont en l'ame en tout temps. Communement on les veoid s'addonner aux plus foibles et malotrus, ou à ceulx, si elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car, n'ayant point assez de force de discours pour choisir et embrasser ce qui le vault, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules; comme les animaulx

¹ De leurs grossesses.—C.

qui n'ont cognoissance de leurs petits que pendant qu'ils tiennent à leurs mammelles. Au demourant, il est aysé à veoir, par experience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'auctorité, a les racines hien foibles : pour un fort legier proufit, nous arrachons touts les iours leurs propres enfants d'entre les bras des meres, et leur faisons prendre les nostres en charge; nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chestifve nourrice à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre. leur deffendant non seulement de les allaicter, quelque dangier qu'ils en puissent encourir, mais encores d'en avoir auleun soing, pour s'employer du tout au service des nostres : et veoid on, en la pluspart d'entre elles, s'engendrer bientost, pas accoustumance, une affection bastarde plus vehemente que la naturelle, et plus grande solicitude de la conservation des enfants empruntez, que des leurs propres. Et ce que i'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire, autour de chez moy, de veoir les femmes de village, lorsqu'elles ne peuvent

nourrir les enfants de leurs mammelles, appeller des chevres à leur secours : et i'ay à cette heure deux laquays qui ne tetterent iamais que huict jours laict de femmes. Ces chevres sont incontinent duictes à venir allaicter ces petits enfants, recognoissent leur voix quand ils crient, et v accourent : si on leur en presente un aultre que leur nourrisson, elles le refusent; et l'enfant en faict de mesme d'une aultre chevre. I'en veis un l'aultre iour à qui on osta la sienne, parce que son pere ne l'avoit qu'empruntee d'un sien voisin, il ne peut iamais s'adonner à l'aultre qu'on luy presenta, et mourut, sans doubte de faim. Les bestes alterent et abbastardissent, aussi ayseement que nous, l'affection naturelle. Le crois qu'en ce que recite Herode', de certain destroict de la Lybie, il y a souvent du mescompte; il dict qu'on s'y mesle aux femmes indifferemment, mais que l'enfant, ayant force de marcher, treuve son pere celuy vers lequel, en la presse, la naturelle inclination porte ses premiers pas.

^{&#}x27; L. 4.—Ć.

Or. à considerer cette simple occasion d'aimer nos enfants pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appellons aultres nous mesmes, il semble qu'il y ayt bien une aultre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommendation : car oe que nous engendrons par l'ame, les enfantements de nostre esprit, de nostre courage et suffisance, sont produicts par une plus noble partie que la corporelle, et sont plus nostres; nous sommes pere et mere ensemble en cette generation. Ceulx cy nous coustent bien plus cher, et nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon : car la valeur de nos aultres enfants est beaucoup plus leur, que nostre, la part que nous y avons est bien legiere; mais de ceulx cy, toute la beauté, toute la grace et le prix, est nostre. Par ainsin, ils nous representent et nous rapportent bien plus vifvement que les aultres. Platon' adiouste que ce sont icy des enfants immortels qui immortalisent leurs peres, voire et les deifient; comme Lycurgus, Solon, Minos.

Dans son dialogue intitulé Phèdre.

Or, les histoires estants pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfants, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en trier aussi quelqu'un de cette cy. Heliodorus, ce bon evesque de Tricca, aima mieulx perdre la dignité, le proufit, la devotion d'une prelature si venerable, que de perdre sa fille³, fille qui dure encores bien gentille, mais à l'adventure pourtant un peu trop curieusement et mollement goderonnee 4 pour fille ecclesiastique et sacerdotale, et de trop amoureuse façon. Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur et auctorité, et, entre aultres qualitez, excellent en toute sorte de litterature, qui estoit, ce crois ie, fils de cergrand Labienus, le premier des capitaines qui feurent soubs Cæsar en la guerre des Gaules; et qui depuis, s'estant iecté au party du grand Pompeius, s'y mainteint si valeureusement, iusques à ce

^{&#}x27; Tricca, ville de la Thessalie supérieure; en grec, Τρικκή.—C.

²Que de condamner son roman intitulé, Aistoriza, Histoires Ethiopiques. Nicaphon. l. 12, c. 34.—C.

³ Ajustée, parée.—C.

que Cæsar le desfeit en Espaigne : ce Labienus, de quoy ie parle, eut plusieurs envieux de sa vertu, et, comme il est vraysemblable, les courtisans et favoris des empareurs de son temps pour ennemis de sa franchise, et des humeurs, paternelles qu'il retenoit eneores coutre la tyrannie, desquelles il est crovable qu'il avoit teinct ses escripts et ses livres. Ses adversaires poursuivirent devant le magistrat à Rome, et obteindrent de faire condamner plusieurs siens ouvrages, qu'il avoit mis en lumiere, à estre bruslez. Ce feut par huy ' que commencea ce nouvel exemple de peine, qui depuis feut continué à Rome à plusieurs aultres, de punir de mort les escripts mesmes et les estudes. Il n'y avoit point asses de moyen et matiere de cruauté, si nous n'y meslions des choses que nature a exemptees de tout sentiment et de toute souffrance, comme la reputation et les in-

In hunc prumum excognitae est nova peina: effectum est enim per inimicos, ut omnes ejus libri incanderentur. Res nova et insueta, supplicia de studiis sumi.

M. Annai Sanno. Controvers. 1. 5, ab initio, p. 350, t. 3, edit, varior.—C.

ventions de nostre esprit, et si nous n'allions communiquer les maula corporels aux disciplines et monuments des Muses. Or, Labienus ne peut souffrir cette perte, ny de survivre à cette sienne si chere geniture : il se feit porter et enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres; là où il pourveut tout d'un train à se tuer et à s'enterrer ensemble. Il est malaysé de montrer aulcune aultre blus vehemente affection paternelle que celle là. Cassius Sevenus, homme treseloquent, et son familier, veovant brusler ses livres. crioit que, par mesme sentence, on le debvoit quant et quant condamner à estre bruslé tout vif, car il portoit et conservoit en sa memoire ce qu'ils contenoient. Pareil accident adveint à Cremutius ' Cordus, accusé d'avoir en ses livres loué Brutus et Cassius : ce senat vilain, servile et corrompu, et digne: d'un pire maistre que Tibere, condamna ses escripts au feu. Il feut content de faire com-

^{&#}x27; Montaigne a laissé dans le texte Greuntius, mais c'est une desfaillance de sa memoire. Voyez TACITE, Annal. l. 4, c. 34.—N.

paignie à leur mort, et se tua par abstinence de manger. Le bon Lucanus, estant iugé par ce coquin de Neron, sur les derniers traicts de sa vie, comme la pluspart du sang feut desia escoulé par les veines des bras qu'il s'estoit faictes tailler à son medecin pour mourir, et que la froidure eut saisi les extremitez de ses membres, et commencea à s'approcher des parties vitales, la derniere chose qu'il eut en sa memoire, ce feurent aulcuns des vers de son livre de la guerre de Pharsale ', qu'il recitoit; et mourut ayant cette derniere voix en la bouche. Cela qu'estoit ce, qu'un tendre et paternel congé qu'il prenoit de ses enfants, representant les adieux et les estroicts embrassements que nous donnons aux nostres en mourant, et un effect de cette naturelle inclination qui r'appelle en nostre souvenance, en cette extremité, les choses que nous avons eu les plus cheres pendant nostre vie? Pensons nous qu'Epicurius, qui, en mourant, tormenté, comme il dict, des extremes douleurs de la cholique, avoit

¹ TACITE. Annal. 1. 15, vers la fin.-C.

toute sa consolation en la beauté de la doctrine qu'il laissoit au monde, eust receu autant de contentement d'un nombre d'enfants bien navs et bien eslevez, s'il en eust eu comme il faisoit de la production de ses riches escripts? et que, s'il eust esté au chois de laisser, aprez luy, un enfant contrefaict et mal nay, ou un livre sot et inepte, il ne choisist plustost, et non luy seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier malheur que l'aultre? Ce seroit à l'adventure impieté en sainct Augustin (pour exemple), si, d'un costé, on luy proposoit d'enterrer ses escripts, de quey nostre religion receoit un si grand fruict, ou d'enterrer ses enfants, au cas qu'il en eust, s'il n'aimoit mieulx enterrer ses enfants. Et ie ne scais si ie n'aimerois pas mieulx beaucoup en avoir produict un, parfaictement bien formé, de l'accointance des Muses, que de l'accointance de ma femme. A cettuy cy, tel qu'il est, ce que ie donne, ie le donne purement et irrevocablement, comme on donne aux enfants corporels. Ce peu de bien que ie luy ay faict, il n'est plus en ma disposition : il peult sçavoir assez de choses que ie ne soais plus, et tenir de moy ce que ie n'ay point retenu, et qu'il fauldroit que, tout ainsi qu'un estrangier, i'empruntasse de luv, si besoing m'en venoit; si ie suis plus sage que luy, il est plus riche que moy. Il est peu d'hommes addonnez à la poësie, qui ne se gratifiassent plus d'estre peres de l'Æneïde, que du plus beau garson de Rome; et qui ne souffrissent plus ayseement une perte que l'aultre : et selon Aristote ', de touts ouvriers, le poëte est nommeement le plus amoureux de son ouvrage. Il est malaysé à croire qu'Epaminondas, qui se vantoit de laisser pour toute posterité des filles * qui feroient un jour honneur à leur pere (c'estoient les deux nobles victoires qu'il avoit gaigné sur les Lacedemoniens), eust volontiers consenti

^{&#}x27; Ethic. Nicom. 1. 9, c. 7.-C.

² C'est ainsi que le mot est rapporté par Diodona pa Signa, l. 15, c. 87; car selon Convierus Néros, dans la Vie d'Epaminondas, c. 10, ce grand capitaine ne parle que d'une fille, sevoir la hetaille de Leuctres,—C.

LIVRE II, CHAPITRE VIII. d'eschanger celles là aux plus gorgiases ' de toute la Grece : ou qu'Alexandre et Cæsar avent iamais souhaité d'estre privez de la grandeur de leurs glorieux faicts de guerre, pour la commodité d'avoir des enfants et heritiers, quelque parfaicts et accomplis qu'ils peussent estre. Voire ie fais grand doubte que Phidias, ou aultre excellent statuaire, aimast autant la conservation et la duree de ses enfants naturels, comme il feroit d'une image excellente qu'avecques long travail et estude il auroit parfaicte selon l'art. Et quant à ces passions vicieuses et furieuses qui ont eschauffé quelquesfois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils, encoret s'en treuve il de pareilles en cette aultre sorte de parenté: tesmoing ce que l'on recite de Pigmalion, qui, avant basty une statue de femme, de beauté singuliere, il deveint si esperduement esprins de l'amour forcené de ce sien ou-

¹ Ann plus belles, aux plus aimables. Gorgias siguiñe mignon, propre, selon Nicot; gorgiase, en gorgiasse, agréable, belle, selon Borel.—C.

vrage, qu'il fallut qu'en faveur de sa rage, les dieux la luy vivifiassent:

Tentatum mollescit ebur, positoque rigore, Subsidit digitis¹.

CHAPITRE IX.

DES ARMES DES PARTHES.

Sommaire. Les guerriers français agissent avec imprudence, de ne prendre leurs armes qu'au moment où ils doivent servir. Nos pères restoient toujours armés, lorsqu'ils étoient a la guerre. — Il y a des nations qui ne se servent point d'armes défensives: et, en effet, dans une bataille, elles sont plus embarrassantes que vraiment utiles. On a plus de vigilance lorsqu'on ne se sent point protégé par tous ces objets que l'art invente pour la défense des guerriers. — C'est parce que nous ne voulons

 Il touche l'ivoire; et l'ivoire, oubliant sa dureté naturelle, cède et s'amollit sous ses doigts. Ovin. Mét.
 l. 10, f. 8 .v. 41. pas nous y habituer, que les armes nous paroissent si pesantes. Poids énorme des armes de plusieurs généraux et de leurs soldate. Reco

de plusieurs généraux et de leurs soldats. Ressemblance des armes des Parthes avec les

nôtres.

Exemples: Les Français d'aujourd'hui, et leurs pères; Alexandre; les anciens Gaulois; Scipion le Jeune; l'empereur Caracalla; les Romains; les soldats de Marius; ceux de Scipion; Ammien Marcellin; les Parthes; Démétrius et Alcime.

C'EST une façon vicieuse de la noblesse de nostre temps, et pleine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le poinct d'une extreme necessité, et s'en descharger aussi tost qu'il y a tant soit peu d'apparence que le dangier soit esloingné: d'où il survient plusieurs desordres; car, chascun criant et courant à ses armes sur le poinct de la charge, les uns sont à lacer encores leur cuirasse, que leurs compaignons sont desia rompus. Nos peres donnoient leur salade',

Salade, espèce de casque sans crête semblable à un pot ou à une salière.—E. J.

110 . ESSAIS DE MONTAIGNE,

leur lance et leurs gantelets à porter, et n'abandonnoient le reste de leur equipage tant que la courvee duroit. Nos troupes sont à cette heure toutes troubles et difformees par la confusion du bagage et des valets, qui ne peuvent esloingner leurs maistres à cause de leurs armes. Tite Live, parlant des nostres, Intolerantissima laboris corpora vix arma humeris gerebant. Plusieurs nations vont encores, et alloient anciennement à la guerre sans se couvrir, ou se couvroient d'inutiles deffenses:

Tegmina queis capitum raptus de subere cortex :.

Alexandre, le plus hazardeux capitaine qui feut iamais, s'armoit fort rarement. Et ceulx d'entre nous qui les mesprisent, n'empirent pour cela de gueres leur marché: s'il se veoid quelqu'un tué par le default d'un har-

^{&#}x27;Incapables de supporter la fatigue, ils avoient peine à porter leurs armes sur leurs épaules. Trr. Liv. 1. 10, c. 28.

² Ils se faisoient des casques evec la molle écorce du liège. *Enéid*, l. 7, v. 742.

nois, il n'en est gueres moindre nombre que l'empeschement des armes a faict perdre. engagez soubs leur pesanteur, ou froissez et rompus, ou par un contrecoup, ou aultrement. Car il semble, à la verité, à veoir le poids des nostres et leur espesseur, que nous ne cherchions qu'à nous deffendre, et en sommes plus chargez que couverts. Nous avons assez à faire à en soustenir le faix. entravez et contraincts, comme si nous n'avions à combattre que du choc de nos armes; et comme si nous n'avions pareille obligation à les deffendre, que elles ont à nous. Tacitus ' peinct plaisamment des gents de guerre de nos anciens Gaulois, ainsin armez pour se maintenir seulement, n'ayants moyen ny d'offenser, ny d'estre offensez, ny de se relever abbattus. Lucullus*, veoyant certains hommes d'armes medois qui faisoient front en l'armee de Tigranes, poisamment et malayseement armez, comme dans une prison de fer, print de là opinion de les des-

^{&#}x27; Annal, 1, 3,-C.

² PLUTARQUE, Vie de Lucullus, c. 13.—C.

faire ayseement, et par eulx commencea sa charge, et sa victoire. Et à present que nos mousquetaires sont en credit, ie crois que l'on trouvera quelque invention de nous emmurer pour nous en garantir, et nous faire traisner à la guerre enfermez dans des bastions, comme ceulx que les anciens faisoient porter à leurs elephants. Cette humeur est bien esloingnee de celle du ieune Scipion ', lequel accusa aigrement ses soldats de ce qu'ils avoient semé des chaussetrapes soubs l'eau, à l'endroict du fossé par où ceulx d'une ville qu'il assiegeoit pouvoient faire des sorties sur luy: disant que ceulx qui assailloient debvoient penser à entreprendre, non pas à craindre: et craignoit, avecques raison, que cette provision endormist leur vigilance à se garder. Il dict aussi à un ieune homme qui luy faisoit montre de son beau bouclier : « Il est vrayement beau, mon fils! mais un soldat romain doibt avoir plus de fiance en sa main dextre qu'en la gauche. » Or, il n'est que la coustume qui nous rende insupportable la charge de nos armes :

VALÈRE-MAXIME, 1. 3, in Romanis, § 2.-C.

L'usbergo in dosso haveano, et l'elmo in testa, Duo di questi guerrier, dei quali io canto; Nè notte o dì, dappoi ch' entraro in questa Stanza, gli haveano mai messi da canto; Che facile a portar come la vesta Era lor, perchè in uso l' havean tanto':

l'empereur Caracalla alloit par pais à pied, armé de toutes pieces, conduisant son armee: les pietons romains portoient non seulement le morion, l'espee et l'escu (car, quant aux armes, dict Cicero, ils estoient si accoustumez à les avoir sur le dos, qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs mem-

- Deux des guerriers que je chante ici avoient la cuirasse sur le dos et le casque en tête. Depuis qu'ils étoient dans ce château, ils n'avoient quitté ni jour ni nuit cette double armure, qu'ils portoient aussi aisément que leurs habits, tant ils y étoient accoutumés. Autosro, cant. 12, stanz. 30.
 - ² Voyez XIPHILIN, Vie de Cáracalla.—C.
- ³ Le morion est une sorte de casque semblame à celui appelé salade, mais l'un est à l'usage des soldats de pied, l'autre des chevau-légers. Voyez la note sur salade, p. 109.—E. J.

⁴ Tusc. quæst. l. 2, c. 16.-C.

114 ESSAIS DE MONTAIGNE,

bres, arma enim, membra militis esse discunt '); mais quant et quant encores ce qu'il leur falloit de vivres pour quinze iours, et certaine quantité de paulx ' pour faire leurs remparts, iusques à soixante livres de poids. Et les soldats de Marius³, ainsi chargez, marchants en battaille, estoient duicts à faire cinq lieues en cinq heures, et six, s'il y avoit haste. Leur discipline militaire estoit beaucoup plus rude que la nostre; aussi produisoit elle de bien aultres effects. Le ieune Scipion 4, reformant son armee en Espaigne, ordonna à ses soldats de ne manger que debout, et rien de cuict. Ce traict est merveilleux à ce propos, qu'il feut reproché à un soldat lacedemonien, qu'estant à l'expedition d'une guerre, on l'avoit veu soubs le

Ils disent que les armes du soldat sont ses membres. Ctc. Tusc. quæst: l. 2, c. 16.—De là, en latin, l'analogie d'arma, armée, avec armus, épaule, et armélia, bracelet.—E. J.

Pieux, on palissades.—E. J.

³ PLUTARQUE, Vie de Marius, e. 4.—C.

⁴ PLUTARQUE, Dits notables des Rois, article de Scipion le jeune.—C.

couvert d'une maison: ils estoient si dureis à la peine, que c'estoit honte d'estre veu soubs un aultre toict que celuy du ciel, quelque temps qu'il feist. Nous ne menerions gueres loing nos gents, à ce prix là!

Au demourant, Marcellinus. . homme nourry aux gueres romaines, remarque curieusement la façon que les Parthes avoient de s'armer, et la remarque d'autant qu'elle estoit esloingnee de la romaine. « Ils avoient. dict il, des armes tissues en maniere de petites plumes, qui n'empeschoient pas le mouvement de leur corps; et si estoient si fortes, que nos dards reiaillissoient venants à les heurter: » (ce sont les escailles de quoy nos ancestres avoient fort accoustumé de se servir). Et dict en un aultre lieu 2 : « Ils avoient leurs chevaulx forts et roides, couverts de gros cuir; et eulx estoient armez, de cap à pied³, de grosses lames de fer, rengees de tel artifice, qu'à l'endroict des ioinctures des

[&]quot;Ammien Marcellin, l. 24, c. 7.-C.

² L. 25, c. 1.--C.

³ De la tête aux pieds.—E. J.

116 ESSAIS DE MONTAIGNE,

membres, elles prestoient au mouvement. On eust dict que c'estoient des hommes de fer; car ils avoient des accoustrements de teste si proprement assis, et representants au naturel la forme et parties du visage, qu'il n'y avoit moyen de les assener que par des petits trous ronds, qui respondoient à leurs yeulx, leur donnant un peu de lumiere, et par des fentes qui estoient à l'endroict des naseaux, par où ils prenoient assez malayseement haleine. »

Flexilis inductis animatur lamina membris, Horribilis visu; credas, simulacra moveri Ferrea, cognatoque viros spirare metallo: Par vestitus equis, ferrata fronte minantur, Ferratosque movent, securi vulneris, armos '.

Leur cuirasse flexible semble recevoir la vie du corps qu'elle enferme; les yeux étonnes voient marcher des statues de fer : on diroit que le métal est incorporé avec le guerrier qui le porte. Les coursiers ont aussi leur armure; le fer couvre leur front superbe; et leurs flancs, sous un pareil rempart, bravent les traits impuissants. CLAUDIAN. in Ruff. 1. 2, v. 358.

Voylà une description qui retire bien fort à l'equipage d'un homme d'armes françois, à tout ses bardes '. Plutarque dict que Demetrius feit faire, pour luy et pour Alcimus, le premier homme de guerre qui feust prez de luy, à chascun un harnois complet du poids de six vingts livres ', là où les communs harnois n'en poisoient que soixante.

CHAPITRE X.

DES LIVRES.

Sommaire. Double motif qu'avoit eu Montaigne pour ne point citer les auteurs de qui il empruntoit des pensées et même des passages entiers. Il vouloit orner son ouvrage; il vouloit rire ensuite de la critique que l'on feroit, peutêtre, sans s'en douter, des auteurs les plus judicieux de l'antiquité. La science, selon lui,

^{&#}x27; Avec ses bardes; c'est-à-dire, bardé et couvert de fer.—E. J.

PLUTARQUE, Vie de Démétrius, c. 6 .- C.

coûte trop à acquérir. Il aime mieux passer doucement la vie : aussi ne lit-il que les auteurs qui l'amusent, où qui lui apprennent à bien vivre et à mourir.-Il met au premier rang des auteurs plaisants Boccace, Rabelais et Jean-Second. Avec l'age, ses goûts ont changé: Ovide et l'Arioste ont beaucoup perdu de l'estime qu'il avoit d'abord pour leurs ouvrages. Mais les fables d'Ésope lui semblent encere cacher un sens plus profond que celui que l'on croit communément y découvrir. Parmi les poètes latins, les premiers pour lui sont : Virgile, surtout par ses Géorgiques et son cinquième livre de l'Énéide; Lucrèce, Catulle et Horace. Il prise aussi Lucain, mais plutôt pour ses pensées que pour son style. Combien Térence est au-dessus de Plante. Il n'a pas besoin d'une fable compliquée pour intéresser; aujourd'hui il faut aux Italiens et aux Espagnols trois ou quatre comédies de Térence, pour en fabriquer une seule qui vaut bien moins que les siennes. Les bons poètes ont toujours évité l'affectation et la recherche. Aussi les épigrammes de Catulle sont-elles supérieures, dans leur simplicité, à celles dont Martial a pris tant de peine à aiguiser les pointes. Tandis que Virgile fend l'air d'un vol hardi , l'Arioste ne fait que voleter de branche en branche -

Parmi les ouvrages sérieux, Montaigne préfère ceux de Plutarque et de Sénèque. Parallèle de ces deux auteurs. Cicéron lui paroît ennuveux. surtout à cause de ses longs préambules et de ses éternelles définitions : il arrive toujours trop tard au sujet : ce n'est point ainsi qu'écrivoient Pline et quelques autres. Montaigne excepte pourtant, dans sa critique, les lettres à Atticus qui peignent avec assez de vérité les événements, et contiennent d'intéressantes particularités sur les mœurs et le caractère de l'auteur. Son éloquence a trouvé des censeurs : on lui a reproché l'emploi de certains mots sonores à la fin de ses longues périodes. Montaigne est aussi tenté de blâmer la manière de Platon. surtout en ce qu'il emploie, pour discuter, le genre du dialogue. - De tous les auteurs, en divers genres, ceux que Montaigne affectionne le plus sont les historiens, parce qu'ils font connoître l'homme en général, et dévoilent les motifs de toutes ses actions. Eloge des Commentaires de César. Les historiens qui écrivent avec le plus de simplicité et de bonne foi sont les meilleurs: de ce nombre, Joinville et Froissart. Mépris que l'on doit à ces écrivains qui se laissent gouverner par leurs intérêts ou leurs préjugés. Les bonnes histoires sont celles qui sont faites par des hommes qui ont eu part aux

événements qu'ils rapportent. Jugement de Montaigne sur Guichardin, Philippe de Commines, Guillaume et Martin Dubellay.

Exemples: Montaigne; Boccace; Rabelais; Jean-Second; les romans des Amadis; l'Arioste; Ovide; Ésope; Catulle; Horace; Lucain; Plaute; Térence; Martial; Plutarque; Sénèque; Cicéron; Cestius; Plutarque; Diogène-Laërce; César; Froissart; Joinville; Bodin; Philippe de Commines; Guillaume et Martin Dubellay.

Ir ne fois point de doubte qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieulx traictees chez les maistres du mestier, et plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultez naturelles, et nullement des acquises: et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy; car à peine respondrois ie à aultruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy, ny n'en suis satisfaict. Qui sera en cherche de science, si la pesche où elle se loge; il n'est rien de quoy ie face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles ie ne tasche point de donner à cognoistre les choses, mais moy: elles me seront à l'ad-

venture cogneues un iour, ou l'ont aultrefois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies: mais il ne m'en souvient plus; et si ie suis homme de quelque lecon, ie suis homme de nulle retention : ainsi ie ne pleuvis ' aulcune certitude, si ce n'est de faire cognoistre iusques à quel poinct monte, pour cette heure, la cognoissance que i'en ay. Qu'on ne s'attende aux matieres, mais à la facon que i'v donne : qu'on veoye, en ce que i'emprunte, si i'ay sceu choisir de quoy rehaulser ou secourir proprement l'invention, qui vient tousiours de moy; car ie fois dire aux aultres, non à ma teste, mais à ma suitte, ce que ie ne puis si bien dire, par foiblesse de mon langage, ou par foiblesse de mon sens. Ie ne compte pas mes emprunts, ie les poise; et si ie les eusse voulu faire valoir

^{&#}x27;C'est-à-dire, je ne garantis. — Pleuvir, promettre: Serviteur qu'on a pleuvi franc et quitte de tout larrecin, et autres crimes. Nicon. — Plevir, c'est, dit Borel, cautionner, promettre. — C.

² Qu'on ne s'arrête pas, etc., comme on a mis dans quelques éditions.—C.

par mombre, se m'en feusse chargé deux fois autant : ils sont touts, on fort peu s'en fault, de noms si fameax et anciens, qu'ils me semblent se nommer assez sans moy. Ez raisons, comparaisous, arguments, si i'en transplante duelqu'um en mon solage ', et comfonds aux miens: à escient, i'en cache l'aucteur, sour tenir en bride la temerité de ces sentences hastifves qui se rectent sur toute sorte d'esoripts, notamment ieures escripts, d'hommes encores vivants, et en volgaire , qui receoit tout le monde à en parler, et qui semble convaincre la conception et le desseing vulgaire de mesme : ie veulx qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez; et qu'ils s'eschauldent à iniurier Seneque en moy. Il fault musser 3 ma foiblesse soubs ces grands credits. L'aimeray quelqu'en qui me sçache deplumer, ie dis par clarté de iugement, et par la seule distinction de la force et beauté des propos : car moy , qui, à faulte de memoire, demeure court touts les coups à les

Sol, terrain, terroir. E. S.

Bu langue vulgaire. E. J.

³ Cacher.-C.

trier par recognoissance de nation , ie scais tresbien cognoistre, à mesurer ma portee, que mon terroir n'est aulcunement capable d'auleunes sleurs trop riches que i'y treuve semees; et que touts les fruicts de mon creu ne les scauroient payer. De cecy suis ie tenu de respondre; si ie m'empesche moy mesme: s'il y a de la vanité et vice en mes discours. que le ne sente point, ou que ie ne soye capable de sentir en me le representant : car il eschappe souvent des faultes à nos yeux; mais la maladie du iugement consiste à ne les pouvoir appercevoir lorsqu'un aultre nous les descouvre. La science et la verité peuvent loger chez nous sans jugement; et le ingement y peult aussi estre sans elles : voire la recognoissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus seurs tesmoignages de ingement que ie treuve. Le n'ay point d'aultre sergeant de bande, à renger mes pieces, que la fortune : à mesme * que mes resveries

Par une connoissance expresse des lieuz où ils ent pris naissance.—C.

² A mesure que, etc.—E. J.

se presentent, ie les entasse; tantost elles se pressent en foule, tantost elles se traisnent à la file. Ie veulx qu'on veoye mon pas naturel et ordinaire, ainsi destracqué qu'il est; ie me laisse aller comme ie me treuve; aussi ne sont ce point icy matieres qu'il ne soit pas permis d'ignorer et d'en parler casuellement et temerairement. Ie souhaiterois avoir plus parfaicte intelligence des choses; mais ie ne la veulx pas acheter si cher qu'elle couste. Mon desseing est de passer doulcement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie : il n'est rien pour quoy ie me veuille rompre la teste, non pas pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit.

Ie ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement : ou si l'estudie, ie n'y cherche que la science qui traicte de la cognoissance de moy mesme, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre;

Has meus ad metas sudet oportet equus '.

^{&#}x27;C'est vers ce but que je dois précipiter ma course. PROPERT. l. 4, eleg. 1, v. 70.

Les disficultez, si i'en rencontre en lisant, ie n'en ronge pas mes ongles; ie les laisse là, aprez leur avoir faict une charge ou deux. Si ie my plantois, ie my perdrois, et le temps; car i'ay un esprit primsaultier 1; ce que ie ne veois de la premiere charge, ie le veois moins en m'y obstinant. Ie ne foys rien sans gayeté; et la continuation et contention trop ferme esblouït mon jugement, l'attriste et le lasse. Ma veue s'y confond et s'y dissipe; il fault que ie la retire, et que ie l'v remette à secousses : tout ainsi que pour iuger du lustre de l'escarlatte, on nous ordonne de passer les yeulx par dessus, en la parcourant à diverses veues, soubdaines reprinses, et reïterees. Si ce livre me fasche, i'en prends un aultre; et ne m'y addonne qu'aux heures où l'ennuy de rien faire commence à me saisir. Ie ne me prends gueres aux nouveaux, pour ce que les anciens me semblent plus pleins et plus roides : ny aux grecs ', par ce que mon iugement ne sçait

De prime saut, qui fait ses plus grands efforts du premier coup.—C.

² Dans l'édition in-4° de 1588, Montaigne disoit

126 ESSAIS DE MONTAIGNE,

pas faire ses besongnes d'une puerile et apprentisse intelligence. Entre les livres simplement plaisants, ie treuve, des modernes, le Decameron de Boccace, Rabelais, et les Baisers de Iean Secon ', s'il les fault loger soubs ce tiltre, dignes qu'on s'y amuse. Quant aux Amadis, et telles sortes d'escripts, ils n'out pas en le credit d'arrester sculement mon enfance. Le dirai encores cecy, ou hardiment ou temerairement, que cette vieille ame poisante ne se laisse plus chatouiller, non seulement àl'Arioste, mais encores au bon Ovide; sa facilité et ses inventions, qui m'ent ravi

ici, parce que mon iugement ne se satisfait pas d'une moyenne intelligence; ce qui peut servir de commentaire à ces paroles, parce que mon iugement ne sait pas faire ses besongnes d'une puerile et apprentisse intelligence. Montaigne veut nous apprendre par là qu'il n'avoit qu'une médiocre intelligence de la langue grecque.—C.—Il déclare positivement (l. 2, c. 4) qu'il n'avoit quasi du tout point d'intelligence du grec; ce qui ne l'empèche pas d'en citer assez souvent des passages.

Jean Second étoit né à La Haye, en 1511; il mourut à vingt-eing ans.

aultrofbis, à poine m'entretiennent elles à cette houre. Je dis librement mon advis de toutes choses, voire et de celles qui surpassent à l'adventure ma suffisance, et que ie ne tiens aulcunement estre de ma inrisdiotion : ce que i'en opine, c'est aussi pour declarer la mesure de ma veue, non la mesure des choses. Quand ie me treuve desgoussé de l'Axioche ' de Platon, comme d'un ouvrage sans force, eu esgard à un tel aucteur. mon ingement ne s'en croit pas : il n'est pas si sot de s'opposer à l'auctorité de tant d'aultres famoux jugements anciens, qu'il tient de ses regents et ses maistres, et avecques lesquels il est plustost content de faillir; il s'en prend à sey, et se condamne, ou de s'arrester à l'escerce, ne pouvant penetrer iusques au fends, ou de regarder la chose par quelque fauls lustre. Il se contente de se garantir seulement du trouble et du desreglement : quant à sa foiblesse, il la recognoist, et advoue volontiers. Il pense donner iuste interpretation aux apparences que sa conception

¹ Titre d'un dialogue attribué à Platon.-E. J.

luy presente; mais elles sont imbecilles et imparfaictes. La pluspart des fables d'Esope ont plusieurs sens et intelligences : ceulx qui les mythologisent, en choisissent quelque visage qui quadre bien à la fable; mais pour la pluspart, ce n'est que le premier visage et superficiel; il y en a d'aultres plus vifs, plus essentiels et internes, ausquels ils n'ont sceu penetrer : voylà comme i'en foys. Mais, pour suyvre ma route, il m'a tousiours semblé qu'en la poësie, Virgile, Lucrece, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier reng; et signamment Virgile en ses Georgiques, que i'estime le plus accomply ouvrage de la poësie: à comparaison duquel on peult recognoistre ayseement qu'il y a des endroicts de l'Aeneïde, ausquels l'aucteur eust donné encores quelque tour de pigne ', s'il en eust eu loisir; et le cinquiesme livre en l'Aeneïde me semble le plus parfaict. I'aime aussi Lucain, et le practique volontiers, non tant pour son style, que pour sa valeur propre et verité de ses opinions et iugements. Quant

Peigne,-E. J.

au bon Terence, la mignardise et les graces du langage latin, ie le treuve admirable à representer au vif les mouvements de l'ame et la condition de nos mœurs; à toute heure nos actions me rejectent à luy : ie ne le puis lire si souvent, que ie n'y treuve quelque beauté et grace nouvelle. Ceulx des temps voisins à Virgile se plaignoient de quoy aulcuns luy comparoient, Lucrece : ie suis d'opinion que c'est à la verité une comparaison ineguale; mais i'ay bien à faire à me r'asseurer en cette creance, quand ie me treuve attaché à quelque beau lieu de ceulx de Lucrece. S'ils se picquoient de cette comparaison, que diroient ils de la bestise et stupidité barbaresque de ceulx qui luy comparent à cette heure Arioste? et qu'en diroit Arioste luy mesme?

O seclum insipiens et infacetum '!

l'estime que les anciens avoient encores plus à se plaindre de ceulx qui apparioient Plaute

^{&#}x27; O siècle sans jugement et sans goût! CATULL, ep. 43, v. 8.

130 ESSAIS DE WONTAIGNE,

à Terence (cettuy cy sent bien mioulx son gentilbomme), que Lucrece à Virgile. Pour l'estimation et preserence de Terence, saict beaucoup que le pere de l'eloquence romaine l'a si souvent en la bouche, seul de son reng; et la sentence que le premier iuge des poëtes romains ' donne de son compaignon. Il m'est souvent tumbé en fantasie comme, en nostre temps, ceulx qui se meslent de faire des comedies (ainsi que les Italiens qui y sont assez heureux) employent trois ou quatre arguments de celles de Terence ou de Plaute pour en faire une des leurs : ils entassent en une soule comedia cina ou six contes de Boccace. Ce qui les faict ainsi se charger de matiere, c'est la desfiance qu'ils ont de se pouvoir soustenir

At nostri proavi Plantinos et numeros, et Landavêre sales, nimium patienter, utramque, Ne dicam stulte, mirati.

C'est-à-dire, « Nos pères ont été bien bons, pour ne pas dire sons, d'aveir admiré la versification de « Plaute, ses fades plaisanteries. » — C.

^{&#}x27; Horace, qui dit dans son Art poétique, v. 270, etc.:

de leurs propres graces: il fault qu'ils treuvent un corps où s'appuyer; et n'ayants pas, du leur, assez de quoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de mon aucteur 'tout au contraire: les perfections et beautez de sa façon de dire nous font perdre l'appetit de son subject; as gentillesse et sa mignardise nous retiennent par tout; il est par tout si plaisant,

Liquidus, puroque simillimus amni 2,

et nous remplit tant l'ame de ses graces, que nous en oublions celles de sa fable. Cette mesme consideration me tire plus avant : ie veois que les bons et anciens poëtes ont evité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques eslevations espaignolles et petrarchistes 3, mais des poinctes mesmes plus doulces et plus retenues, qui

^{&#}x27; Térence.

² Son style coule avec la pureté des eaux d'un beau fleuve. Hor. epist. 2, l. 2, v. 120.

sont l'ornement de touts les ouvrages poëtiques des siecles suyvants. Si n'y a il bon iuge qui les treuve à dire en ces anciens, et qui n'admire plus sans comparaison l'equale polissure et cette perpetuelle doulceur et beauté fleurissante des epigrammes de Catulle, que touts les aiguillons de quoy Martial aiguise la queue des siens. C'est cette mesme raison que ie disois tantost, comme Martial de soy, minus illi ingenio laborandum fuit, in cuius locum materia successerat'. Ces premiers là. sans s'esmouvoir et sans se picquer, se font assez sentir, ils ont de quoy rire par tout, il ne fault pas qu'ils se chatouillent; ceulx cy ont besoing de secours estrangier; à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur fault plus de corps; ils montent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs iambes : tout ainsi qu'en nos bale, ces hommes de vile condition qui en tiennent eschole, pour ne pouvoir representer le port et la decence de nostre noblesse, cherchent à se recom-

^{&#}x27;Il n'avoit pas de grands efforts à faire; son sujet lui tenoit lieu d'esprit. Martial. in Prefatione, l. 8.

mender par des saults perilleux, et aultres mouvements estranges et basteleresques : et les dames ont meilleur marché de leur contenance aux danses où il v a diverses descoupeures et agitations de corps, qu'en certaines aultres danses de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel, et representer en port naif et leur grace ordinaire: et comme i'ay veu aussi les badins excellents, vestus en leur à touts les iours et en une contenance commune. nous donner tout le plaisir qui se peult tirer de leur art; les apprentifs qui ne sont de si haulte leçon, avoir besoing de s'enfariner le visage, de se travestir, se contrefaire en mouvements de grimaces sauvages, pour nous apprester à rire. Cette mienne conception se recognoist mieulx, qu'en tout aultre lieu, en la comparaison de l'Aeneïde et du Furieux 3: celuy là on le veoit aller-à tire d'aile, d'un vol hault et ferme, suvvant tous-

De bateleurs.-E. J.

A leur ordinaire.—Édit. in-4° de 1588.—C.

³ L'Orlando furioso, de l'Arioste.—E. J.

134 ESSAIS DE MONTAIGNE,

iours sa poincie; cettuy cy, veleter et saulteler de conte en conte, comme de branche en branche, ne se fiant à ses ailes que pour une bien courte traverse, et prendre pied à chasque bout de champ, de peur que l'haleine et la force luy faitle;

Excursusque breves tentat '.

Voylà doncques, quant à cette sorte de subiects, les aucteurs qui me plaisent le plus.

Quant à mon aultre leçon, qui mesle un peu plus de fruict au plaisir, par où i'apprends à renger mes opinions et conditions, les livres qui m'y servent, c'est Plutarque, depuis qu'il est françois, et Seneque. Ils ont touts deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que i'y cherche y est traictee à pieces descousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, de quoy ie suis incapable : ainsi sont les opuscules de Plutarque, et les epistres de Seneque, qui sont la plus belle partie de

¹ Il tente de petites courses. Vens. Géorg. l. 4, v. 194.

teurs escripts et la plus proufitable. Il ne fault pas grande entrepriase pour m'y mettre; et les quitte où il me plaist : car elles n'ent point de suitte et dependance des unes aux milires. Ces aucteurs se rencontrent en la pluspart des opinions utiles et vraves; comme wassi leur fortune les seit naistre environ mesme siecle; touts deux precepteurs de denx empereurs romains; touts deux venus de païs estrangier; touts deux riches et puissants. Leur instruction est de la cresme de la philosophie, et presentee d'une simple facon, et pertinente. Plutarque est plus uniforme et constant; Seneque plus ondoyant et divers : Cettuy cy se peine, se roidit et se tend, pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte et les vicieux appetits; L'aultre semble n'estimer pas tant leurs efforts, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa garde: Plutarque a les opinions platoniques, doulces et accommodables à la societé civile ; L'aultre les a stoïques et epicuriennes, plus esloingnees de l'usage commun, mais selon moy, plus commodes an particulier et plus fermes : Il paroist en Seneque qu'il preste un peu à la tyrannie des empereurs de son temps, car ie tiens pour certain que c'est d'un iugement forcé qu'il condemne la cause de ces genereux meurtriers de Cæsar; Plutarque est libre par tout: Seneque est plein de poinctes et saillies; Plutarque, de choses: Celuy là vous eschauffe plus et vous esmeut; Cettuy ey vous contente davantage et vous paye mieulx; il nous guide, l'aultre nous poulse.

Quant à Cicero, les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceulx qui traictent de la philosophie, specialement morale. Mais, à confesser hardiement la verité (car, puisqu'on a franchi les barrieres de l'impudence, il n'y a plus de bride), sa façon d'escrire me semble ennuyeuse; et toute aultre pareille façon: car ses presaces, definitions, partitions, etymologies, consument la plus part de son ouvrage; ce qu'il y a de vif et de mouelle est estoussé par ses longueries d'apprests. Si i'ay employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moy, et que ie ramentoive ce que i'en ay tiré de suc et de substance,

la plus part du temps ie n'y treuve que du vent; car il n'est pas encores venu aux arguments qui servent à son propos, et aux raisons qui touchent proprement le nœud que ie cherche. Pour moy, qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus sçavant ou eloquent, ces ordonnances logiciennes et aristoteliques ne sont pas à propos; ie veulx qu'on commence par le dernier poinct : i'entends assez que c'est que Mort et Volupté: qu'on ne s'amuse pas à les anatomiser. Ie cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivee, qui m'instruisent à en soustenir l'effort; ny les subtilitez grammairiennes, ny l'ingenieuse contexture de paroles et d'argumentations, n'y servent. Ie veulx des discours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte : les siens languissent antour du pot; ils sont bons pour l'eschole, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes encores, un quart d'heure aprez, assez à temps pour en retrouver le fil. Il est besoing de parler ainsin aux iuges qu'on veult gaigner à tort ou à droict, aux enfants et au vul-

138 ESSAIS DE MONTAIGNE,

gaire à qui il fault tout dire, et veoir ce qui portera. Ie ne veulx pas qu'on s'employe A me rendre attentif, et qu'on me crie cinquante fois, « Or oyez! » à la môde de nos heraults : les Romains disoient en leur rehigion, Hec age, que nous disons en la nostre, Sursum corda : ce sont autant de paroles perdues pour moy; i'v viens tout preparé du logis. Il ne me fault point d'alleichement ny de saulse; ie mange bien la viande toute crue : et au lieu de m'aiguiser l'appetit par ces preparatoires et avant ieux, on me lasse et affadit. La licence du temps m'excusera elle de cette sacrilege audace, d'estimer aussi traisnants les dialogismes ' de Platon mesme, estouffant par trop sa matiere; et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et preparatoires un homme qui avoit tant de meilleures choses à dire? mon ignorance m'excusera mieulx sur ce que ie ne veois rien en la beauté de son langage. Ie demande en general les livres

Les formes des dialogues, les discussions en diatoques.—E. J.

trui usent des sciences, non ceulx qui les dressent. Les deux premiers', et Pline, et leurs semblables, ils n'ont point de Hoc age; ils veulent avoir à faire à gents qui s'en soyent advertis eulx mesmes : ou s'ils en ont, c'est un Hoc age substantiel, et qui a son corps à part. le veois aussi volontiers les epistres ad Atticum, non seulement parce qu'elles contiennent une tresample instruction de l'histoire et affaires de son temps; mais beaucoup plus pour y descouvrir ses humeurs privees: car i'ay une singuliere curiosité, comme i'ay dict ailleurs, de cognoistre l'ame et les naïss iugements de mes aucteurs. Il fault bien iuger leur suffisance, mais non pas leurs meeurs ny culx, par cette montre de leurs escripts qu'ils etalent au theatre du monde. I'ay mille fois regretté que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit escript De la vertu: car il faict beau apprendre la theorique de ceulx qui sçavent bien la practique. Mais d'autant que c'est aultre chose le presche, que le prescheur, l'aime bien autant veoir

Plutarque et Sénèque.—C.

140 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Brutus chez Plutarque, que chez luy mesme: ie choisirois plustost de scavoir au vray les devis qu'il tenoit en sa tente à quelqu'un de ses privez amis, la veille d'une battaille. que les propos qu'il teint le lendemain à son armee; et ce qu'il faisoit en son cabinet et en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place et au senat. Quant à Cicero, ie suis du jugement commun, que, hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en son ame: il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs', tel qu'il estoit; mais de mollesse, et de vanité ambitieuse, il en avoit, sans mentir, beaucoup. Et si ie ne scais comment l'excuser d'avoir estimé sa poësie digne d'estre mise en lumiere : ce n'est pas grande imperfection que de faire mal des vers; mais c'est imperfection de n'avoir pas senty combien ils estoient indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est du tout hors de comparaison : ie crois que iamais homme ne l'egualera. Le

Gausseurs, railleurs, moqueurs, -E. J.

ieune Cicero, qui n'a ressemblé son pere que de nom, commandant-en Asie, il se treuva un iour en sa table plusieurs estrangiers, et entre aultres Cestius, assis au bas bout. comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands. Cicero s'informa qui il estoit, à l'un de ses gents, qui luy dict son nom: mais, comme celuy qui songeoit ailleurs, et qui oublioit ce qu'on luy respondoit, il le luy redemanda encores, depuis, deux ou trois fois. Le serviteur ', pour n'estre plus en peine de luy redire si souvent mesme chose, et pour le luy faire cognoistre par quelque circonstance, « C'est, dict il, ce Cestius, de qui on vous a dict qu'il ne faict pas grand estat de l'eloquence de vostre pere, au prix de la sienne. • Cicero, s'estant soubdain picqué de cela, commanda qu'on empoignast ce pauvre Cestius, et le feit tresbien fouetter en sa presence. Voylà un mal courtois hoste! Entre ceulx mesmes qui ont estimé, toutes choses comptees, cette sienne eloquence incomparable, il y en a eu qui

^{&#}x27; SKNEQUE, in fine Suasoriarum.—C.

n'ont pas laissé d'y remarquer des faultes; comme ce grand Brutus, son amy, disoit ' que c'estoit une eloquence cassee et esrenee ', fractam et elumbem. Les orateurs, voisins de son siecle, reprenoient aussi en luy ce curieux soing de certaine longue cadence au bout de ses clauses, et notoient ces mots esse videatur 3, qu'il y employe si souvent. Pour moy, i'aime mieulx une cadence qui tumbe plus court, coupee en iambes 4. Sá mesle il par sois bien rudement ses nombres. mais rarement : i'en ay remarqué ce lieu à mes aureilles: Ego verò me minùs diù senem esse mallem, quam esse senem entequàm essem 5.

^{&#}x27; Voyez le dialogue, de Oratoribus, c. 18.-C.

² Ereintée, à laquelle on a rompu les reins et les lombes, - E. J.-Voyez le dialogue, de Causis corruptæ eloquentiæ, c. 18.—C.

³ Voyez le dialogue, de Oratoribus, c. 23.—C.

⁴ Pieds de vers composés d'une brève et d'une longue, comme senem.-E. J.

⁵ Pour moi, j'aimerois mieux être vieux moins longtemps, que d'être vieux avant la vieillesse. Cic. de Senectute, c. 10.

Les historiens sont ma droicte balle ' car ils sont plaisants et aysez: et quant et quant l'homme en general, de qui ie cherche la cognoissance, y paroist plus vif et plus entier qu'en nul aultre lieu; la varieté et verité de ses conditions internes, en gros et en detail, la diversité des moyens de son assemblage, et des accidents qui le menacent. Or ceulx qui escrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux evenements, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceulx là me sont plus propres: voylà pourquoy, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. Ie suis bien marry que nous n'ayons une douzaine

'Montaigne appelle ici l'étude de l'histoire sa droite balle, pour nous apprendre que c'est le plus doux et le plus aisé de ses amusements, par allusion à ce qui arrive à un joueur de paume, qui, lorsque la balle lui viênt du côté droit, la renvoie naturellement et sans peine, rédait, lorsqu'elle lui vient du côté opposé, à la chasser d'un coup de révers, qui, pour l'ordinaire, est un coup moins sûr et plus malaisé.—Il y avoit dans les premières éditions: Les historiens sont le vray gibier de mon estude.—C.

de Laertius', ou qu'il ne soit plus estendu ou plus entendu : car ie suis pareillement curieux de cognoistre les fortunes et la vie de ces grands precepteurs du monde, comme de cognoistre la diversité de leurs dogmes et fantasies. En ce genre d'estude des histoires, il fault feuilleter, sans distinction, toutes sortes d'aucteurs et vieils et nouveaux, et baragouins et françois, pour y apprendre les choses de quoy diversement ils traictent. Mais Cæsar singulierement me semble meriter qu'on l'estudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour luy mesme: tant il a de perfection et d'excellence par dessus touts les aultres, quoyque Salluste soit du nombre. Certes, ie lis cet aucteur avec un peu plus de reverence et de respect, qu'on ne lict les humains ouvrages; tantost le considerant luy mesme par ses actions et le miracle de sa grandeur; tantost la pureté et inimitable polissure de son language, qui a surpassé non seulement touts les historiens, comme dict Cicero, mais à l'adventure

¹ De Diogène Laërce.-C.

Cicero mesme : avecques tant de sincerité en ses iugements, parlant de ses ennemis, que, sauf les faulses couleurs de quoy il venlt couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition, ie pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire qu'il a esté trop espargnant à parler de soy, car tant de grandes choses ne peuvent avoir esté executees par luy, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met. I'aime les historiens ou fort simples ou excellents. Les simples, qui n'ont point de quoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soing et la diligence de r'amasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer, à la bonne foy, toutes choses sans chois et sans triage, nous laissent le ingement entier pour la cognoissance de la verité: tel est entre aultres, pour exemple, le bon Froissard. qui a marché, en son entreprinse, d'une si franche naïfveté, qu'ayant faict une faulte, il ne craint aulcunement de la recognoistre et corriger en l'endroict où il en a esté adverty, et qui nous represente la diversité mesme des bruits qui couroient, et les dis-

ferents rapports qu'on luy faisoit : c'est la matiere de l'histoire nue et informe : chascun en peult faire son proufit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellents ayants la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sceu, peuvent trier, de deux rapports, celuy qui est plus vravsemblable; de la condition des princes et de leurs humeurs, ils en concluent les conseils, et leur attribuent les paroles convenables : ils ont raison de prendre l'auctorité de regler nostre creance à la leur; mais, certes, cela n'appartient à gueres de gents. Ceulx d'entre deux (qui est. la plus commune façon) nous gastent tout; ils veulent nous mascher les morceaux : ils se donnent loy de iuger, et par consequent d'incliner l'histoire à leur fantasie; car, depuis que le iugement pend d'un costé, on ne se peult garder de contourner et tordre la narration à ce biais : ils entreprennent de choisir les choses dignes d'estre sceues, et nous cachent souvent telle parole, telle action privee, qui nous instruiroit mieulx: obmettent, pour choses incroyables, celles qu'ils n'entendent pas, et peut

estre encores telle chose; pour ne la scavoir dire en bon latin ou françois. Ou'ils' estalent hardiment leur eloquence et leur discours. qu'ils jugent à leur poste : mais qu'ils nous laissent aussi de quoy inger aprez-eulx; et qu'ils n'alterent ny dispensent', par leurs raccourciments et par leur chois, rien sur le corps de la matiere, ainsi qu'ils nous la r'envoyent pure et entiere en toutes ses dimensions. Le plus souvent on trie, pour cette charge, et notamment en ces siecles icy, des personnes d'entre le vulgaire, pour cette seule consideration de scavoir bien parlers comme si nous cherchions d'y anprendre la grammaire : et eulx ont raison, n'ayants esté gagez que pour cela, et n'ayants mis en vente que le babil, de ne se soulciez aussi principalement que de cette partie; ainsin, à force beaux mots, ils nous vont pastissant une belle contexture des bruits qu'ils ramassent ez carrefours des villes. Les senles bonnes histoires sont celles qui ont esté escriptes par ceulx mesmes qui com-

Ni ne départissent.—E. J.

mandoient aux affaires, ou qui essoient participants à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'aultres de mesme sorte : telles sont quasi toutes les grecques et romaines; car plusieurs tesmoings oculaires, avants escript de mesme subject (comme il advenoit en ce temps là que la grandeur et le scavoir se rencontroient communement), s'il y a de la faulte, elle doibt estre merveilleusement legiere, et sur un accident fort doubteux. Que peuk on esperer d'un medecin traictant de la guerre, ou d'un escholier traictant les desseings des princes? Si nous voulons remarquer la religion que les Romains avoient en celas il n'en fault que cet exemple : Asinius Pollio trouvoit ez histoires mesme de Cæsar quelque mescompte en quoy il estoit tumbé. pour n'avoir peu iecter les yeulx en touts les endroits de son armee, et en avoir creu les particuliers qui luy rapportoient souvent des choses non assez verifices; ou bien pour p'avoir esté assez curieusement adverty par

[!] Voyez Sánèque, Pie de César, § 56.—C.

ses lieutenants des choses qu'ils avoient conduictes en son absence. On peult voir, par là, si cette recherche de la verité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celuy qui a commandé, ny aux soldats, de ce qui s'est passé prez d'eulx, si, à la mode d'une information iudiciaire, on ne confronte les tesmoings et receoit les obiects sur la preuve des ponetilles de chasque accident. Vrayement la cognoissance que nous avons de nos affaires est bien plus lasche: mais cecy a esté suffisamment traicté par Bodin, et selon ma conception.

Pour subvenir un peu à la trahison de ma memoire, et à son default, si extreme, qu'il in'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme recents et à moy incogneus, que i'avois leu soigneusement quelques annees auparavant, et barbouillé de

Des plus petites, des plus pointilleuses circonstances.—F. J.

² Dans son ouvrage, publié en 1566, sous le titre de Methodus ad fuçilem Historiarum cognitionem.

mes notes, i'ay prins en coustume, depuis quelque temps, d'adiouster au bout de chasque livre (ie dis de ceulx desquels ie ne me veulx servir qu'une fois) le temps auquel i'ay achevé de le lire; et le iugement que i'en ay retiré en gros; à fin que cela me represente au moins l'air et idee generale que i'avois conceu de l'aucteur en le lisant. Ie veulx icy transcrire auleune de ces annotations.

Voyci ce que ie meis, il y a environ dix ans, en mon Guicciardin (car, quelque langue que parlent mes livres, ie leur parle en la mienne). « Il est historiographe diligent, et duquel, à mon advis, autant exactement que de nul aultre, on peult apprendre la verité des affaires de son temps: aussi, en la plus part, en a il esté acteur luy mesme, et en reng honorable. Il n'y a aulcune apparence que par haine, faveur ou vanité, il ayt desguisé les choses; de quoy font foy les libres iugements qu'il donne des grands, et notamment de ceulx par lesquels il avoit esté advancé et employé aux charges, comme du pape Clement septieme. Quant à la partie

de quoy il semble se vouloir prevaloir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en a de bons et enrichis de beaux traicts: mais il s'y est trop pleu; car, pour ne vouloir rien laisser & dire, avant un subiect si plein et ample, et à peu prez infini, il en devient lasche, et sentant un peu le cacquet scholastique. I'ay aussi remarqué cecy, que de tant d'ames et d'effects qu'il iuge, de tant de mouvements et consells, il n'en rapporte iamais un seul à la vertu, religion et conscience, comme si ces parties là estoient dú tout esteinctes au monde; et de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles mesmes, il en reiecte la cause à quelque occasion vicieuse ou à quelque proufit. Il est impossible d'imaginer que, parmy cet infiny nombre d'actions de quoy il iuge, il n'y en ayt eu quelqu'une produicte par la voye de la raison: nulle corruption ne peult avoir saisi les hommes si universellement, que quelqu'un p'eschappe de la contagion. Cela me faict craindre qu'il v ave un peu du vice de son goust; et peult

En mon Philippe de Comines, il y a cecy: « Vous y trouverez le language doulx et agreable, d'une naïfve simplicité; la narration pure, et en laquelle la bonne foy de l'aucteur reluict evidemment, exempte de vanité parlant de soy, et d'affection et d'envie parlant d'aultruy; ses discours et exhortements accompaignez plus de bon zele et de verité, que d'aucune exquise suffisance; et, tout par tout, de l'auctorité et gravité, representant son homme de bon lieu, et eslevé aux grands affaires. »

Sur les Memoires de monsieur du Bellay *:

- 'Montaigne ajoutoit à la marge: Trescommune et tresdangereuse corruption du iugement humain; mais il a jugé à propos de barrer cette addition. Voyez la p. 176 recto de l'exemplaire qu'il a corrigé.—N.
- ² Ces Mémoires, publiés par messire Martin du Bellay, contiennent dix livres, dont les quatre premiers et les trois derniers sont de Martin du Bellay, et les autres de son frère Guillaume de Langey, et ent été tirés de sa cinquième Ogdoade, depuis l'an 1536 jusqu'en 1540. Ils sont intitulés: Memoires de

« C'est tousiours plaisir de veoir les choses escriptes par ceulx qui ont essayé comme il les fault conduire: mais il ne se peult nier qu'il ne se descouvre evidemment, en ces deux seigneurs i icy, un grand deschet de, la franchise et liberté d'escrire, qui reluict ez anciens de leur sorte, comme au sire de Iouinville, domestique de Sainct Louys, Eginard, chancelier de Charlemaigne, et, de plus fresche memoire, en Philippe de Comines. C'est icy plustost un plaidoyer pour le roy François, contre l'empereur Charles cinquiesme, qu'une histoire. Ie ne veulx pas croire qu'ils ayent rien changé quant au gros du faict; mais, de contourner le iugement

messire Martin du Bellay, contenant le Discours de plusieurs choses advenues au Royaume de France, depuis l'an 1513 jusqu'au trepas de François l'ex, arrivé en 1547. De tout cela il est aisé de juger pourquoi Montaigne parle de deux seigneurs du Bellay, après avoir dit les Memoires de monsieur du Bellay. J'ai fait cette remarque pour sauver à d'autres l'embarras où je me suis d'abord trouvé moismème, à cette occasion.—C.

L' Guillaume et Martin du Bellay.—C.

154 ESSAIS DE MONTAIGNE,

des evenements, souvent contre raison. à nostre advantage, et d'obmettre tout ce qu'il v a de chatouilleux en la vie de leur maistre, ils en font mestier : tesmoing les reculements de messieurs de Montmorency et de Brion, qui v sont oubliez; voire le seul nom de madame d'Estampes ne s'y treuve point. On neult couvrir les actions secrettes; mais de taire ce que tout le monde scait, et les choses qui ont tiré des effects publicques et de telle consequence, c'est un default inexcusable. Somme, pour avoir l'entiere cognoissance du roy François et des choses advenues de son temps, qu'on s'addresse ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peult faire icy de proufit, c'est par la deduction particuliere des battailles et exploicts de guerre où ces gentilshommes se sont trouvez; quelques paroles et actions privees d'aulcuns princes de leur temps; et les practiques et négociations conduictes par le seigneur de Langeay. où il y a tout plein de choses dignes d'estres sceues, et des discours non vulgaires. »

Produit .- E. J.

CHAPITRE XI.

DE LA CRUAUTÉ.

Sommaire. La vertu ne consiste pas seulement à montrer de louables inclinations, à se conduire sagement, et à être insensible aux injures, mais à maîtriser ses passions. C'est dans les épreuves qu'elle se perfectionne; l'habitude la rend trop facile. Socrate et Caton ont souffert la mort sans crainte et sans peine. - Peut-on appeler vertueux celui qui cultive la vertu, qui la suit par un penchant naturel? Il ne suffit pas d'avoir quelques vertus pour se croire vertueux ; de même l'on ne doit pas considérer comme vicieux ceux à qui l'on n'a à reprocher que quelques vices. Montaigne devoit à la nature et à son tempérament le don de résister à ses passions. Son horreur naturelle pour toutes sortes de cruantés. Combien sont barbares les supplices que l'on fait endurer aux criminels. Quelques peuples ne pouvoient même voir souffrir les bêtes, persuadés qu'elles avoient des ames comme nous. La plupart des hommes semblent naître avec l'instinct de la cruauté. Combien ne

seroit-il pas plus doux de les voir justes et humains envers leurs semblables, et bons, nonseulement envers les bêtes, mais envers les plantes mêmes!

Exemples: Arcésilas; les Stoiciens et les Épicuriens; Épaminondas; Socrates; Métellus; Caton; Aristippe; un Italien; Montaigne; Antisthènes; Jules-César; un soldat prisonnier; le voleur Caténa; Artaxerce; les Égyptiens, Pythagore; les anciens Gaulois; les Turcs; les Romains; Cimon; Xantippe; Plutarque.

It me semble que la vertu est chose aultre, et plus noble, que les inclinations à la bonté qui naissent en nous. Les ames reglees d'elles mesmes et bien nees, elles suyvent mesme train, et representent, en leurs actions, mesme visage que les vertueuses : mais la vertu sonne ie ne sçais quoy de plus grand et de plus actif que de se laisser, par une heureuse complexion, doulcement et paisiblement conduire à la suitte de la raison. Celuy qui, d'une doulceur et facilité naturelle, mepriseroit les offenses receues, feroit chose tresbelle et digne de louange : mais celuy qui, picqué et oultré iusques au vif d'une

offense, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, et. aprez un grand conflict, s'en rendroît enfin maistre', feroit sans doute beaucoup plus. Celuv là feroit bien; et cettuv cv. vertueusement : l'une de ces actions se pourroit dire bonté; l'aultre, vertu; car il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté et du contraste, et qu'elle ne peult s'exercer sans partie '. C'est à l'adventure pourquoy nous nommons Dieu, bon, fort, et liberal. et iuste, mais nous ne le nommons pas vertueux; ses operations sont toutes naifves et sans effort. Quelques philosophes, non seulement stoiciens, mais encores epicariens, ont estimé que la vertu debvoit courre au devant des travaulx et difficultez (et cette enchere de ceulx cy par dessus ceulx là, ie l'emprunte de l'opinion commune, qui est faulse, quoy que die ce subtil rencontre. d'Arcesilaus 3 à celuy qui luy reprochoit que

[·] Sans partie opposante, sans opposition.—E. J.

² Jeu de mots.—E. J.

³ Diogène Lauren, Vie d'Arcésilans, l. 4, segu. 43.—C.

beaucoun de gents passoient de son eschole en l'epicurienne, mais iamais au rebours; « le crois bien : des cogs il se faict des chappons assez; mais des chappons il ne s'en faict iamais des cogs : » car. à la verité. en fermeté et rigueur d'opinions et de preceptes, la secte épicurienne ne cede aulcunement à la stoïcque; et un stoïcien, recognoissant ' meilleure foy que ces disputateurs, qui, pour combattre Epicurus et se donner beau ieu, luy font dire ce à quoy il ne pensa iamais, contournants ses paroles à gauche, argumentants par la loy grammairienne aultre sens de sa façon de parler, et aultre creance que celle qu'ils scavent qu'il avoit en l'ame et en ses mœurs, dict qu'il a laissé d'estre epicurien pour cette consideration entre aultres, qu'il treuve leur route trop haultaine et inaccessible : et ii qui piandores vocantur, sunt Didonados et Didofinasos, omnesque virtutes et colunt et retinent :): des

^{&#}x27; Montrant.-E. J.

² Car conx qu'on appelle amoureux de la volupté, étant en effet amoureux de l'honnéteté et de la jus-

philosophes stoiciens, et epicuriens, dis-ie, il y en a plusieurs qui ont jugé que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette. bien reglee et bien disposee à la vertu; ce n'estoit pas assez d'avoir nos resolutions et nos discours au dessus de touts les efforts de fortune; mais qu'il falloit encores rechercher les occasions d'en venir à la preuve : ils veulent quester de la douleur, de la necessité, et du mespris, pour les combattre, et pour tenir leur ame en haleine: multum sibi adiicit virtus lacessita '. C'est l'une des raisons pourquoy Epaminondas, qui estoit encores d'une tierce secte 2, refuse des richesses que la fortune luy met en main par une voye treslegitime, pour avoir, dict il, à s'escrimer contre la pauvreté, en laquelle extreme il se mainteint tousiours. Socrates s'essayoit, ce me semble, encores plus ru-

tice, aiment et pratiquent toutes sortes de vertus. Cic. epist. 19, l. 15, ad familiares.

La vertu se perfectionne par les combats, SERRC. epist. 13.

De la scete pythagoricienne. Foyes Gicano, de Offie. 1. 1, c. A.—C.

dement, conservant pour son exercice la malignité de sa femme, qui est un essay à fer esmoulu. Metellus, avant, seul de touts les senateurs romains, entreprins, par l'effort de sa vertu, de soustenir la violence de Saturninus, tribun du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire passer une lov injuste en faveur de la commune ', et avant encouru par là les peines capitales que Saturninus avoit establies contre les resusants, entretenoit ceulx qui en cette extremité le conduisoient en la place, de tels propos: « Que c'estoit chose ' trop facile et trop lasche que de mal faire; et Que de faire bien où il n'y enst point de dangier, c'estoit chose vulgaire: mais De faire bien où il y eust dangier, c'estoit le propre office d'un homme de vertu. » Ces paroles de Metellus nous representent bien clairement ce que ie voulois verifier, que la vertu refuse la facilité pour compaigne; et que cette aysee, doulce et penchante voye, par où se con-

Du peuple, ou des plébéiens.-E. J.

PLUTARQUE, Vie de Marius, c.40 .- C.

duisent les passeglez d'une bonne inclination de nature, n'est pas celle de la vraye vertu : elle demande un chemin aspre et espineux; elle veult avoir, ou des difficultez estrangières à luicter, comme celle de Metellus, par le moyen desquelles fortune se plaist à luy rompre la roideur de sa course, ou des difficultez internes que luy apportent les appetits desordonnez et imperfections de nostre condition.

Ie suis venu iusques icy bien à mon ayse: mais, au bout de ce discours, il me tumbe en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaicte qui soit venue à ma cognoissance, seroit, à mon compte, une ame de peu de recommendation: car ie ne puis concevoir en ce personnage aulcun effort de vicieuse concupiscence; au train de sa vertu le n'y puis imaginer aulcune difficulté ny aulcune contraincte; ie cognois sa raison si puissante et si maistresse chez luy, qu'elle n'eust iamais donné moyen à un appetit vicieux seulement de naistre; à une vertu si eslevee que la sienne, ie ne puis rien mettre en teste; il me semble la veoir marcher d'un

victorieux pas et triumphant, en pompe et à son ayse, sans empeschement ne destourbier '. Si la vertu ne peult luire que par le combat des appetits contraires, dirons nous doncques qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice, et qu'elle luy doibve cela. d'en estre mise en credit et en honneur? que deviendroit aussi cette brave et genereuse volupté epicurienne qui faict estat de nourrir mollement en son giron, et y faire folastrer la vertu, luy donnant pour ses iouets la honte, les fiebvres, la pauvreté, la mort et les gehennes? Si ie presuppose que la vertu parfaicte se cognoist à combattre et porter patiemment la douleur, à soustenir les efforts de la goutte sans s'esbranler de son assiette; si ie luy donne pour son obiect necessaire l'aspreté et la difficulté : que deviendra la vertu qui sera montee à tel poinct, que de non seulement mespriser la douleur, mais, de s'en esiouir, et de se faire chatouiller aux poinctes d'une forte cholique; comme est celle que les epicuriens ont establie, et de

Ni trouble. L. J.

laquelle plusieurs d'entre eulx nous ont laissé par leurs actions des preuves trescertaines? comme ont faict bien d'aultres, que ie treuve avoir surpassé par effect les regles mesmes de leur discipline; tesmoing le ieune Caton: quand ie le veois mourir et se deschirer les entrailles, ie ne me puis contenter de croire simplement qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble et d'esfroy; ie ne puis croire qu'il se mainteint seulement en cette desmarche, que les regles de la secte stoïcque luy ordonnoient, rassise, sans esmotion en impassible; il y avoit, ce me semble, en la vertu de cet homme trop de gaillardise et de verdeur pour s'en arrester là : ie crois sans doubte qu'il sentit du plaisir et de la volupté en une si noble action, et qu'il s'y agrea plus qu'en aultre de celles de sa vie : Sic abiit è vita, ut causam moriendi nactum se esse gauderet'. Ie le crois si avant, que i'entre en doubte

Il sortit de la vie, heareux d'avoir trouvé un motif pour se donner la mort. Crc. Tuse. quæst. l. r', c. 30.

s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploict luy feust ostee; et, si la bonté qui luy
faisoit embrasser les commoditez publicques
plus que les siennes ne me tenoit en bride,
ie tumberois ayseement en cette opinion,
Qu'il sçavoit bon gré à la fortune d'avoir
mis sa vertu à une si belle espreuve, et d'avoir favorisé ce brigand à fouler aux pieds
l'ancienne liberté de sa patrie. Il me semble
lire en cette action ie ne sçais quelle esiouïssance de son ame, et une esmotion de plaisir
extraordinaire et d'une volupte virile, lorsqu'elle consideroit la noblesse et haulteur de
son entreprinse:

Deliberata morte ferocior 2:

non pas aiguisee par quelque esperance de gloire, comme les iugements populaires et

César, qui, malgré ses grandes qualités que Montaigne a mises dans un si beau jour, au chapitre précédent, est ici traité comme il le mérite, pour avoir commis le plus atroce des crimes.—C.

² Plus fière, parce qu'elle avoit mésolu de mourir. Hon. od. 37, l. 1, v. 29.—Ce qu'Horace a dit de Cléopâtre, Montaigne l'applique à l'âme de Caton.—C.

effeminez-d'aulcuns hommes ont iugé, car cette consideration est trop basse pour toucher un cœur si genereux, si haultain et si roide; mais pour la beauté de la chose mesme en soy, laquelle il voyoit bien plus claire et en sa perfection, luy qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire. La philosophie m'a faict plaisir de juger ' qu'une si belle action eust esté indecemment logee en toute aultre vie qu'en celle de Caton, et qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi. Pourient ordonna il, selon raison, et à son fils et aux senateurs qui l'accompaignbient, de prouveoir aultrement à leur faict. Catoni, quim incredibilem natura tribuisset gravitatem, eamque ipse perpetud constantid roboravisset, semperque in proposito consilio permansisset, moriendum potiùs, quàm tyranni vultus aspiciendus, erat 3. Toute mort

C'est ce qu'a dit Ciceron, dans ses Offices, l. 1, c. 31.—C.

² De pourvoir.—E. J.

³ Caton, que la nature avoit doué d'une incroyable inflexibilité, et qui, înébranlable dans la route qu'il s'étoit tracée, avoit fortifié par l'habitude la fermeté

doibt estre de mesme sa vie : nous ne devenons pas aultres pour mourir. l'interprete tousiours la mort par la vie : et, si on m'en recite quelqu'une, forte par apparence, attachee à une vie foible, ie tiens qu'elle est produicte de cause foible, et sortable à sa vie. L'aisance doncques de cette mort, et cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son ame, dirons nous qu'elle doibve rabattre quelque chose du lustre de sa vertu? Et qui, de ceulx qui ont la cervelle tant soit peu teincte de la vraye philosophie, peult se contenter d'imaginer Socrates, seulement franc de crainte et de passion en l'accident de sa prison, de ses fers et de sa condamnation? ou qui ne recognoist en luy non seulement de la sermeté et de la constance (c'estoit son assiette ordinaire que celle là), mais encores ie ne sçais quel contentement nouveau, et une alaigresse eniouee en ses propos et façons dernieres? A ce tressaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa iambe aprez

de son caractère, devoit mourir plutôt que de soutenir l'aspect du tyran. Cic. de Officies, l. 1, c. 31. que les fers en feurent hors, accusé il pas une pareille doulceur et iove en son ame pour estre desenforgee ' des incommoditez passees, et à mesme d'entrer en cognoissance des choses à venir? Caton me pardonnera, s'il luy plaist; sa mort est plus tragique et plus tendue, mais cette cy est encores, ie ne sçais comment, plus belle. Aristippus 1, à ceulx qui la plaignoient, « Les dieux m'en envoyent une telle! » dict il. On veoid aux ames de ces deux 3 personnages et de leurs imitateurs (car, de semblables, ie foys grand doubte qu'il y en ait eu), une si parfaicte habitude à la vertu, qu'elle leur est passee en complexion. Ce n'est plus vertu penible, ny des ordonnances de la raison pour lesquelles maintenir il faille que leur ame se roidisse : c'est l'essence mesme de leur ame. c'est son train naturel et ordinaire; ils l'ont

Dégagé.—Desenforgé se tronve dans le Dictionnaire français et anglais de Cotgrave.—C.

² Diogram Larren, Vie d'Aristippe, l. 2, segu. 76.—C.

³ Socrate et Caton,-C.

rendue telle par un long exercice des preceptes de la philosophie, avants rencontré une belle et riche nature : les passions vicieuses, qui naissent en nous; ne treuvent plus par où faire, entree en eulx; la force et roideur de leur ame estouffe et esteinct les concupiscences aussitost qu'elles commencent à s'esbransler. Or, qu'il ne soit plus beau d'empescher, par une haulte et divine resolution, la naissance des tentations, et de s'estre formé à la vertu, de maniere que les semences mesmes des vices en soyent desracinees, que d'empescher à vifve force leur progrez, et, s'estant laissé surprendre aux esmotions premieres des passions, s'armer et se bander pour arrester leur course et les vaincre; et que ce second effect ne soit encores plus heau, que d'estre simplement garny d'une nature facile et debonnaire, et desgoustee par soy mesme de la desbauche et du vice, ie ne pense point qu'il y ayt doubte : car cette tierce et derniere façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux; exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire : ioinct que cette

condition est si voisine à l'imperfection et à la foiblesse, que ie ne scais pas bien comment en desmesler les confins et les distinguer : les noms mesmes de Bonté et d'Innocence sont à cette cause aulcunement noms de mespris. Ie veois que plusieurs vertus. comme la chasteté, sobrieté et temperance, peuvent arriver à nous par defaillance corporelle; la fermeté aux dangiers (si fermeté il la fault appeller), le mespris de la mort. la patience aux infortunes, peuvent venir et se treuvent souvent aux hommes par faulte de bien juger de tels accidents, et ne les concevoir tels qu'ils sont : la faulte d'apprehension et la bestise contrefont ainsi par fois les effects vertueux; comme i'ay veu souvent advenir qu'on a loué des hommes de ce de quoy ils meritoient du blasme. Un seigneur italien tenoit une fois ce propos en ma presence, au desadvantage de sa nation : Que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils prevovoient les dangiers et accidents, qui leur pouvoient advenir, de si loing, qu'il ne falloit pas trouver estrange si on les voyoit

souvent à la guerre prouveoir à leur seureté. voire avant que d'avoir recogneu le peril: Que nous et les Espaignols, qui n'estions pas si fins, allions plus oultre; et qu'il nous falloit faire veoir à l'œil, et toucher à la main le dangier, avant que de nous en effroyer; et que lors aussi nous n'avions plus de tenue: mais Que les Allemands et les Souysses, plus grossiers et plus lourds, n'avoient pas le sens de se radviser, à peine lors mesme qu'ils estoient accablez sous les coups. Ce n'estoit à l'adventure que pour rire. Si est il bien vray qu'au mestier de la guerre, les apprentis se iettent bien souvent aux hazards, d'aultre inconsideration qu'ils ne font aprez y avoir esté eschanldez :

Haud ignarus.... quantum nova gloria in armis, Et prædulce decus primo certamine, possit'.

Voylà pourquoy, quand on iuge d'une action particuliere, il fault considerer plusieurs

^{&#}x27;On sait ce que peut, sur un jeune guerrier la soif de la gloire et le doux espoir d'un premier triomphe. Éneid. l. 11, v. 154.

circonstances, et l'homme tout entier qui l'a produicte, avant la baptizer.

Pour dire un mot de moy mesme : i'ay veu quelquesfois mes amis appeller prudence en moy ce qui estoit fortune; et estimer advantage de courage et de patience ce qui estoit advantage de iugement et opinion; et m'attribuer un tiltre pour aultre, tantost à mon gaing, tantost à ma perte. Au demourant, il s'en fault tant que ie sois arrivé à ce premier et plus parfaict degré d'excellence, où de la vertu il se faict une habitude, que du second mesme ie n'en ay faict gueres de preuves. Ie ne me suis mis en grand effort pour brider les desirs de quoy ie me suis trouvé pressé: ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieulx dire, accidentale et fortuite. Si je feusse nay d'une complexion plus desreglee, ie crains qu'il feust allé piteusement de mon faict; car ie n'ay essayé gueres de fermeté en mon ame pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes : ie ne sçais point nourrir des querelles et du desbat chez moy. Ainsi, ie ne me puis dire nul grand mercy

172 ESSAIS DE MONTAIGNE, de quoy ie me treuve exempt de plusieurs vices;

Si vitiis mediocribus et mea paucis Mendosa est natura, alioqui recta; velut si Egregio inspersos reprehendas corpore nævos':

ie le dois plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a faict naistre d'une race fameuse en preud'hommie, et d'un tresbon pere : ie ne sçais s'il a escoulé en moi partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques, et la bonne institution de mon enfance, y ont insensiblement aydé, ou si ie suis aultrement ainsi nay,

> Seu Libra, seu me Scorpius aspicit Formidolosus, pars violentior Natalis horæ, seu tyrannus Hesperiæ Capricornus undæ:

' Si je n'ai que des défauts peu considérables et es petit nombre, comme quelques taches légères qui seroient sur un beau visage. Hoa, sat. 6, l. 1, v. 65.

* Soit que je sois né sous le signe de la Balance, ou sons celui du Scorpion, dont le regard est si terrible au moment de la naissance, ou sous le Capricorne, mais tant y a que la pluspart des vices, ie les ay de moy mesme en horreur. Le mot d'Antisthenes ' à celuy qui luy demandoit le meilleur apprentissage : « Desaprendre le mal, » semble s'arrester à cett' image. Ie les ay, dis ie, en horreur, d'une opinion si naturelle et si mienne, que ce mesme instinct et impression que i'en ay apporté de la nourrice, ie l'ay conservé sans qu'aulcunes occasions me l'ayent sceu faire alterer; voire non pas mes discours propres, qui, pour s'estre desbandez en aulcunes choses de la route commune, me licencieroient aysesment à des actions que cette naturelle inclination me faict hair. Ie diray un monstre, mais ie le diray pourtant : ie treuve par là en plusieurs choses plus d'arrest et de regle en mes mœurs, qu'en mon opinion; et ma concupiscence moins desbauchee, que ma raison. Aristippus establit des opinions si

qui règne sur les mers d'Occident. Hon. od. 17, l. 2, v. 17.

DIOGREE LARRER, Vie d'Antisthène, l. 6, segm. 17.-C.

174 ESSAIS DE MONTAIGNE,

hardies en faveur de la volupté et des richesses, qu'il meit en rumeur toute la philosophie à l'encontre de luy: mais, quant à ses mœurs, Dionysius le tyran luy ayant presenté trois belles garses, pour qu'il en feist le cheis, il respondit qu'il les choisissoit toutes trois, et qu'il avoit mal prins à Paris d'en preferer une à ses compaignes; mais, les avant conduictes à son logis ', il les renvoya sans en taster. Son valet, se trouvant surchargé en chemin de l'argent qu'il portoit aprez luy, il luy ordonna e qu'il en versast et iectast là ce qui luy faschoit. Et Epicurus, duquel les dogmes sont irreligieux et delicats, se porta 3 en sa vie tresdevotieusement et laborieusement : il escrit à un sien amy 4, qu'il ne vit que de pain bis et d'eau; le prie de luy envoyer un peu de fromage, pour quand il voudra faire quelque sump-

DIOGÈNE LAERCE, Vie d'Antisthène, l. 2, segm 67.-C.

² Diogène Laerce, Vie d'Antisthène, l. 2, segm. 17; et Hobace, l. 2, sat. 3, v. 100.—C.

³ Se comporta.—E. J.

Drog. LARRER, l. 10, segm. 11.-C.

tueux repas. Seroit il vray que, pour estre bon tout à faict, il nous le faille estre par occulte, naturelle et universelle proprieté, sans loy, sans raison, sans exemple? Les desbordements ausquels ie me suis trouvé engagé, ne sont pas, Dieu mercy, des pires: ie les av bien condemnez chez mov, selon qu'ils le valent, car mon iugement ne s'est pas trouvé infecté par eulx : au rebours, ie les accuse plus rigoureusement en moy que en un aultre: mais c'est tout; car, au demourant, i'v apporte trop peu de resistance, et me laisse trop ayseement pencher à l'aultre part de la balance, sauf pour les regler et empescher du meslange d'aultres vices, lesquels s'entretiennent et s'entrenchaisnent pour la pluspart les uns aux aultres, qui ' ne s'en prend garde; les miens, ie les ay retrenchez, et contraincts les plus seuls et les plus simples que i'ay peu;

Nec ultra

Errorem foveo 2.

^{&#}x27; A qui ne s'en prend garde.-E. J.

² Hors de là, je ne suie pas vicienz. Juvenat. sat. 8, v. 164.

Car, quant à l'opinion des stoïciens, qui disent, « Le sage œuvrer ', quand il œuvre, par toutes les vertus ensemble, quoyqu'il y en ayt une plus apparente, selon la nature de l'action; » et à cela leur pourroit servir aulcunement la similitude du corps humain, car l'action de la cholère ne se peult exercer que toutes les humeurs ne nous aydent, quoyque la cholère predomine : si de là ils veulent tirer pareille consequence, que quand l'ignorant et vicieux fault, il fault, par touts les vices ensemble, ie ne les en crois pas ainsi simplement, ou ie ne les entends pas; car ie sens par effect le contraire : ce sont subtilitez aiguës, insubstancielles, ausquelles la philosophie s'arreste par fois. Ie suys quelques vices; mais i'en fuys d'aultres autant que scauroit faire un sainct. Aussi desadvouent les peripateticiens cette connexité et cousture indissoluble; et tient Aristote,

Toutes les éditions portent, le sage œuvrer; cependant, il est certain que cette leçon est viciense, et qu'il faut lire, le sage œuvre, etc. C'est ainsi que Montaigne dit plus bas, quand l'ignorant et vicienx fault, il fault par touts les vices ensemble.—E. J.

qu'un homme prudent et iuste peult estre et intemperant et incontinent. Socrates advouoit à ceulx qui recognoissoient en sa physionomie quelque inclination au vice, que c'estoit 1, à la verité, sa propension naturelle, mais qu'il l'avoit corrigee par discipline: et les familiers du philosophe Stilpo* disoient qu'estant nay subject au vin et aux femmes, il s'estoit rendu par estude tresabstinent de l'un et de l'aultre. Ce que i'ay de bien, ie l'ay, au rebours, par le sort de ma naissance; ie ne le tiens ny de loy, ny de precepte, ou aultre apprentissage: l'innocence qui est en moy est une innocence niaise; peu de vigueur, et point d'art. Ie hais, entre aultres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par jugement, comme l'extreme de touts les vices; mais c'est iusques à telle mollesse, que ie ne veois pas esgorger un poulet sans desplaisir, et ois impatiemment gemir un lievre soubs les dents de mes chiens, quoyque ce soit un plaisir

Csc. Tusc. quæst. 1. 4, c. 37.—C.

² Cic. de Fato, c. 5.

violent que la chasse. Ceulx qui ont à combattre la volupté usent volontiers de cet argument, pour montrer qu'elle est toûte vicieuse et desraisonnable. « Que lorsqu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistrise de façon que la raison n'y peult avoir accez; » et alleguent l'experience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

Cùm iam præsagit gaudia corpus, Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat arva!:

où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que nostre discours ne scauroit lors faire son office, tout perclus etravi en la volupté. Ie scais qu'il en peult aller aultrement; et qu'on arrivera par fois, si on veult, à reiecter l'ame, sur ce mesme instant, à aultres pensements: mais il fault tendre et roidir d'aguet. Le scais qu'on peult

^{&#}x27; Dans les approches du plaisir, au moment où l'on va féconder le champ de Vénus, Lucarr, l. 4, v. 1999.

² C'est-à-dire, de guet à pensé, appensé, on pourpensé, de propos délibéré, ex præparato, dedità operà.

gourmander l'effort de ce plaisir; et m'y cognois bien : et n'ay point trouvé Venus si imperieuse deesse, que plusieurs et plus reformez que moy la tesmoignent. Ie ne prends pour miracle, comme faict la royne de Navarre en l'un des contes de son Heptameron (qui est`un gentil livre pour son estoffe), ny pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuicts entieres, en toute commodité et liberté, avecques une maistresse de long temps desiree, maintenant la foy qu'on luy aura engagee de se contenter des baisers et simples attouchements. Ie crois que l'exemple du plaisir de la chasse y seroit plus propre : comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement et de surprinse, par où nostre raison estonnee perd

Nicor.—De guetter, on a fait le composé aguetter, d'on aguet et d'aguet. Ménage, dans son Dictionnaire étymologique.—Au lieu d'aguet, nous disons aujour d'hui de guet-à-pens; et cela par corruption, pour de guet appensé, dont on se servoit autrefois pour dire de propos délibéré.—Appenser est un vieux mot qui se trouve souvent dans les grandes chroniques de France, pour délibérer. Ménage, ibid.—C.

ce loisir de se preparer à l'encontre, lorsqu'aprez une longue queste la beste vient en sursault à se presenter en lieu où à l'adventure, nous l'esperions le moins, cette secousse, et l'ardeur de ces huees, nous frappe si bien qu'il seroit malaysé à ceulx qui aiment cette sorte de petite chasse, de retirer sur ce poinct la peusee ailleurs : et les poëtes font Diane victorieuse du brandon et des fleches de Cupidon.

Quis non malarum quas amor curas habet Hæc inter obliviscitur!?

Pour revenir à mon propos, ie me compassionne fort tendrement des afflicions d'aultruy, et pleurerois ayseement par compaignie, si, pour occasion que ce soit, ie sçavois pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes, que les larmes non vrayes seulement, mais comment que ce soit, ou feinctes, ou peinctes. Les morts, ie ne les plains gueres, et les envierois plus-

Peut-on, au milieu de ces amusements, ne pas oublier les soucia du cruel amour? Hoa. epod. 2, v. 37.

tost; mais ie plains bien fort les mourants. Les sauvages ne m'offensent pas tant de rostir et manger les corps des trespassez, que ceulx qui les tormentent et persecutent vivants. Les executions mesmes de la iustice. pour raisonnables qu'elles soient, ie ne les puis veoir d'une veue ferme. Quelqu'un ayant à tesmoigner la clemence de Iulius Cæsar: « Il estoit, dict il, doulx en ses vengeances: ayant forcé les pirates de se rendre à luy, qui l'avoient auparavant prins prisonnier et mis à rançon; d'autant qu'il les avoit menacez de les faire mettre en croix, il les v condamna, mais ce feut aprez les avoir faict estrangler. Philemon, son secretaire, qui l'avoit voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple. » Sans dire qui est cet aucteur latin ', qui ose alleguer pour tesmoignage de clemence, de seulement tuer ceulx desquels on a esté offensé, il est aysé à deviner qu'il est frappé des vilains et horribles exemples de cruauté que les tyrans romains meirent en usage.

[·] Suétone, in Casar. - C.

182 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Quant à moy, en la instice mesme, tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure cruatté : et notamment à nous, qui debyrions avoir respect d'envoyer les ames en bon estat; ce qui ne se peult, les ayant agitees et-desesperees par torments insupportables. Ges iours passez, un soldat prisonnier ayant apperceu, d'une tour où il estoit, que le peuple s'assembloit en la place, et que des charpentiers y dressoient leurs ouvrages, creut que c'étoit pour luy; et, entré en la resolution de se tuer, ne trouva rien qui l'y peust secourir, qu'un vieux clou de charrette, rouillé, que la fortune luy offrit, de quoy il se donna premierement deux grands coups autour de la gorge; mais, veoyant que ce avoit esté sans effect, bientost aprez il s'en donna un tiers dans le ventre, où il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes, qui entra où il estoit, le trouva en cet estat, vivant encores, mais couché, et tout affoibly de ces coups. Pour employer le temps avant qu'il defaillist, on se hasta de luy prononcer sa sentence; laquelle ouie, et qu'il n'estoit condemné qu'à

avoir la teste trenchee, il sembla reprendre un nouveau courage, accepta du vin qu'il avoit refusé, remercia ses iuges de la doulceur inesperee de leur condemnation; qu'il avoit prins party d'appeler la mort, pour la crainte d'une mort plus aspre et insupportable, ayant conceu opinion, par les apprests qu'il avoit veu faire en la place, qu'on le voulsist tormenter de quelque horrible supplice; et sembla estre delivré de la mort, pour l'avoir changee.

Ic conseillerois que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veult tenir le peuple en office, s'exerceassent contre les corps des criminels: car de les veoir priver de sepulture, de les veoir bouillir et mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le vulgaire, que les peines qu'on faict souffrir aux vivants; quoyque, par effect, ce soit peu ou rien, comme Dieu dict, qui corpus occidunt, et postea non habent quod Jaciant. et



Leur dit qu'il evoit pris parti.-E. J.

² Ils tuent le corps, mais ile ne peavent sieu faire après. S. Luc. c. 12, v. 4.

184 ESSAIS DE MONTAIGNE, les poëtes fontsingulierement valoir l'horreur de oette peincture, et au dessus de la mort:

Heu! reliquias semiassi regis, denudatis ossibus, Per terram sanie delibutas fœde divexarier!

Ie me rencontrai un iour à Rome, sur le poinct qu'on desfaisoit Catena, un voleur insigne: on l'estrangla, sans aulcune esmotion de l'assistance; mais, quant on veint à le mettre à quartiers, le bourreau ne domoit coup, que le peuple ne suyvist d'une voix plaintive et d'une exclamation, comme si chasun eust presté son sentiment à cette charongne. Il fault exercer ces inhumains excez contre l'escorce, non contre le vif. Ainsin amollit, en cas aulcunement pareil, Artaxerxes, l'aspreté des loix anciennes de Perse, ordonnant que les seigneurs qui avoient failly en leur charge, au lieu qu'on les souloit fouetter, feussent despouillez,

Dieux! quelle horreur de voir dégoutter de sang les membres demi-brûlés de ce malheureux prince! de voir, sur l'arène, ses os deponités de chair; de les voir trainer, déchirer! Crc. Tusc. quæst. l. 2, c. 44.

² PLUTARQUE, Dits notables des Rois.—C.

et leurs vestements fouettez pour eulx; et, au lieu qu'on leur souloit arracher les cheveux, qu'on leur ostast leur hault chapeau ' seulement. Les Aegyptiens, si devotieux, estimoient bien satisfaire à la iustice divine. luy sacrifiant des pourceaux en figure et representez: invention hardie, de vouloir paver en peincture et en umbrage Dieu, substance si essentielle! Ie vis en une saison en laquelle nous abondons en exemples incrovables de ce vice, par la licence de nos guerres civiles; et ne veoid on rien aux histoires anciennes de plus extreme, que ce que nous en essayons tous les iours : mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me pouvois ie persuader, avant que ie l'eusse veu, qu'il se feust trouvé des ames si farouches, que pour le seul plaisir du meurtre, elles le voulussent commettre; hacher et destrencher les membres d'aultruy; aiguiser leur esprit à inventer des torments inusitez et

Leur tiare, on turban, qui est encore le bonnet persan.—E. J.

² Hénodore, l. 2.—C.

'186 ESSAIS DE MONTAIGNE,

des morts nouvelles, sans inimitié, sans proufit, et, pour cette seule fin de iouir du plaisant spectacle des gestes et mouvements pitoyables, des gemissements et voix lamentables, d'un homme mourant en angoisse. Car voylà l'extreme poinct où la cruauté puisse atteindre: Ut homo hominem, non iratus, non timens, tantum spectaturus, occidat'. De moy, ie n'ay pas sceu veoir seulement, sans desplaisir, poursuyvre et tuer une beste innocente qui est sans def-- fense, et de qui nous ne recevons aulcune offense; et, comme il advient communement que le cerf, se sentant hors d'haleine et de force, n'ayant plus aultre remede, se rejecte et rend à nous mesmes qui le poursuyvons, nous demandant mercy par ses larmes.

Quæstuque, cruentus,
Atque impleranti similis *;

Que l'homme tue un homme, sans y être poussé par la colère on par la crainte, mais par le seul plaisir de le voir expirer. SEREC. epist. 90.

² Et, sanglant, par ses pleurs semble demander grâce. Énéid. 1, 7, v. 501.

ce m'a tousiours semblé un spectacle tresdesplaisant. Ie ne prends gueres beste en vie, à qui ie ne redonne les champs; Pythagoras les achetoit des pescheurs et des oyseleurs, pour en faire autant:

Primoque à cæde ferarum Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum!.

Les naturels sanguinaires à l'endroict des bestes tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Aprez qu'on se feut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animanlx, on veint aux hommes et aux gladiateurs. Nature a, ce crains ie, elle mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité: nul ne prend son esbat à veoir des bestes s'entreiouer et carresser; et nul ne fault de le prendre à les veoir s'entredeschirer et desmembrer. Et, à fin qu'on ne se mocque de cette sympathie que i'ay avecques elles, la theologie mesme nous ordonne

¹ C'est, je crois, du sang des bêtes sauvages que le premier glaive a été teint. Ovrp, Métam. 1. 15, fab. 3, v. 6.

quelque faveur en leur endroict; et, considerant qu'un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son service, et qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous enioindre quelque respect et affection envers elles. Pythagoras emprunta la metempsychose des Argyptiens; mais depuis elle a esté receue par plusieurs nations, et notamment par nos Druydes:

Morte carent animæ; semperque, priore relictå Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ':

la religion de nos anciens Gaulois portoit que les ames estant eternelles ne cessoient de se remuer et changer de place d'un corps à un aultre : meslant en oultre à cette fantasie quelque consideration de la iustice divine; car, selon les desportements de l'ame, pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre, ils disoient que Dieu luy ordonnoit un aultre

Les ames ne meurent point, mais, après avoir quitté leur premier domicile, elles vont habiter et vivre dans de nouvelles demeures. Ovid, Métam. 1, 15, fab. 3, v. 6, 7.

corps à habiter, plus ou moins penible, et rapportant à sa condition:

Muta ferarum Cogit vincla pati: truculentos ingerit ursis, Prædonesque lupis; fallaces vulpibus addit:

Atque ubi per varios annos, per mille figuras Egit, lethæo purgatos flumine, tandem Rursus ad humanæ revocat primordia formæ ':

si elle avoit esté vaillante, ils la logeoient au corps d'un lion; si voluptueuse, en celuy d'un pourceau; si lasche, en celuy d'un cerf ou d'un lievre; si malicieuse, en celuy d'un regnard; ainsi du reste, iusques à ce que, purifice par ce chastiement, elle reprenoit le corps de quelque aultre homme:

'Il emprisonne les ames dans le corps des animaux; le cruel habite au sein d'un ours; le ravisseur, dans les flancs d'un loup : le renard est le cachot du fourbe.
—Soumises, pendant un long cercle d'années, à mille diverses métamorphoses, les ames sont enfin purifiées dans le fleuve de l'Oubli, et Dieu les rend à leur forme première. CLAUDIAM. in Ruffin, l. 2, v. 482-491.

190 ASSAIS DE MONTAIGNE,

Ipse ego, nam memini, troiani tempore belli, Panthoides Euphorbus eram .

Quant à ce cousinage là, d'entre nous et les bestes, ie n'en foys pas grand recepte: ny de ce aussi que plusieurs nations, et notamment des plus anciennes et plus nobles, ont non seulement receu des bestes à leur societé et compaignie, mais leur ont donné un reng bien loing au dessus d'eulx, les estimant tantost familieres et favorites de leurs dieux, et les ayant en respect et reverence plus qu'humaine; et d'aultres ne recognoissant aultre Dien ny aultre divinité qu'elles. Belluce à barbaris propter beneficium consecrate.

Crocodilon adorat
Pars hæe; illa payet saturam serpentibus ibin:

Moi-même (il m'en souvient encore), au temps de la guerre de Troie, j'étois Euphorbe, fils de Panthous.—C'est Pythagore qui parle ainsi de lui-même, dans Ovide, Métam. l. 15, fab. 3, v. 8.—C.

² Les barbares ont divinisé les bêtes, parce qu'ils en recevoient du bien. Ctc. de Nat. Deor. l. 1, c. 36.

Effigies sacri hic nitet aurea cercopitheci;
.... hic piscem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur'.

Et l'interpretation mesme que Plutarque donne à cette erreur, qui est trez bien prinse, leur est encores honorable: car il dict que ce n'estoit pas le chat ou le bœuf (pour exemple) que les Aegyptiens adoroient; mais qu'ils adoroient en ces bestes là quelque image des facultez divines: en cette cy 3, la patience et l'utilité; en cette là 4, la vivacité; ou, comme nos voisins les Bourguignons, avecques toute l'Allemaigne, l'impatience de se veoir enfermez; par où ils representoient la Liberté, qu'ils aimoient et

Les uns adorent le crocodile; les autres regardent avec une frayeur religiouse un ihis engraissé de serpents : ici, sur les autels, brille la statue d'or d'un singe à la longue quene; là, l'on adore un poisson du Nil; et des villes entières se prosternent devant un chien. Juven. sat. 15, v. 2-7.

² Dans son traité d'Isis et d'Osiris, c. 39.-C.

³ Le bouf.—E. J.

⁴ Le chat.-E.J.

192 ESSAIS DE MONTAIGNE,

adoroient au delà de toute aultre faculté divine; et ainsi des aultres. Mais quand ie rencontre parmy les opinions plus moderees les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaulx, et combien ils ont de part à nos plus grands privileges, et avecques combien de vraysemblance on nous les apparie, certes, i'en rabats beaucoup de nostre presumption, et me demets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les aultres creatures. Quand tout cela en seroit à dire ', si y a il un certain respect qui nous attache, et un general debvoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous debvons la iustice aux hommes, et la grace et la benignité aux aultres creatures qui en peuvent estre capables : il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. Ie ne crains point à dire la tendresse de ma nature, si puerile,

Quand tout cela servit faux, cependant il y a.un, etc.—E. J.

que ie ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. Les Turcs ont des aulmosnes et des hospitaulx pour les bestes. Les Romains avoient un soing publicque de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitole avoit esté sauvé. Les Atheniens ordonnerent ' que les mules et mulets qui avoient servy au bastiment du temple, appellé Hecatompedon, fenssent libres, et qu'on les laissast paistre partout sans empeschement. Les Agrigentins avoient en usage commun d'enterrer serieusement les bestes qu'ils avoient eu cheres, comme les chevaulx de quelque rare merite, les chiens et les oyseaux utiles, ou mesme qui avoient servy de passetemps à leurs enfants: et la magnificence, qui leur estoit ordinaire en toutes aultres choses, paroissoit aussi singulierement à la sumptuosité et nombre des monuments eslevez à cette fin, qui ont duré en parade plusieurs siecles depuis. Les

PLUTABQUE, Vie de Caton le Censeur, c. 3.

DIODORE DE SICILE, 13, c. 17. - C.

194 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Aegyptiens' enterroient les loups, les ours, les crocodiles, les chiens et les chats, en lieux satrez, embasmoient' leurs corps, et portoient le dueil à leur trespas. Cimon' feit une sepulture honorable aux imments avecques lesquelles il avoit gaigné par trois fois le prix de la course aux ieux olympiques. L'ancien Xantippus' feit enterrer son chien sur un chef', en la coste de la mer qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisoit, dict il, conscience de vendre et envoyer à la boucherie, pour un legier proufit, un bouf qui l'avoit long temps servy.

¹ HÉRODOTE, l. 2. - C.

^{*} Embaumoient. - E. J.

³ HÉRODOTE, l. 6.—C.

⁴ PLUTARQUE, Vie de Caton le Censeur, c. 3. - C.

⁵ Sur un cap ou promontoire.-E. J.

CHAPITRE XII.

APOLOGIE DE RAIMOND SEBOND.

Sommaire. Si la science est mère de toute vertu. comme l'ignorance l'est de tout vice. Éloge du livre de Raimond Sebond. Réfutation des objections contre cet ouvrage. Une vie honnête et vertueuse est le fruit le plus avantageux du christianisme. Dieu accorde ses secours à la rehgion, et non à nos passions. L'intolérance et l'injustice n'égarent que trop souvent le zèle des chrétiens. Bases de la religion chrétienne. Raisons qui devroient nous attacher invariablement à la Divinité. C'est par ses ouvrages que Dieu se manifeste à nous. Quel est l'avantage de l'homme sur les autres créatures. La présomption est la maladie naturelle de l'homme. Ses droits à la supériorité qu'il s'attribue sur les autres animaux. Combien la nature est préférable à l'art : conclusion que Montaigne tire de ce principe, en faveur des bêtes contre l'homme. La nature a traité l'homme bien plus favorablement qu'on ne s'imagine. C'est elle qui lui fournit ses armes et ses moyens de dé-

fense. C'est elle aussi peut-être qui lui a donné le langage dans l'origine. Nous ne sommes donc ni au-dessus ni au-dessous du reste des animaux, puisque, aussi bien qu'eux, nous sommes soumis à l'ordre de la nature. - Dissertation sur l'instinct naturel de certains animaux. Supériorité de plusieurs d'entre eux sur l'homme par leurs diverses qualités : le chien. par son attachement et sa fidélité, le lion par sa reconnoissance, etc.—Examen des motifs que l'homme peut avoir de se glorifier de ses connoissances et de sa raison. Souvent les ignorants sont plus heureux et plus sages que les savants. Aussi bien que l'astrologie, la médecine trouble notre imagination. A la fin de leur carrière, les plus doctes philosophes s'aperçoivent qu'ils n'ont rien appris. - Le charme que l'on éprouve à la recherche de la vérité peut justifier l'empressement de quelques-uns à la découvrir. - La contemplation de la nature offre une vaste carrière à l'esprit humain. - Diverses opinions des philosophes sur la nature divine; il est ridicule de chercher à la connoître. Les faits démentent sans cesse les règles que nous avons osé prescrire à la nature. Vanité de ces prétentions de l'homme, que tout est créé pour lui servir; que Dieu même s'intéresse à ses passions, à ses vœux, à ses plaisirs. Dans les bor-

nes étroites de ses connoissances, il ne craint pas de mesurer la terre, de définir le soleil, et d'assigner aux corps célestes un mouvement pareil à celui des machines. - Foiblesse des arguments humains sur l'immortalité de l'ame. Fausseté des définitions que les philosophes donnent du monde et de l'homme même. Tout est mystère dans notre conformation; la nature du corps n'est pas moins incompréhensible que celle de l'ame. Pourquoi l'esprit de l'homme est resserré dans des limites qu'il ne peut franchir pour parvenir à la connoissance des choses. Influence de la situation du corps sur les jugemens de l'esprit. Danger de suivre les opinions nouvelles, par le risque de perdre au change. L'adresse et les détours mis en usage par les avocats, dans leurs plaidoyers, l'embarras trop fréquent des juges dans leurs décisions, sont une preuve de l'ambiguité des lois. Il n'y a pas de discours si clair qu'il ne puisse se préter à différentes interprétations. Peut-être aussi manquons-nous des sens nécessaires pour tout entendre et expliquer avec précision. - Exemples des erreurs dans lesquelles souvent nous font tomber nos sens.

Exemples: les Mahométans et les Païens; saint Louis; les guerres de religion; industrie des animaux; leurs habitudes, leurs mœurs; les femmes Basques; les Mexicaines; les Italiens; les Espagnols; Héraclite et Phérécyde; Ulysse et Circé: Aristote et Varron: Démocrite: Aristote; Sénèque, Possidonius; Arcésilas; Denys d'Héraclée; Pyrrhon; Le Tasse; Épicure; Crantor; quelques nations du Nouveau-Monde; Socrates; saint Augustin; Tacite; Platon; Cicéron; Velléius; Zénon; Chrysippe; Plutarque; Platon; Anaxagore; Empédocle; Thalès; Numa; Anaximandre; Pythagore; Xénophon; Théophraste; les Égyptiens; Mahomet; Alexandre; les Gètes; Amestrès; les idoles de Thémixtitan; les Carthaginois; les Lacédémoniens; les Corybantes : les Ménades : les Mahométans : Auguste; les Thasiens; Trismégiste; les Stoïciens; Érasistrate; Empédocle; Moise; les Épicuriens; Thémistocles; Démosthènes; Montaigne; les peuples de l'Amérique; les Scythes; Plutarque.

C'EST, à la verité, une tresutile et grande partie que la science; ceulx qui la mesprisent, tesmoignent assez leur bestise: mais ie n'estime pas pourtant sa valeur iusques à cette mesure extreme qu'aulcuns luy attribuent, commé Herillus le philosophe ', qui

¹ Droożen Larren, l. 7, segm. 165. — С.

logeoit en elle le souverain bien, et tenoit qu'il feust en elle de nous rendre sages et contents; ce que le ne crois pas : ny ce que d'aultres ont dict, que la science est mere de toute vertu, et que tout vice est produiet par l'ignorance. Si cela est vray, il est subiect à une longue interpretation. Ma maison a esté dez long temps ouverte aux gents de scavoir, et en est fort cogneue; car mon pere, qui l'a commandee cinquante ans et plus, eschauffé de cette ardeur nouvelle de quey le roy François premier embrassa les lettres et les meit en credit, rechercha avecques grand soing et despense l'accointance des hommes doetes, les recevant chez luy comme personnes sainctes, et avants quelque particuliere inspiration de sagesse divine, recueillant leurs sentences et leurs discours comme des oracles, et avecques d'autant de reverence et de religion, qu'il avoit moins de loy d'en iuger, car il n'avoit aulcune cognoissance des lettres, non plus que ses predesesseurs. Moy, ie les aime bien; mais ie ne les adore pas. Entre aultres, Pierre Bunel, homme de grande reputation

de sçavoir, en son temps, ayant arresté quelques iours à Montaigne, en la compaignie de mon pere, avecques d'aultres hommes de sa sorte, luv feit present, au desloger, d'un livre qui s'intitule: Theologia naturalis; sive, Liber creaturarum, magistri Raimondi de Sebonde '; et parce que la langue italienne et espaignole estoient familieres à mon pere, et que ce livre est basty d'un espaignol baragouiné en terminaisons latines, il esperoit qu'avecques bien peu d'ayde il en pourroit faire son proufit, et le luy recommenda comme livre tresutile, et propre à la saison en laquelle il le luy donna; ce feut lors que les nouvelletez de Luther commenceoient d'entrer en credit, et esbranler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance : en quoy il avoit un tresbon advis, prevoyant bien, par discours de raison, que ce commencement de maladie declineroit ayseement en un ex-

L' Dans la première édition des Essais, et dans celle de 1588, in-4°, ce titre est simplement en français de cette manière, là Théologie naturelle de Raimond Sebond,—C.

secrable atheïsme; car le vulgaire, n'ayant pas la faculté de iuger des choses par elles mesmes, se laissant emporter à la fortune et aux apparences, aprez qu'on luy a mis en main la hardiesse de mespriser et contrerooller les opinions qu'il avoit eues en extreme reverence, comme sont celles où il va de son salut, et qu'on a mis aulcuns articles de sa religion en doubte et à la balance. il iecte tantost aprez ayseement en pareille incertitude toutes les aultres pieces de sa creance, qui n'avoient pas chez luy plus d'auctorité ny de fondement que celles qu'on luy a esbranlees, et secoue, comme un ioug tyrannique, toutes les impressions qu'il avoit receues par l'auctorité des loix ou reverence de l'ancien usage.

Nam cupide conculcatur nimis ante metutum ';

entreprenant dez lors en avant de ne recevoir rien à quoy il n'ayt interposé son decret, et presté particulier consentement. Or,

^{&#}x27; On foule aux pieds avec joie ce qu'on a craint et réveré. Lucart. l. 5, v. 1139.

quelques iours avant sa mort, mon pere, avant, de fortune, rencontré ce livre soubs un tas d'aultres papiers abandonnez, me commanda de le luy mettre en françois. Il faict bon traduire les aucteurs comme celuy là, où il n'y a gueres que la matiere à representer: mais ceulx qui ont donné beaucoup à la grace et à l'elegance du langage, ils sont dangereux à entreprendre, nommeement pour les rapporter à un idiome plus foible. C'estoit une occupation bien estrange, et nouvelle pour moy; mais estant, de fortune, pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui feut oncques, i'en viens à bout, comme ie peus: à quoy il print un singulier plaisir, et donna charge qu'on le feist imprimer; ce qui feut executé aprez sa mort. Ie trouvav belles les imaginations de cet aucteur, la contexture de son ouvrage bien suyvie, et son desseing plein de pieté. Parce que beaucoup de gents s'amusent à le lire, et notamment les dames, à qui nous debyons plus de service, je me suis trouvé souvent à mesme de les secourir, pour descharger leur livre

de deux principales obiections qu'on luy faict. Sa fin est hardie et courageuse; car il entreprend, par raisons humaines et naturelles, d'establir et verifier contre les atheïstes touts les articles de la religion chrestienne : en quoy, à dire la verité, ie le treuve si ferme et si heureux, que ie ne pense point qu'il soit possible de mieulx faire en cet argument là; et crois que nul ne l'a egualé. Cet ouvrage me semblant trop riche et trop beau pour un aucteur duquel le nom soit si peu cogneu, et duquel tout ce que nous sçavons, c'est qu'il estoit Espaignol, faisant profession de medecine, à Toulouse, il y a environ deux cents ans; ie m'enquis aultresfois à Adrianus Turnebus, qui scavoit toutes choses, que ce pouvoit estre de ce livre : il me respondit qu'il pensoit que ce feust quelque quintessence tiree de sainct Thomas d'Aquin; car, de yray, cet esprit là, plein d'une erudition infinie, et d'une subtilité admirable, estoit seul capable de telles imaginations. Tant y a que, quiconque en soit l'aucteur et inventeur (et ée n'est pas raison d'oster sans plus grande occasion à Sebond ce tiltre),

c'estoit un tressuffisant homme, et ayant plusieurs belles parties.

La premiere reprehension qu'on faict de son ouvrage, c'est que les chrestiens se font tort de vouloir appuyer leur creance par des raisons humaines, qui ne se conceoit que par foy, et par une inspiration particuliere de la grace divine. En cette obiection, il semble qu'il y ayt quelque zele de pieté; et, à cette cause, nous fault il, avecques autant plus de doulceur et de respect, essayer de satisfaire à ceulx qui la mettent en avant. Ce serait mieulx la charge d'un homme versé en la theologie, que de moy, qui n'y sçais rien: toutesfois ie iuge ainsi, qu'à une chose si divine et si haultaine, et surpassant de si · loing l'humaine intelligence, comme est cette Verité de laquelle il a pleu à la bonté de Dieu nous esclairer, il est bien besoing qu'il nous preste encores son secours, d'une faveur extraordinaire et privilegiee, pour la pouvoir concevoir et loger en nous; et ne crois pas que les moyens purement humains en soient aulcunement capables; et, s'ils l'estoient, tant d'ames rares et excellentes,

et si abondamment garnies de forces naturelles ez siecles anciens, n'eussent pas failly. par leur discours, d'arriver à cette cognoissance. C'est la foy seule qui embrasse vifvement et certainement les haults mysteres de nostre religion: mais ce n'est pas à dire que ce ne soit une tresbelle et treslouable entreprinse d'accommoder encores au service de nostre foy les utils naturels et humains que Dieu nous a donnez; il ne fault pas doubter que ce ne soit l'usage le plus honorable que nous leur scaurions donner, et qu'il n'est occupation ny desseing plus digne d'un homme chrestien, que de viser, par touts ses estudes et pensements, à embellir, estendre et amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit et d'ame; nous luy debvons encores, et rendons, une reverence corporelle; nous appliquons nos membres mesmes, et nos mouvements, et les choses externes, à l'honorer: il en fault faire de mesme, et accompaigner nostre foy de touté la raison qui est en nous; mais tousiours avecques cette reservation, de n'estimer pas que ce soit de

nous qu'elle despende, ny que nos efforts et arguments puissent attaindre à une si supernaturelle et divine science. Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire; si elle v entre non seulement par discours, mais encores par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ny en sa splendeur : et certes ie crains pourtant que nous ne la iouïssions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foy vifve; si nous tenions à Dieu par luy, non par nous; si nous avions un pied et un fondement divin : les occasions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous esbransler comme elles ont; nostre fort ne seroit pas pour se rendre à une si foible batterie: l'amour de la nouvelleté, la contraincte des princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire et fortuite de nos opinions, n'auroient pas la force de secouer et alterer nostre croyance; nous ne la lairrions pas troubler à la mercy d'un nouvel argument, et à la persuasion, non pas de toute la rhetorique qui feut oncques; nous soustiendrions ces flots, d'une fermeté inflexible et immobile :

Illisos fluctus rupes ut vasta refundit, Et varias circum larrantes dissipat undas Mole sua ::

si ce rayon de la divinité nous touchoit aulcunement, il y paroistroit partout; non seulement nos paroles, mais encores nos operations, en porteroient la lueur et le lustre: tout ce qui partiroit de nous, on le verroit illuminé de cette noble clarté. Nous debvrions avoir honte, qu'ez sectes humaines il ne feust iamais partisan, quelque difficulté et estrangeté que mainteinst sa doctrine, qui n'v conformast aulcunement ses desportements et sa vie : et une si divine et celeste institution ne marque les chrestiens que par la langue! Voulez vous veoir cela? compares nos mœurs à un mahometan, à un païen; vous demeurez tousiours au dessoubs : là où, au regard de l'advantage de nostre reli-

Tel, inchramable sur ses bases profondes, un vaste rocher repousse les flots qui grondent autour de lui, et brise leur rage impuissante. (Vers d'un Anonyme, à la louange de Ronsard.)

208 ESSAIS DE MONTATONE,

gion, nous debvrions luire en excellence, d'une extreme et incomparable distance; et debyroit on dire, « Sont ils si iustes, si charitables, si bons? ils sont donc chrestiens. » Toutes aultres apparences sont communes à toutes religions; esperance, confiance, evenements, cerimonies, penitence, martyres: la marque peculiere de nostré Verité debvroit estre nostre vertu, comme elle est aussi la plus celeste marque et la plus difficile, et comme c'est la plus digne production de la Verité. Pourtant eut raison nostre bon sainct Louys, quand ce roy tartare qui s'estoit faict chrestien desseignoit de venir à Lyon baiser les pieds au pape, et y recognoistre la sanctimonie qu'il esperoit trouver en nos mœurs, de l'en destourner instamment', de peur qu'au contraire nostre desbordee facon de vivre ne le desgoustast d'une si saincte creance : combien que depuis il adveint tout diversement à cet aultre, lequel, estant allé à Rome pour mesme effect, y voyant la dissolution des prelats et peuple de ce temps là, s'esta-

[!] JOHNVILLE, c. 19, p. 88, 89.-C.

blit ' d'autant plus fort en nostre religion, considerant combien elle debvoit avoir de force et de divinité, à maintenir sa dignité et sa splendeur parmy tant de corruption, et en mains si vicieuses. Si nous avions une seule goutte de foy, nous remuerions les montaignes de leur place, dict la saincte Parole : nos actions, qui seroient guidees et accompaignees de la Divinité, ne scroient pas simplement humaines; elles auroient quelque chose de miraculeux comme nostre crovance: Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas3. Les uns font accroire an monde qu'ils croyent ce qu'ils ne croyent pas; les aultres, en plus grand nombre, se le font accroire à eulx mesmes, ne scachants pas penetrer que c'est que croire : et nous trouvons estrange si, aux guerres qui pres-

^{&#}x27; Montaigne pourroit bien avoir emprunté cette belle histoire d'un conte de Boccace, où l'on assure qu'un juif se convertit au christianisme par la raison qu'on nous dit ici. Giornata prima, Novella 2.—C.

² Evang. S. Matth. c. 17, v. 19.—C.

³ Croyons, nous connoîtrons bientôt la route de la vertu et du bonheur. Quintil. Inst. l. 12, c. 11.

sent à cette heure nostre estat, nous voyons flotter les evenements et diversifier d'une maniere commune et ordinaire; c'est que nous n'y apportons rien que le nostre. La iustice, qui est en l'un des partis, elle n'y est que pour ornement et couverture : elle y est bien alleguee; mais elle n'y est ny receue, ny logee, ny espousee: elle y est comme en la bouche de l'advocat, non comme dans le cœur et affection de la partie. Dieu doibt son secours extraordinaire à la foy et à la religion, non pas à nos passions : les hommes y sont conducteurs, et s'y servent de la religion; ce debvroit estre tout le contraire. Sentez, si ce n'est par nos mains que nous la menons : à tirer, comme de cire, tant de figures contraires d'une regle si droicte et si ferme, quand s'est il veu mieulx, qu'en France, en nos iours? ceulx qui l'ont prinse à gauche, ceulx qui l'ont prinse à droicte, ceulx qui en disent le noir, ceulx qui en disent le blanc, l'employent si pareillement à leurs violentes et ambitieuses entreprinses, s'y conduisent d'un progrez si conforme en desbordement et injustice, qu'ils rendent

doubteuse et malaysee à croire la diversité qu'ils pretendent de leurs opinions, en chose de laquelle despend la conduicte et lov de nostre vie : peut on veoir partir de mesme eschole et discipline des mœurs plus unies.. plus unes? Voyez l'horrible impudence de quoy nous pelotons les raisons divines; et combien irreligieusement nous les avons et rejectees, et reprinses, selon que la fortune nous a changé de place en ces orages publicques. Cette proposition si solenne, « S'il est permis au subsect de se rebeller et armer contre son prince, pour la dessense de la religion: » souvienne vous en quelles bouches, cette annee passee, l'affirmative d'icelle estoit l'arc boutant d'un party; la negative, de quel aultre party e'estoit l'arc boutant : et oyez ' à present de quel quartier vient la voix et instruction de l'une et de l'aultre; et si les armes bruyent moins, pour cette cause que pour celle là. Et nous bruslons les gents

Ici, Montaigne se moque tout doucement des catholiques, comme dit M. Bayle dans son Dictionnaire, à l'article Homan, remarque 1. — C.

qui disent qu'il fault faire souffrir à la Verité le joug de nostre besoing : en combien faict la France pis que de le dire? Confessons la verité : qui trieroit de l'armee, mesme legitime, ceulx qui y marchent par le seul zele d'une affection religieuse, et encores ceulx qui regardent seulement la protection des loix de leur païs, ou service du prince, il n'en scauroit bastir une compaignie de gents d'armes complette. D'où vient cela, qu'il s'en treuve si peu qui avent maintenu mesme volonté et mesme progrez en nos mouvements publicques, et que nous les voyons tantost n'aller que le pas, tantost y courir à bride avalee, et mesmes hommes tantost gaster nos affaires par leur violence et aspreté, tantost par leur froideur, mollesse et pesanteur; si ce n'est qu'ils y sont poulsez par des considerations particulieres et casuelles, selon la diversité desquelles ils se remuent?

Ie veois cela evidemment, que nous ne prestons volontiers à la devotion que les offices qui flattent nos passions: il n'est point d'hostilité excellente comme la chrestienne:

nostre zele faict merveilles, quand il va secondant nostre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la detraction, la rebellion: à contrepoil, vers la bonté, la benignité, la temperance, si, comme par miracle, quelque rare complexion nel'v porte. il ne va ny de pied, ny d'aile. Nostre religion est faicte pour extirper les vices : elle les couvre, les nourrit, les incite. Il ne fault noint faire barbe de foarre à Dieu (comme on ' dict). Si nous le crovions, ie ne dis pas par foy, mais d'une simple croyance; voire (et ie le dis à nostre grande confusion) si nous le crovions et cognoissions, comme une aultre histoire, comme l'un de nos compaignons, nous l'aimerions au dessus de toutes aultres choses, pour l'infinie bonté et beauté qui reluict en luy; au moins marcheroit il en înesme rengde nostre affection que les richesses, les plai-

Vieux proverbe, dont le sens est qu'il ne faut pas se moquer de Dieu, et lui faire barbe de paille. On disoit du temps de Rabelais, faire gerbe de feurre. Gargantua, dit-il, faisoit gerhe de feurre aux dieux, l. 1, c. 11. — C.

\$14 ESSAIS DE MONTAIGNE,

sirs, la gloire, et nos amis ; le meilleur de nous ne craint point de l'oultrager, comme il craint d'oultrager son parent, son maistre. Est il si simple entendement, lequel, avant d'un costé l'objet d'un de nos vicieux plaisirs, et de l'aultre, en pareille cognoissance et persuasion, l'estat d'une gloire immortelle, entrast en troque de l'un pour l'aultre? et si, nous y renonceons souvent de pur mespris : car quelle envie nous attire au blasphemer, sinon à l'adventure l'envie mesme de l'offense? Le philosophe Antisthenes, comme on l'initioit aux mysteres d'Orpheus, le presbtre luy disant que ceulx qui se vouoient à cette religion avoient à recevoir, aprez leur mort, des biens eternels et parfaicts: « Pourquoy, si tu le crois, ne meurs tu doncques toy mesme? » luy diet il. Diogenes, plus brusquement, selon sa mode, et plus loing de nostre propos, au presbtre qui le preschoit de mesme de se faire de son ordre pour parvenir aux biens de l'aultre monde : « Veulx tu ' pas que ie croye qu'A-

DIOGENE LAERCE, Vie de Diogène le Cynique, l. 6, segm. 39.—C.

grandes premesses de la beatitude eternelle, si nous les recevions de pareille auctorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons:

Non iam se moriens dissolvi conquereretur; Sed magis ire foras, vestemque relinquere, ut anguis, 'Gauderet, prolonga senex aut cornua cervus!:

a ie veulx estre dissoult, dirions nous, et estre avecques Iesus Christ : » la force du discours de Platon, de l'immortalité de l'ame, poulsa bien aulcuns de ses disciples à la mort, pour jouir plus promptement des es-

Bien loin de gémir de notre dissolution, nous sous en irions avec joie; nous laisserions notre enveloppe comme le serpent quitte sa dépouille, comme le cerf se défait de son vieux bois. Lucart. 1. 3, v. 612.

S. PAUL, dans son Épitre aux Philipp. c. 1, 7, 23.—C.

perances qu'il leur donnoit. Tout cela, c'est un signe tresevident que nous ne recevons nostre religion qu'à nostre facon, et par nos mains, et non aultrement que comme les aultres religions se receoivent. Nous nous sommes rencontrez au païs où elle estoit en usage; ou nous regardons son ancienneté, ou l'auctorité des hommes qui l'ont maintenuc; ou craignons les menaces qu'elle attache aux mescreants, ou suyvons ses promesses: ces considerations là doibvent estre employees à nostre creance, mais comme subsidiaires; ce sont liaisons humaines : une aultre religion, d'aultres tesmoings, pareilles promesses et menaces nous pourroient imprimer, parmesme voye, une creance contraire; nous sommes ou perigordins ou allemans. Et ce que dict Plato ', qu'il est peu d'hommes si fermes en l'atheïsme, qu'un dangier pressant ne ramene à la recognoissance de la divine puissance: ce roolle ne touche point un vray chrestien; c'est à faire aux religions mortelles, et humaines, d'estre receues par une

Des lois, 1, 10.

humaine conduicte. Quelle foy doibtese estre, que la lascheté et la foiblesse de cœur plantent en nous et establissent? plaisante foy, qui ne croid ce qu'elle croid, que pour n'avoir pas le courage de le descroire! une vicieuse passion, comme celle de l'inconstance et de l'etonnement, peult elle faire en nostre ame aulcune production reglee? Ils establissent, ditc il , par la raison de leur iugement, que ce qui se recite des enfers . et des peines futures, est feinct : mais l'occasion de l'experimenter s'offrant lorsque la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort, sa terreur les remplit d'une nouvelle creance, par l'horreur de leur condition à venir. Et, parce que telles impressions rendent les courages craintifs, il deffend, en ses loix*, toute instruction de telles menaces, et la persuasion que des dieux il puisse venir à l'homme aulcun mal, sinon pour son

De Republ. 1. 1, vers le commencement.—C.

² C'est le résultat de ce que dit Platon sur la fin du second livre, et au commencement du troistème de sa République.—C.

phis grand bien, quand il y escheoit, et pour un medecinal effect. Ils recitent de Bion, su'infect des atheismes de Theodorus, il avoit esté longtemps se mocquant des hommes religieux; mais, la mort le sumprenant', qu'il se rendit aux plus extremes superstitions; comme si les dieux s'ostoient et se remettoient selon l'affaire de Bion . Platon. et ces exemples, veulent conclure que nous sommes ramenez à la creance de Dieu, ou par raison, ou par force. L'atheïsme estant une proposition comme desnaturee et monstrueuse, difficile aussi et malaysee d'establir en l'esprit humain, pour insolent et desreglé qu'il puisse estre, il s'en est veu acsez, par vanité, et par fierté de conceyoir des opinions non vulgaires et reformatrices du monde, en affecter la profession par contenance; qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantee en leur

DIOGÈNE LAERCE, Vie de Bion, l. 4. segm. 4.—C.

Cette réflexion, si juste et si naturelle, est de Diogene Laërce lui-même, dans la Vie de Bion, l. 4, segm. 55. Comme il n'est pas riche de son fordis, il seroit cruel de lui ravir le pen qu'il a.—C.

conscience: pourtant, ils né lairront de ioindre leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'espec en la poictrine; et quand la crainte ou la maladie aura abbatta et appesanti cette licencieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairrent pas de se revenir, et se laisser tout discrettement manier aux creances et exemples publicques. Aultre chose est un dogné serieusement digeré; aultre chose, ces impressions superficielles, lésquelles, nees de la desbauche d'un esprit desmanché, vont nageant temerairement et intertainement en la fantasie. Hommes bien miserables et escervelléz, qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuvent!

L'erreur du paganisme, et l'ignorance de nostre saincte Verité, laissa tumber cette grande ame de Platon, mais grande d'humaine grandeur seulement, encores en cet aultre voisin abus, « que les enfants et les vieillards se treuvent plus susceptibles de religion »: comme si elle naissoit et tiroit son credit de nostre imbecillité. Le nœud qui debvroit attacher nostre iugument et nostre volonté, qui debvroit estreindre nostre

ame et ioindre à nostre Createur, ce debvroit estre un nœud prenant ses replis et ses forces, non pas de nos considerations, de nos raisons et passions, mais d'une estreincte divine et supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage, et un lustre, qui est l'auctorité de Dieu et sa grace. Or, nostre -cœur et nostre ame estant regie et commandee par la foy, c'est raison qu'elle tire au service de son desseing toutes nos aultres pieces, selon leur portee. Aussi n'est il pas crovable que toute cette machine n'ayt quelques marques empreintes de la main de œ grand architecte, et qu'il n'y ayt quelque image ez choses du monde rapportant aulcunement à l'ouvrier qui les a basties et formees. Il a laissé en ces haults ouvrages le charactere de sa divinité, et ne tient qu'à nostre imbecillité que nous ne le puissions descouvrir : c'est ce qu'il nous dict luy mesme, «Que ses operations invisibles il nous les manifeste par les visibles. » Sebond s'est travaillé à ce digne estude, et nous montre comment il n'est piece du monde qui desmente son facteur. Ce seroit faire tort à la bonté divine, si l'univers ne consentoit à nostre creance : le ciel, la terre, les elements, nostre corps et nostre ame, toutes choses v conspirent; il n'est que de trouver le moyen de s'en servir : elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre, car ce monde est un temple tressainct, dedans lequel l'homme est introduict pour y contempler des statues, non ouvrees de mortelle main, mais celles que la divinc Pensee a faict sensibles ', le soleil, les estoiles, les eaux, et la terre, pour nous représenter les intelligibles ~ Les choses invisibles de Dieu, dict sainct Paul, apparoissent par la creation du monde, considerant sa sapience eternelle, et sa divinité, par ses œuvres ...

Atque adeò faciem cœli non invidet orbi
Ipse Deus, vultusque suos corpus recludit
Semper volvendo: seque ipsum inculcat et offent;
Ut benè cognosci possit, doceatque videndo
Qualis eat, doceatque suas attendere leges 3.

^{1.} C'est-à-dire, a fait tomber sous nos sens.

^{2.} Épitre aux Romains, c. 1, v. 20.—C.

³ Dieu n'envie pas à la terre l'aspect du ciel; en:

222 BESAIS DE MONTAIGNE,

Or, nos raisons et nos discours humains, c'est comme la matiere lourde et sterile : la grace de Dieu en est la forme; c'est elle qui y donne la façon et le prix. Tout ainsi qué les actions vertueuses de Socrates et de Caton demourent vaines et inutiles pour n'avoir en leur fin, et n'avoir regardé l'amour et obeïssance du vray createur de toutes choses, et pour avoir ignoré Dieu : ainsiu est il de nos imaginations et discours; ils ont quelque corps, mais une masse informe, sans facon et sans iour, si la foy et la gracede Dieu n'v sont ioinctes. La foy venant à teindre et illustrer les arguments de Schond, elle les rend fermes et solides : ils sont capables de servir d'acheminement et de premiere guide à un apprentif pour le mettre à la voye de cette cognoissance; ils le façonnent aulcunement, et rendent capable de la

le faisant sans cesse rouler sur nos têtes, il se montre à nous face à face; il s'offre à nous, il s'imprime en nous, il vent être clairement connu, il nous apprend à contempler sa marche et à méditer ses lois, Mann. l, 4, v. 207.

space de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit, et se perfect aprez, nostre creance. le sçais un homme d'aucterité. nourry aux lettres, qui m'a confessé avoir esté ramené des erreurs de la mescreance. par, l'entremise des arguments de Seboud. Et quand on les desponillera de cet ornement et du secours et approbation de la fav. et qu'on les prendra pour fantasies pures hamaines, nous en combattre ceula qui sont, precipitez, anx espoyentables et horribles tempbres de l'irneligion, ils se trouveront encones lors aussi solides et autant fermes, que muls aultres de mesme condition an'on leur puisse opposer : de façon que neus serons sur les termes de dire à nos parties,

Si melius quid habes, accerse, vel imperium fer ';

qu'ils souffrent la force de nos preuves, ouqu'ils nous en facent yeoir ailleurs, et sur

Si vous-avez quelque chose de meilleur, produises-le: sinon, acceptea ce qu'on vous présente. Hein, epist. 5, l. 1, v. 6.

Aulcuns disent que ses arguments sont foibles, et ineptes à verifier ce qu'il veult : et entreprennent de les chocquer ayseement. Il fault seconer ceulx cy un peu plus rudement, car ils sont plus dangereux et plus malicieux que les premiers. On couche volontiers le sens des escripts d'aultruy à la faveur des opinions qu'on a preiugees en soy; à un atheïste touts escripts tirent à l'atheïsme. Il infecte de son propre venin la matiere innocente: ceulx cy ont quelque preoccupation de iugement qui leur rend le goust fade aux raisons de Sebond. Au demourant, il leur semble qu'on leur donne beau ieu de les mettre en liberté de combattre nostre religion par les armes pures humaines, laquelle ils n'oseroient attaquer en sa maiesté pleine d'auctorité et de commandement. Le moyen que ie prends pour rabbattre cette frenesie, et qui me semble le plus propre, c'est de

froisser et fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté; leur faire sentir l'inanité, la vanité et deneantise ' de l'homme; leur arracher des poings les chestifves armes de leur raison, leur faire baisser la teste et mordre la terre soubs l'auctorité et reverence de la maiesté divine. C'est à elle seule qu'appartient la science et la sapience; elle seule qui peult estimer de soy quelque chose, et à qui nous desrobbons ce que nous nous comptons et ce que nous nous prisons. Ou yah ia provisir à bies miye άλλος η έσυτος. Abbattons ce cuider, premier fondement de la tyrannie du making esprit: Deus superbis resistit; humilibus autem. dat gratiami. L'intelligence est en touts les dieux, dict Platon , et point ou peu aux hommes. Or, c'est cependant beaucoup de consolation à l'homme chrestien de veoir

Le néant. - E. J.

² Car Dieu ne veut pas qu'un autre que lui s'enorgueillisse. Hánob. l. 7, c. 10, n. 5.

³ Cette présomption, cette pensée. - E. J.

⁴ Dieu résiste aux superbes, et fait grâce aux humbles. I. Epist. S. Petri, c. 5, v. 5.

Dans le Timée. - E.

nos utils mortels; et caducques si proprement assortis à nostre foy sainte et divine, que lensquion les employe aux subjects de leur nature mortels et caducques, ils n'y sovent pas appropriez plus uniement, ny avec plus de force. Voyons donc si l'homme a en sa puissance d'aultres raisons plus fortes que celles de Sebond: voire s'il est en luy d'arriver à auleune certifude, par argument et par discours. Can sainet Augustin 1, plaidant contre ces gents icy, a occasion de reprocher leun injustice. en ce qu'ils tiennent faulses les parties de nostre creance, que nostre raison fault à establir; et, pour montrer qu'assez de cheses neuvent estre et avoir esté, desquelles nostre discours ne scauroit fonder la nature et les causes, il leur met en avant certaines experiences cogneues et indubitables auxquelles. l'homme confesse ne rien veoir; et cela faict il, comme toutes aultres choses, d'une curieuse et ingenieuse recherche. Il fault plus faire, et leur apprendre que pour convaincre la foiblesse de leur raison, il n'est besoing

¹ De Civit. Dei, 1, 21, c. 5 .- C.

d'aller triant des rares exemples; et qu'elleest si manque ' et si avengle, qu'il n'y a nulle si claire facilité qui luy soit assez claire; que l'aysé et le malaysé luy sont un; que touts subjects egualement, et la nature en general, desadvoue sa jurisdiction et entremise. Que nous presche la Verité, quand elle nous presche De fuyr la mondaine philosophie; quand elle nous inculque si souvent³, Que nostre sagessa n'est que solie devant Dieu; Que de toutes les vanites, la plus vaine c'est l'homme; Que l'homme, qui presume de son scavoir, ne scait pas encones que c'est que scavoir; et Que l'homme, qui n'est rien, s'il pense estre quelque chose, se seduict soy mesme et se trompe? ces sentences du sainct Esprit expriment si clairement et si vifvement ce que ie veulx maintenir, qu'il ne me fauldroit aulcune aultre preuve contre des gents qui se rendroient avecques toute soubmission et obeïssance à son auctorité :

Si fautive.—R. J.

² S. Paul aux Colosses, c. 2, v. f.—C.

³ Gorinth, c. 3, v. 19.-- G.

mais ceulx cy veulent estre fouettez à leurs propres despens, et ne veulent souffrir qu'on combatte leur raison, que par elle mesme. Considerons doncques pour cette heure l'homme seul, sans secours estrangier, armé seulement de ses armes, et despourveu de la grace et cognoissance divine, qui est tout son honneur, sa force, et le fondement de son estre : voyons combien il a de tenue en ce' bel equippage. Qu'il me face entendre, par l'effort de son discours, sur quels fondements il a basty ces grands advantages qu'il pense avoir sur les aultres creatures : Qui luy a persuadé que ce bransle admirable de la voulte celeste, la lumiere eternelle de ces flambeaux roulants si fierement sur sa teste. les mouvements espoyentables de cette mer infinie, sovent establis, et se continuent tant de siecles, pour sa commodité et pour son service? Est il possible de rien imaginer si ridicule, que cette miserable et chestifve creature, qui n'est pas seulement maistresse de soy, exposee aux offenses de toutes choses, se die maistresse et emperiere de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de cog-

noistre la moindre partie, tant s'en fault de la commander? Et ce privilege qu'il s'attribue d'estre seul en ce grand bastiment, qui avt la suffisance d'en recognoistre la beauté et les pieces, seul qui en puisse rendre graces à l'architecte, et tenir compte de la recepte et mise du monde; qui luy a scellé ce privilege? Qu'il nous montre lettres de cette belle et grande charge : ont elles esté octrovees en faveur des sages seulement? elles ne touchent gueres de gents : les fols et les meschants sont ils dignes de faveur si extraordinaire, et, estants la pire piece du monde, d'estre preserez à tout le reste? En croirons nous cettuy là '? Quorum igitur causa quis dixerit effectum esse mundum? Eorum scilicet animantium quæ ratione utuntur ; hi sunt dii et homines , quibus profectò

C'est-à-dire, le stoicien Balbus qui, dans le livre de Ciceron, de natura Deorum, l. 2, c. 53, parle ainsi: Quorum igitur, etc. « Pour qui dirons-nous donc que « le monde a été fait? C'est sans doute pour les êtres « animés qui ont l'usage de la raison, savoir, les dieux « et les hommes, qui sont certainement ce qu'il y a de « plus excellent. » — C.

230 ESSAIS DE MONTAIGNE,

nihil est melius: nous n'aurons lamais assez basoué l'impudence de cet accouplage. Mais, pauvret, qu'a il en soy digne d'un tel advantage? A considerer cette vie incorruptible des corps celestes, leur beauté, leur grandeur, leur agitation continuee d'une si iuste regle;

Cùm suspicimus magni celestia mundi Templa super, stellisque micantibus æthera fixum, Et venit in mentem lunæ solisque viarum ';

à considerer la domination et puissance que ces corps là ont, non seulement sur nos vies et conditions de nostre fortune,

Facta etenim et vitas hominum suspendit ab astris',

mais sur nos inclinations mesmes, nos discours, nos volontez, qu'ils regissent, poul-

Quand on contemple au-dessas de sa tête ces immenses voûtes de monde, et les astres dont elles étincellent; quand on réfléchit sur le cours réglé du soleil et de la lune. Lucaer. l. 5, v. 1203.

² Car la vie et les actions des hommes dépendent de l'influence des astres. Mastie. l. 3, v. 58.

sent et agitent à la mercy de leurs influences, selon que nostre raison nous l'apprend et de trouve;

Speculataque longe Depréndit tacitis dominantia legibus astra, Et totum alterna mundum ratione moveri, Fatorumque vices certis discernere signis;

à veoir que non un homme seul, non un roy, mais les monarchies, les empires, et tout ce bas monde, se meut au bransle des moindres mouvements celestes:

Quantaque quam parvi faciant discrimina motus : Tantum est hoc regnum quod regibus imperat ipsis :

- l'Elle reconneit que ces astres que nons voyons si éloignés de nous, ont sur l'homme un secret empire; que les mouvements de l'univers sont assujettis à des lois péribdiques, et que l'enchaîmement des destinées est déterminé par des signes certains. Manza. l. r, v. 60.
- ² Que les plus grands changements sont produits par ces mouvements insensibles, dont l'empire suprême s'étend jusque sur les rois. MARIL. L. 1, v. 55, et l. 4, v. 93.

si nostre verta, nos vices, nostre suffisance et science, et ce mesme discours que nous faisons de la force des astres, et cette comparaison d'eulx à nous, elle vient, comme iuge nostre raison, par leur moyen et de leur faveur;

Furit alter amore,

Et pontum tranare potest et vertere Troiam:
Alterius sors est scribendis legibus apta.

Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes:
Mutuaque armati coeunt in vulnera fratres.

Non nostrum hoc bellum est; coguntur tanta
movere,
Inque suss ferri prepasa lacerende que membre.

Inque suas ferri pœnas, laceranda que membra.

Hoc quoque fatale est, sic ipsum expendere fatum ';

L'un, furieux d'amour, brave une mer orageuse pour causer la ruine de Troie, sa patrie. Celui-ci est destiné, par le sort, à composer des lois. Ici, les fils assassinent leurs pères; là, les pères égorgent leurs fils, et les frères arment contre leurs frères des mains sacriléges. N'accusons point les hommes de ces forfaits. C'est le destin qui les entraîne, qui les force à se punir, à se déchirer de leurs propres mains....., Criminels par le destin, c'est encore par le destin que mous sommes punis. MARIL. 1, v. 79, 118.

si nous tenons de la distribution du ciel cette part de raison que nous avons, comment. nous pourra elle egualer à luy? comment soubmettre à nostre science son essence et ses conditions? Tout ce que nous veoyons en ces corps là nous estonne: Quæ molitio, quæ ferramenta, qui vectes, quæ machinæ, qui ministri tanti operis fuerunt '? Pourquoy les privons nous et d'ame, et de vie, et de discours? y avons nous recogneu quelque stupidité immobile et insensible, nons qui n'avons aulcun commerce avecques eulx, que d'obeïssance? Dirons nous que nous n'avons veu, en nulle aultre creature qu'en l'homme, l'usage d'une ame raisonnable? Eh quoi! avons nous veu quelque chose semblable au soleil? laisse il d'estre, parce que nous n'avons rien veu de semblable? et ses mouvements, d'estre, parce qu'il n'en est point de pareils? Si ce que nous n'avons pas veu n'est pas, nostre science est mer-

^{&#}x27;Quels instruments, quels leviers, quelles machines, quels ouvriers ont élevé un si vaste édifice? Crc. de Nat. Deor. 1, 1, c, 8,

veilleusement raccourcie: Ouch sunt tantos animi angustia: !! Sont oe pas des songes. de l'humaine-vanité, de faire de la lune une terre celeste? v songer des montaignes, des valleus, comme Anaxagoras? y planter des habitations et demeures humaines, et vdresser des colonies pour nostre commedité, comme faict Platon et Plutarque? et de nostre terre, en faire un astre esclairant et lumineux.? Inter cætera mortalitatis incommoda, es hoc est caligo mentium; nectantum necessitas errandi , sed errorum amor*. Corruptibile corpus aggravat animam, et. deprimit terrena inhabitatio sensum multacogitantem 3. La presumption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calami-

^{.&#}x27; Ah l que les barnes de notre esprit sont étroises! Csc. de Nat. Dear. l. 1, c, 31.

² Entre autres maux attachés à la nature hamaine, est cet aveuglement de l'âme qui force l'homme à errer, et qui lui fait encore chérir ses erreurs. Sznac. de 1rd., l. 2, c. 9.

³ Le corpsorruptible sppesantit l'ûne de l'homme, et cette enveloppe grossière abaisse sa pensée et l'attache à la terre. Bibl. la Sagesse, c. 9, v. 15.

teuse et fragile de toutes les creatures, c'est Phonene, et quantiet quant la plus orgueillease: elle se sent et so veoid logee iey parmy la bourbe et le fient du monde, attachee et cloues à la pire, plus morte et croupie pertie de l'univers, au dérnier estage du légis et le plus esleingné de la voulte celeste, avecques les animaulx de la piro condition des trois; et se va plantant, par imagination, au dessus du cercle de la lune, et ramenant! le ciel soubs ses pieds. C'est par la vanité de cette mesmo imagination, qu'il s'eguale: àDien, qu'il s'attribue les conditions divines; qu'il se trie soy mesme, et separe de la presse des aultres creatures, taille les partiaux animaulx ses confreres et compaignens. et leur distribue telle portion de facultez et desforces que bon lay semble. Comment cognoist il, par l'effort de son intelligence, les bransles internes et secrets des animaulx?

Cest-à dire, avec les animaux purement terrestres, soujours rampants sur l'a terre, et, par celà même, de pire condition que les deux autres espèces qui volent; dans l'aix ouvregent dans les cantes.—C.

par quelle comparaison d'eulx à nous conclud il la bestise qu'il leur attribue? Quand ie me ioue à ma chatte, qui scait si elle passe son temps de moy, plus que ie ne fois d'elle? nous nous entretenons de singeries reciproques : si l'ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi a elle la sienne. Platon. en sa peincture de l'aage doré soubs Saturne, compte, entre les principaux advantages de l'homme de lors, la communication qu'il avoit avecques les bestes, desquelles s'enquerant et s'instruisant, il scavoit les vrayes, qualitez et differences de chascune d'icelles; par où il acqueroit une tresparfaicte intelligence et prudence, et en conduisoit de bien loing plus heureusement sa vie, que nous ne scaurions faire : nous faut il meilleure preuve à juger l'impudence humaine sur le faict des bestes? Ce grand, aucteur, a opiné qu'en la plus part de la forme corporelle. que nature leur a donné, elle a regardé seulement l'usage des prognostications qu'on en tiroit en son temps. Ce default, qui empesche

Le son dialogue intitulé le Politique.

ia communication d'entre elles et nous, pourquoy n'est il aussi bien à nous, qu'à elles? c'est à deviner à qui est la faulte de ne nous entendre point; car nous ne les entendons. non plus qu'elles nous : par cette mesme raison, elles nous peuvent estimer bestes, comme nous les en estimons. Ce n'est pas grand' merveille si nous ne les entendons. pas : aussi ne faisons nous les Basques et les Troglodytes: Toutesfois anleuns se sont vantez de les entendre, comme Apollonius tyaneus', Melampus', Tiresias', Thales, et aultres. Et puis qu'il est ainsi, comme disent les cosmographes, qu'il y a des nations qui receoivent un chien pour leur roy 5, il fault bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix et mouvements. Il nous fault

Anciens peuples sur la côte occidentale du golfe Arabique, ainsi nommés parce qu'ils habitoient dans des cavernes.— C.

Voyez Philostrate, Vie d'Apollonius de Tyane, l., i, c, 20.—C.

³ Apollopore, l. 1, c. 9, § 11,-C.

⁴ Id. 1. 3, c. 6, § 7.—C.

FLIRE, L. 6, c. 30.—C.

remarquer la parité qui est entre nous: nons avons quelque moyenne intelligence de leurs sens; aussi ont les bestes des nostres, environ à mesme mesure : elles nous flattent, nous menacent, et nous requierent; et nous elles: Au demourant, nous descouvrons bien evidemment qu'entre elles il y a une pleine et entiere communication, qu'elles s'entr'entendent, non seulement celles de mesme espece, mais aussi d'especes diverses :

Cum pecudes muta; cum denique secla feraram. Dissimiles soleant vocas variasque ciere, Gum metus aut. dolor, est., et cum iam gandia, gliscunt'.

En certain abbayer un chien, le cheval cognoist qu'il; y a de la cholere; de certaine aultre sienne voix, il ne s'effroye point. Aux bestes mesme qui n'ont pas de voix, par la societé d'offices que nous veeyons en-

Les animaux domestiques et les bêtes féroces sont entendre des sons différents; selon que la crainte, la douleur ou la joie agissent en eux. Lucary. 1. 5, v. 1958.

que aultre moyen de communication; leurs monvements discourent et traictent.

Non alia longe ratione atque ipsa videtur. Protrahere ad gestum pueros infantia linguas:

Pourquoy non? tout aussi bien que nos muets disputent, argumentent, et content des histoires, par signes: i'en ay veu de si souples et formez à cela, qu'à la verité il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courroucent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'assignent, et disent enfin toutes choses des yeulx:

E 'l silenzio ancor suole. Aver prieghi e parole ².

Ainsi l'impuissance de se faire entendre par des bégayements, force les enfants à recourir aux gestes. LUCART. 1. 5, v. 1029.

² Le silènce même a son langage; il sait prier, if: sait se faire entendre. *Aminès del Tasso*, atto. 2, nel. coro, v. 34.

Quoy des mains? nous requerons, nous: promettons, appellons, congedions, menaceons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doubtons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, iurons, tesmoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, mes risons, desfions, despitons, flattons, applaudissons, benissons, humilions, mocquons, reconcilions, recommendons, exaltons, festoyons, resiouissons, complaignons, attristons, desconfortons, descsperons, estonnons, escrions, taisons, et quoy non? d'une variation et multiplication, à l'envy de la langue. De la teste, nous convions, nous renvoyons, advouons, desadvouons, desmentons, bienveignons, honorons, venerons, desdaignons, demandons, esconduisons, esguayons, lamentons, caressons, tansons, soubmettons, bravons, enhortons, menaceons, asseurons, enquerrons. Quoy des sourcils? quoy des espaules? Il n'est mouvement qui ne parle et un language intelligible, sans discipline, et un language publicque; qui faict, veoyant la varieté et usage distingué des aultres, que cettuv cv doibt plustest estre jugé le propre de l'humaine nature. le laisse à part ce que pariculierement la necessité en apprend soubdain à ceulx qui en ont besoing; et les alphabets des doigts, et grammaires en gestes; et les sciences qui ne s'exercent et ne s'expriment que par iceulx; et les nations que Pline ' dict n'avoir point d'aultre langue. Un ambassadeur de la ville d'Abdere, aprez avoir longuement parlé auroy Agis de Sparte, luv demanda : « Et bien ', sire, quelle response veulx tu que ie rapporte a nos citoyens? » « Que ie t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu, et tant que tu as voulu, sans iamais dire mot. » Voylà pas un taire parlier 3 et bien intelligible?

Au reste, quelle sorte de nostre suffisance ne recognoissons nous aux operations des

⁴ L. 6, c. 30.—C.

² PLUTARQUE, Dits notables des Lacédémoniens, au mot Agis.—C.

³ Un silence éloquent.—E. J.

animaula? Est il police reglee avec plus d'ordre, diversifice à plus de charges et d'offices; et plus constamment entretenue, que celle des mouches à miel? cette disposition d'actions et de vacations si ordonnee, la pouvous nous imaginer se conduire sans discours et sans prudence?

His quidam signis atque hæc exempla sequuti, Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus Æthereos, dixere'.

Les arondelles *, que nous veoyons au retour du printemps fureter touts les coins de nos maisons, cherchent elles sans iugement, et choisissent elles sans discretion 3, de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger? Et en cette belle et admirable contexture de leurs bastiments, les oyseaux peuvent ils se servir plustost d'une figure quarree,

٠,

l Frappés de ces merveilles, des sages ont pensé qu'il y avoit dans les abeilles une parcelle de la divine intelligence. Géorg. L. 4, v. 2 i g.

² Les hirondelles.—E. J.

³ Sans discernement.

que de la ronde, d'un angle obtus, que d'un angle droit, sans en scavoir les conditions et les effects? prennent ils tantost de l'eau. tantost de l'argile, sans juger que la dureté s'amollit en l'humectant? planchent ils de mousse leurs palais, ou de duyet, sans prevoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'ayse? se couvrent ils du vent pluvieux, et plantent leur loge à l'orient, sans cognoistre les conditions differentes de ces vents, et considerer que l'un leur est plus salutaire que l'aultre? Pourquoy espaissit l'araignee sa toile en un endroict, et relasche en un aultre, se sert à cette heure de cette sorte de nœud, tantost de celle là, si elle n'a et deliberation, et pensement, et conclusion? Nous recognoissons assez, en la pluspart de leurs ouvrages, combien les animaulx ont d'excellence au dessus de nous, et combien nostre art est soible à les imiter: nous veoyons toutesfois aux nostres. plus grossiers, les facultez que nous y employons, et que nostre ame s'y sert de toutes ses forces; pourquoy n'en estimons nous autant d'eulx? pourquoy attribuons nous à ie

ne scais quelle inclination naturelle et servile les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art? En quoy, sans y penser, nous leur donnons un tresgrand advantage sur nous, de faire que nature, par une doulceur maternelle, les accompaigne et guide, comme par la main, à toutes les actions et commoditue de leur vie; et qu'à nous elle nous abandonne au hazard et à la fortune. et à quester, par art, les choses necessaires à nostre conservation: et nous refuse quant et quant les moyens de pouvoir arriver, par aulcune institution et contention d'esprit, à la suffisance naturelle des bestes : de maniere que leur stupidité brutale surpasse en toutes commoditez tout ce que peult nostre divine intelligence. Vrayement, à ce compte, nous aurions bien raison de l'appeller une tresiniuste marastre : mais il n'en est rien; nostre police n'est pas si difforme et desreglee. Nature a embrassé universellement toutes ses creatures; et n'en est aulcune qu'elle n'ayt bien pleinement fournie de touts moyens necessaires à la conservation de son estre : car es plainctes vulgaires que i'ois faire aux hommes (comme la licence de leurs opinions les esleve tantost au dessus des nues, et puis les ravalle aux antipodes), Que nous sommes le seul animal abandonné; nud sur la terre nue. lié, garotté, n'ayant de quoy s'armer et couvrir que la despouille d'aultruy; là où toutes les aultres creatures nature les a revestues de coquilles, de gousses, d'escorce, de poil, de laine, de poinctes, de cuir, de bourre, de plume, d'escaille, de toison, et de soye, selon le besoing de leur estre : les a armees de griffes, de dents, de cornes, pour assaillir et pour dessendre, et les a elle mesme instruictes à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter; tandis que l'homme ne scait ny cheminer, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer, sans apprentissage;

Tum porrò puer, ut sævis proiectus ab undis Navita, nudus humi iacet, infans, indigus omni Vitali auxilio, cum primum in luminis oras Nixibus ex alvo matris natura profudit, Vagituque locum lugubri complet; ut æquum est Cui tantum in vita restet transire malorum. At variæ crescunt pecudes, armenta, feræque, Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam adhibenda est

Almæ nutricis blanda atque infracta loquela; Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli; Denique non armis opus est, non mænibus altis Queis sua tutentur, quændo omnibus omnia largè Tellus ipsa parit, naturaque dædala rerum ';

ces plainctes là sont faulses; il y a en la police du monde une egualité plus grande, et

' Semblable au nautonier qu'une affreuse tempéte a jeté sur le rivage, l'enfant est étendu à terre, nu. sans parler, dénué de tous les secours de la vie, des le moment que la nature l'a arraché avec effort du sein maternel, pour lui faire voir la lumière. Il remplit de ses cris plaintifs le lieu de sa naissance; et n'a-t-il pas raison de pleurer l'infortuné à qui il reste tant de maux à souffrir! Au contraire, les animaux domestiques et les bêtes féroces croissent sans peine ; ils n'ont besoin ni du hochet bruyant, ni da langage enfantis d'une nourrice caressante; la différence des saisons ne les force pas à changer de vêtements ; il ne leur faut ni armes pour défendre leurs biens, ni forteresses pour les mettre à couvert, puisque de son sein fécond la nature leur prodigue ses inépuisables bienfaits. Lu-CRET. 1, 5, v. 223.

une relation plus uniforme. Nostre peau est pourveue, aussi suffisamment que la leur, de fermeté contre les iniures du temps : tesmoings tant de nations qui n'ont encores gousté aulcun usage de vestements; nos anciens Gaulois n'estoient gueres yestus; ne sont pas les Irlandois nos voisins, soubs un ciel si froid : mais nous le jugeons mieulx par nous mesmes; car touts les endroicts de la personne qu'il nous plaist descouvrir au vent et à l'air, se treuvent propres à le souffrir, le visage, les pieds, les mains, les iambes, les espaules, la teste, selon que l'usage nous y convie : car s'il y a partie en nous foible, et qui semble debvoir craindre la froidure, ce debvroit estre l'estomach, où se faict la digestion; nos peres le portoient descouvert; et nos dames, ainsi molles et delicates qu'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes iusques au nombril. Les liaisons et emmaillottements des enfants ne sont non plus necessaires; et les meres lacedemoniennes ' eslevoient les leurs en toute

PLUTARQUE, Vie de Lycurque, c. 13 .- C.

248 ESSAIS DE MONTAIGNE,

liberté de mouvements de membres, sans les attacher ne plier. Nostre pleurer est commun à la pluspart des aultres animaulx, et n'en est gueres qu'on ne voye se plaindre et gemir longtemps aprez leur naissance; d'autant que c'est une contenance bien sortable à la foiblesse en quoy ils se sentent. Quant à l'usage du manger, il est, en nous comme en eulx, naturel et sans instruction;

Sentit enim vim quisque suam quam possit abuti ':

qui faict doubte qu'un enfant, arrivé à la force de se nourrir, ne sceust quester sa nourriture? et la terre en produict et luy en offre assez pour sa necessité, sans aultre culture et artifice; et si non en tout temps, aussi ne faict elle pas aux bestes, tesmoings les provisions que nous veoyons faire aux fourmis, et aultres, pour les saisons steriles de l'annee. Ces nations que nous venons de descouvrir, si abondamment fournies de viande et de bruvage naturel, sans soing et

^{&#}x27; Car chaque animal sent sa force et ses besoins. LUCRET. I. 5, v. 1032.

sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas nostre seule nourriture, et que, sans labourage, nostre mere nature nous avoit munis à planté ' de tout ce qu'il nous falloit; voire, comme il est vraysemblable, plus plainement et plus richement qu'elle ne faict à present que nous y avons meslé nostre artifice;

Et tellus nitidas fruges vinetaque læta

Sponte sua primim mortalibus ipsa creavit, Ipsa dedit dulces fostus, et pabula læta; Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore Conterimusque boves et vires agricolarum?:

le debordement et desreglement de nostre

' A planté, c'est-à-dire, avec plénitude; du latin plenitas, et non du français plante: l'expression de plus plainement, qui suit, le prouve.—E. J.

La terre produisit d'elle-même, et offrit d'abord aux mortels les humides pâturages, les moissons jaunissantes et les riants vignobles. A peine accorde-telle aujourd'hui ces productions aux efforts de nos bras; le taureau maigrit sous le joug, le cultivateur s'épaise à la charrus. Lucage. 1. 2, v. 1157. appetit devanceant toutes les inventions que nous cherchons de l'assouvir.

Quant aux armes, nous en avons plus de naturelles que la pluspart des aultres animaulx, plus de divers mouvements de membres, et en tirons plus de service naturellement, et sans leçon; ceulx qui sont duicts à combattre nuds, on les veoid se iecter aux hazards, pareils aux nostres : si quelques bestes nous surpassent en cet advantage, nous en surpassons plusieurs aultres. Et l'industrie de fortifier le corps, et le couvrir par moyens acquis, nous l'avons par un instinct et precepte naturel : qu'il soit ainsi, l'elephant aiguise et esmould ses dents, desquelles il se sert à la guerre (car il en a de particulieres pour cet usage, lesquelles il espargne, et ne les employe aulcunement à ses aultres services); quand les taureaux vont au combat, ils respandent et iectent la poussiere à l'entour d'eulx; les sangliers assinent ' leurs dessenses, et l'inchneumon,

Aiguisent, affilent. Je n'ai point trouvé dans les vieux dictionnaires le mot affiner dans le sons qu'il a ici.—C.

quand il doibt venir aux prinses avecques le crocodile, munit son corps, l'enduict et le crouste tout à l'entour de limon bien serré et bien paistri, comme d'une cuirasse: pourquoy ne dirons nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois et de fer?

Quant au parler, il est certain que, s'il n'est pas naturel, il n'est pas necessaire. Toutesfois, ie crois qu'un enfant qu'on auroit nourri én pleine solitude, esloingné de tout commerce (qui seroit un essay malaysé à faire), auroit quelque espece de parole pour exprimer ses conceptions : et n'est pas croyable que nature nous ayt refusé ce moyen, qu'elle a donné à plusieurs aultresanimaulx; car qu'est ce aultre chose que parler, cette faculté que nous leur veoyons de se plaindre, de se resiouir, de s'entr'appeller au secours, se convier à l'amour, comme ils font par l'usage de leur voix? Comment ne parleroient elles entr'elles? elles narlent bien à nous, et nous à elles : en combien de sortes parlons nous à nos chiens? et ils nous respondent: d'aultre langage, d'aultres appellations, devisons nous avecques

eulx qu'avecques les oyseaux, avecques les pourceaux, les bœufs, les chevaulx; et changeons d'idiome, selon l'espece.

> Cosi per entro loro schiera bruna S'ammusa l'una con l'altra formica, Forse a spiar lor via e lor fortuna '.

Il me semble que Lactance attribue aux bestes, non le parler seulement, mais le rire encores. Et la difference de langage qui se veoid entre nous, selon la difference des contrees, elle se treuve aussi aux animaulx de mesme espece: Aristote 3 allegue, à ce propos, le chant divers des perdrix, selon la situation des lieux:

Variæque volucres....
Longe alias alio iaciunt in tempore voces....

^{&#}x27;Ainsi, dans le noir essaim des fourmis, on en voit qui semblent s'aborder et se parler entre elles : peut-être veulent-elles ainsi épier les desseins et la fortune l'une de l'autre. Dantz, nel purg. c. 26, v. 34.

² Inst. Divin. 1. 3, c. 10.—C.

³ Hist. des Animaux, l, 4, c. 9, vers la fin.—C.

Et partim mutant cum tempestatibus una Raucisonos cantus '.

Mais cela est à sçavoir quel langage parleroit cet enfant, et ce qui s'en dict par divination n'a pas beaucoup d'apparence. Si on m'allegue, contre cette opinion, que les sourds naturels ne parlent point; ie responds que ce n'est pas seulement pour n'avoir peu recevoir l'instruction de la parole par les aureilles, mais plustost pource que le sens de l'ouie, duquel ils sont privez, se rapporte à celuy du parler, et se tiennent ensemble d'une cousture naturelle; en façon que ce que nous parlons, il fault que nous le parlions premierement à nous, et que nous le facions sonner au dedans à nos aureilles, avant que de l'envoyer aux estrangieres.

I'ay dict tout cecy pour maintenir cette ressemblance qu'il y a aux choses humaines,

'Les oiseaux chargent de voix, selon les différents temps; il en est même dont la voix rauque change avec les saisons. Lucarr. l. 5, v. 1077, 1080, 1082, 1083.

et pour nous ramener et ioindre au nombre: nous ne sommes ny au dessus, ny au dessoubs du reste. Tout ce qui est soubs le ciel, dict le sage, court une loy et fortune pareille :

Indupedita suis fatalibus omnia vinclis?:

il y a quelque difference, il y a des ordres et des degrez; mais c'est soubs le visage d'une mesme nature:

Res.... quæque suo ritu procedit; et omnes Fœdere naturæ certo discrimina servant 2.

Il fault contraindre l'homme, et le renger dans les barrieres de cette police. Le miserable n'a garde d'eniamber par effect au delà: il est entravé et engagé, il est assubiecti de pareille obligation que les aultres

Tout est enchaîné par les liens de la destinée. Lu-CRET. l. 5, v. 874.

² Tous les êtres ont leurs progrès particuliers ; tons gardent les différences que les lois de la nature ont cétablies entre eux. Lucaur. 1, 5, v. 921.

creatures de son ordre, et d'une condition fort movenne, sans aulcune prerogative. preexcellence, vraye et essentielle; celle qu'il se donne, par opinion et par fantasie, n'a ny corps ny goust. Et s'il est ainsi, que luy seul de touts les animaulx ayt cette liberté de l'imagination, et ce desreglement de pensees, luy representant ce qui est, ce qui n'est pas, et ce qu'il veult, le fauls, et le veritable; c'est un advantage qui luy est bien cher vendu, et duquel il a bien peu à se glorifier : car de là naist la source principale des maulx qui le pressent, peché, maladie, irresolution, trouble, desespoir. Ie dis doncques, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a point d'apparence d'estimer que les bestes facent par inclination naturelle et forcee les mesmes choses que nous faisons par nostre choix et industrie : nous debvons conclure de pareils effects, pareilles facultez; et de plus riches effects, des facultez plus riches; et confesser, par consequent, que ce mesme discours, cette mesme voye, que nous tenons à ouvrer, aussi la tiennent les animaulx, ou quelque aultre meilleure. Pourquoy imagi-

nons nous en eulx cette contraincte naturelle, nous qui n'en esprouvons aulcun pareil effect? ioinct qu'il est plus honorable d'estre acheminé et obligé à regleement agir par naturelle et inevitable condition, et plus approchant de la Divinité, que d'agir regleement par liberté temeraire et fortuite; et plus seur de laisser à nature, qu'à nous, les resnes de nostre conduicte. La vanité de nostre presumption faict que nous aimons. mieulx debvoir à nos forces, qu'à sa liberalité, nostre suffisance; et enrichissons les aultres animaulx des biens naturels, et les leur renonceons, pour nous honorer et ennoblir des biens acquis : par une humeur bien simple, ce me semble, car ie priserois bien autant des graces toutes miennes, et naïfyes, que celles que i'aurois esté mendier et quester de l'apprentissage : il n'est pas en nostre puissance d'acquerir une plus belle recommendation, que d'estre favorisé de Dieu et de nature. Par ainsi, le regnard, de quoy se servent les habitants de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par dessus la glace de quelque riviere gelee, et le las-

chent devant eulx pour cet effect; quand nous le verrons au bord de l'eau approcher son aureille bien prez de la glace, pour sentir s'il orra , d'une longue ou d'une voisine distance, bruire l'eau, courant au dessoubs, et, selon qu'il treuve, par là qu'il y a plus ou moins d'espesseur en la glace, se reculer, ou s'advancer, n'aurions nous pas raison de iuger qu'il luy passe par la teste ce mesme discours qu'il feroit en la nostre, et que c'est une ratiocination 3 et consequence tiree 'du sens naturel : « Ce qui faict bruict, se remue; ce qui se remue, n'est pas gelé; ce qui n'est pas gelé, est liquide; et ce qui est liquide, plie soubs le faix? » car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouie, sans discours et sans consequence, c'est une chimere, et ne peult entrer en nostre imagination. De mesme fault il estimer de tant de sortes de ruses et d'inventions.

W.

PLUTARQUE, De l'industrie des Animaux, c. 12..

² S'il entendera.-E. J.

³ Un raisonnement.—Du latin ratiocinatio.

258 ESSAIS DE MONTAIGNE,

de quoy les bestes se couvrent des entreprinses que nous faisons sur elles. Et si nous voulons prendre quelque advantage de cela mesme, qu'il est en nous de les saisir, de nous en servir, et d'en user à nostre volonté; ce n'est que ce mesme advantage que nous avons les uns sur les aultres : nous avons à cette condition nos esclaves; et les Climacides ' estoient ce pas des femmes, en Syrie, qui servoient, couchees à quatre pattes, de marchepied et d'eschelle aux dames à monter en coche? et la pluspart des personnages. libres abandonnent, pour bien legieres commoditez, leur vie et leur estre à la puissance d'aultruy : les femmes et concubines des Thraces * plaident à qui sera choisie pour estre tuee au tumbeau de son mary : les tyrans ont ils iamais failli de trouver assez d'hommes vouez à leur devotion, aulcuns d'eulx adioustants davantage cette necessité de les accompaigner à la mort comme en la

PRUTARQUE, Comment on peut discerner le flatteur d'avec l'ami, c. 3.—C.

² Hérodote, l. 5.—C.

vie? des armees entieres se sont ainsin obligees à leurs capitaines: la formule du serment, en cette rude eschole des escrimeurs à oultrance, portoit ces promesses : « Nous iurons de nous laisser enchaisner, brusler, battre et tuer de glaive, et souffrir tout ce que les gladiateurs legitimes souffrent de leur maistre; engageant tresreligieusement et le corps et l'ame à son service : »

Ure meum, si vis, flammâ caput, et pete ferro. Corpus, et intorto verbere terga seca 2:

c'estoit une obligation veritable; et si, il s'entrouvoit dix mille, telle annee, qui y entroient et s'y perdoient. Quand les Scythes

^{&#}x27;Ceci est tiré de Pétrone: Sacramentum iuravimus, uri, vinciri, verberari, ferroque necari, et quidquid aliud Eumolpus iussisset; tanquam legitimi gladiatores domino corpora animasque religiosissimè addicimus, Sat. c. 117, et p. 411, 412, Petronii cum notis varior. anno 1669.—C.

² Brûle-moi, j'y consens, brûle-moi la tête, percemon corps d'un glaive, et déchire-moi le dos à coups de fouet. Treull., eleg. 9, l. 1, v. 21.

enterroient leur roy ', ils estrangloient sur son corps la plus favorie de ses concubines, son enchanson, escuyer d'escuirie, chambellan, huissier de chambre, et cuisinier : et, en son anniversaire, ils tuoient cinquante chevaulx, montez de cinquante pages, qu'ils avoient empalez, par l'espine du dos, iusques au gozier, et les laissoient ainsi plantez en parade autour de la tumbe. Les hommes qui nous servent, le font à meilleur marché, et pour un traictement moins curieux et moins favorable, que celuy que nous faisons aux oyseaulx, aux chevaulx, et aux chiens. A quel soulcy ne nous desmettons nous pour leur commodité? il ne me semble point que les plus abiects serviteurs facent volontiers pour leurs maistres ce que les princes s'honorent de faire pour ces bestes. Diogenes voyant ses parents en peine de le racheter de servitude : « Ils sont fols, disoit il; c'est celuy qui me traicte et nourrit, qui me sert: et ceulx qui entretiennent les bestes, se

[·] Некороти, і. 4.—С.

² Voyez Diogène Larrer, Vie de Diogène-le-Cynique, 1. 6, segm, 75.—C.

doibvent dire plustost les servir, qu'en estre servis. Et si, elles ont cela de plus genereux, que iamais lion ne s'asservit à un aultre lion, ny un cheval à un aultre cheval, par faulte de cœur. Comme nous allons à la chasse des bestes : ainsi vont les tigres et les lions à la chasse des hommes; et ont un pareil exercice les unes sur les aultres, les chiens sur les lievres, les brochets sur les tenches. les

Serpente ciconia pullos
Nutrit, et inventà per devia fura lacertà....
Et leporem aut capream famulæ Iovis et generosæ
In saltu venantur aves 4

arondelles sur les cigales, les esperviers sur

les merles et sur les allouettes :

Nous partissons è le fruit de nostre chasse avecques nos chiens et oyseaux, comme la peine et l'industrie : et au dessus d'Amphi-

La cigogne nourrit ses petits de serpents et de lézards qu'elle tronve loin des routes frayées...; l'aigle, ministre de Jupiter, chasse dans les forêts le lièvre et, le chevreuil. Juv. sat. 14, v. 74, 81,

² Nous partageons .- E. J.

polis, en Thrace, les chasseurs ', et les faulcons sauvages, partissent justement le butin par moitié; comme, le long des Palus Mæotides, si le pescheur ne laisse aux loups, de bonne foy, une part eguale de sa prinse, ils vont incontinent deschirer ses rets. Et commenous avons une chasse qui se conduict plus. par subtilité que par force, comme celle des colliers , de nos lignes, et de l'hamesson, il s'en veoid aussi de pareilles entre les bestes : Aristote 3 dict que la Seche iecte de son col un boyau long comme une ligne, qu'elle estend au loing en le laschant, et le retire à soy quand elle veult: à mesure qu'elle apperceoit quelque petit poisson s'approcher, elle luy laisse mordre le bout de ce boyau, estant cachee dans le sable ou dans la vase. et, petit à petit, le retire insques à que ce petit poisson soit si prez d'elle, que d'un sault elle puisse l'attrapper,

¹ PLINE, I. 10, c. 8, \$ 10.-C.

² Des collets, sorte de lacs à prendre des lièvres.

³ PLUTARQUE, De l'industrie des Animaux, c. 28.

Quant à la force, il n'est animal au monde, én butte de tant d'offenses, que l'homme : il ne nous fault point une baleine, un elephant, et un crocodile, ny tels aultres animaulx, desquels un seul est capable de desfaire un grand nombre d'hommes : les pouils sont suffisants pour faire vacquer la dictature de Sylla '; c'est le desieusner d'un petit ver, que le cœur et la vie d'un grand et triumphant empereur.

Pourquoy disons nous que c'est à l'homme science et cognoissance, bastie par art et par discours, de discerner les choses utiles à son vivre, et au seçours de ses maladies, de celles qui ne le sont pas; de cognoistre la force de la rubarbe et du polypode: et, quand nous voyons les chevres de Candie, si elles ont receu un coup de traict, aller, entre un million d'herbes, choisir le dictame pour leur guarison; et la tortue, quand elle a mangé de la vipere, chercher incontinent de l'origanum pour se purger; le dragon,

¹ Ici Montaigne fait allusion à la maladie pédiculaire, dont Sylla mourut à l'âge de soixante ans.

264 ESSAIS DE MONTAIGNE,

fourbir et esclairer ses yeulx avecques du fenoil; les cigoignes, se donner elles mesmes des clysteres avecques de l'eau de marine; les elephants, arracher non seulement de leurs corps, et de leurs compaignons, mais des corps aussi de leurs maistres (tesmoing celuy du roy Porus', qu'Alexandre desfeit), les iavelots et les dards qu'on leur a iectez au combat, et les arracher si dextrement que nous ne le sçaurions faire avecques si peu de douleur; pourquoy ne disons nous de mesme que c'est science et prudence? Car d'alleguer, pour les deprimer, que c'est par la seule instruction et maistrise de nature qu'elles le scavent ; ce n'est pas leur oster le tiltre de science et de prudence, c'est la leur attribuer à plus forte raison qu'à nous, pour l'honneur d'une si certaine maistresse d'eschole. Chrysippus, bien qu'en toutes aultres choses autant desdaigneux iuge de la condition des animaulx que nul aultre philosophe, considerant les mouve-

PLUTARQUE, De l'industrie des Animaux, c. 13.

ments du chien qui se rencontrant en un carrefour à trois chemins, ou à la queste de son maistre qu'il a esgaré, ou à la poursuitte de quelque proye qui fuyt devant luy, va essavant un chemin aprez l'autre; et, aprez s'estre asseuré des deux, et n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'eslance dans le troisiesme sans marchander: il est contrainct de confesser ' qu'en ce chien là un tel discours se passe : « l'av suvvi insques à ce carrefour mon maistre à la trace : il fault necessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins : ce n'est ny par cettuy cy, ny par celuy là; il fault doncques infailliblement qu'il passe par cette aultre : » et que, s'asseurant par cette conclusion et discours, il ne se sert plus de son sentiment au troisiesme chemin, ny ne le sonde plus, ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict, purement dialecticien, et cet usage de propositions divisces et conioinctes, et de la suffisante enumeration des parties,

SEXTUS EMPIRICUS, Pyrrh. Hypot. l. 1, c. 14.

vault il pas autant que le chien le scache de soy, que de Trapezonce'? Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encores instruictes à nostre mode : les merles, les corbeaux, les pies, les perroquets, nous leur apprenons à parler; et cette facilité que nous recognoissons à nous fournir leur voix et haleine si souple et si maniable, pour la former, et l'astreindre à certain nombre de lettres et de wyllabes, tesmoigne qu'ils ont un discours au dedans qui les rend ainsi disciplinables et volontaires à apprendre. Chascun est saoul, ce crois ie, de veoir tant de sortes de singeries que les basteleurs apprennent à leurs chiens; les danses où ils ne faillent une seule cadence du son qu'ils oyent; plusieurs divers mouvements et saults qu'ils leur font faire par le commandement de leur parole. Mais ie remarque avecques plus d'admira-

^{&#}x27; Georgius Trapezuntius, qu'on nomme présentement en français George de Trébisonde, l'un de ces savants qui, forcés de quitter l'Orient dans le quinsième siècle, se réfugièrent en Occident, où ils firent revivre les belles-lettres. Engène IV l'honore de la conduite d'un des collèges de Rome.—C.

tion cet effect, qui est toutesfois assez vulgaire, des chiens de quoy se servent les aveugles, et aux champs et aux villes; ie me suis prins garde comme ils s'arrestent à certaines portes. d'où ils ont accoustumé de tirer l'aulmosne; comme ils evitent le choc des coches et des charrettes, lors mesme que, pour leur regard, ils ont assez de place pour leur passage; i'en ay veu, le long d'un fossé de ville, laisser un sentier plain et uni, et en prendre un pire, pour esloingner son maistre du sessé : comment pouvoit on avoir faict concevoir à ce chien, que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seureté de son maistre, et mespriser ses propres commoditez pour le servir? et comment avoit il la cognoissance que tel chemin luy estoit bien assez large, qui ne le seroit pas pour un aveugle? Tout cela se peult il comprendre sams ratiocination?

Il ne fault pas oublier ce que Plutarque 'dict avoir veu à Rome d'un chien, avecques l'empereur Yespasian le pere, au theatre

De l'adresse des Animaux, c. 18.-C.

de Marcellus : ce chien servoit à un basteleur qui iouoit une fiction à plusieurs mines et à plusieurs personnages, et y avoit son roolle. Il falloit, entre aultres choses, qu'il contrefeist pour un temps le mort, pour avoir mangé de certaine drogue : aprez avoir avalé le pain qu'on feignoit estre cette drogue, il commencea tantost à trembler et bransler, comme s'il eust esté estourdi : finalement, s'estendant et se roidissant, comme mort, il se laissa tirer et traisner d'un lieu à aultre, ainsi que portoit le subject du jeu: et puis, quand il cogneut qu'il estoit temps, il commencea premierement à se remuer tout bellement, ainsi que s'il se feust revenu ' d'un profond sommeil, et, levant la teste. regarda cà et là, d'une facon qui estonnoit touts les assistants. Des bœufs servoient aux iardins royaux de Suse pour les arrouser, et tourner certaines grandes roues à puiser

^{&#}x27;Se revenir, se recolligere. NICOT. — On ne dit plus aujourd'hui se revenir, mais revenir d'un profond sommeil, d'une pamoison, d'un évanouissement, etc. — C.

de l'eau, ausquelles il y avoit des bacquets attachez (cómme il s'en veoid plusieurs en Languedoc); on leur avoit ordonné d'en tirer par iour iusques à cent tours chascun. dont ils estoient si accoustumez a ce nombre', qu'il estoit impossible, par aulcune force de leur en faire tirer un tour davantage; et, avants faict leur tasche, ils s'arrestoient tout court. Nous sommes en l'adolescence avant que nous scachions compter iusques à cent, et venons de descouvrir des nations qui n'ont aulcune cognoissance des nombres. Il y a encores plus de discours à instruire aultruy qu'à estre instruict : or, laissant à part ce que Democritus ' iugeoit, et prouvoit, que la pluspart des arts, les bestes nous les ont apprinses, comme l'araignee à tistre 3 et à couldre, l'arondelle à bastir, le cygne et le rossignol la musique,

^{&#}x27; PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, e. 20.

² Plutakque, De l'adresse des Animaux, c. 14.

³ Faire de la toile.—E. I.

et plusieurs animaulx, par leur imitation. à faire la medecine. Aristote ' tient que les rossignols instruisent leurs petits à chanter, et v employent du temps et du soing; d'où il advient true ceulx que nous nourrissons en cage, qui n'ont point eu loisir d'aller à l'eschole soubs leurs parents, perdent beaucoup de la grace de leur chant: nous pouvous iuger par là qu'il receoit de l'amendement par discipline et par estude; et entre les libres mesme, il n'est pas un et pareil, chascun en a prins selon sa capacité; et sur la ialousie de leur apprentissage, ils se debattent, à l'envy, d'une contention si courageuse, que, par fois, le vaincu y demeure mort, l'haleine luy faillant plustost que la voix. Les plus ieunes ruminent pensifs, et prennent à imiter certains couplets de chanson; le disciple escoute la lecon de son precepteur, et en rend compte avecques grand soing; ils se taisent, l'un tantost, tantost

^{&#}x27;PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, c. 18.
—C.

² Ce chant n'est pas exactement le même.—E. J.

l'aultre; on ovt corriger les faultes, et sent on aulcunes reprehensions du precepteur. l'av veu, dict' Arrius, aultrefois un elephant ayant à chascune cuisse un cymbale pendu, et un aultre attaché à sa trompe, au son desquels touts les aultres dansoient en rond. s'eslevants et s'inclinants à certaines cadences, selon que l'instrument les guidoit; et y avoit plaisir à ouir cette harmonie. Aux spectacles de Rome, il se veovoit ordinairement des elephants dressez à se mouveoir 2. et danser, au son de la voix, des danses à . plusieurs entrelasseures, coupeures, et diverses cadenses tresdifficiles à apprendre. Il s'en est veu 3 qui, en leur privé, rememorroient leur lecon, et s'exercoient, par soing et par estude, pour n'estre tansez et battus de leurs maistres.

^{&#}x27;C'est une traduction assez exacte de ce que Arrien dit avoir vu, Hist. indic. c. 14, p. 328, ed. Gronov. Montaigne, ou ses imprimeurs, ont mis ici Arrius pour Arrianus.—C.

PLUTARQUE, De l'adresse des Ammaux, c. 12.

³ Id. ib.; PLIME, 1. 8, e. 3.—C.

272 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Mais cette aultre histoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque ' mesme pour respondant, est estrange : elle estoit en la boutique d'un barbier, à Rome, et faisoit merveilles de contrefaire avecques la voix tout ce qu'elle ovoit. Un iour, il adveint que certaines trompettes s'arresterent à sonner longtemps devant cette boutique. Depuis cela, et tout le lendemain, voylà cette pie pensifve, muette, et melancholique; de quoy tout le monde estoit esmerveillé, et pensoit que le son des trompettes l'eust ainsin estourdie et estonnée, et qu'avecques l'ouïe, la voix se feust quant et quant esteincte: mais on trouva enfin que c'estoit une estude profonde, et une retraicte en soy mesme, son esprit s'exercitant, et preparant sa voix à representer le son de ces trompettes : de maniere que sa premiere voix, ce feut celle là, d'exprimer parfaictement leurs reprinses, leurs poses, et leurs nuances , ayant quitté, par

PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux c. 18. — C.

Mutations, changements.-E. J.

ce nouvel apprentissage, et prins à desdaing, tout ce qu'elle sçavoit dire auparavant.

Ie ne veulx pas obmettre d'alleguer aussicet aultre exemple d'un chien que ce mesme Plutarque dict avoir ven (car, quant à l'ordre, ie sens bien que ie le trouble; mais ie n'en observe non plus à renger ces exemples, qu'au reste de toute ma besongne), luy estant dans un navire; ce chien, estant en peine d'avoir l'huile qui estoit dans le fond d'une cruche, où il ne pouvoit arriver de la langue, pour l'estroicte emboucheure du vaisseau, alla querir des cailloux ', et en meit dans cette cruche iusques à ce qu'il eust faict haulser l'huile plus prez du bord, où il la peust attaindre. Cela, qu'est ce, si ce n'est l'effect d'un esprit bien subtil? On dict que les corbeaux de Barbarie en font de mesme quand l'eau qu'ils veulent boire est trop basse. Cette action est aulcunement voisine

PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, c. 12.

PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, c. 12,

de ce que recitoit des elephants un roy de leur nation', Iuba, que quand, par la finesse de ceulx qui les chassent, l'un d'entre eulx se treuve prins dans certaines fosses profondes qu'on leur prepare, et les recouvre lon de menues brossailles pour les tromper, ses compaignons ' y apportent en diligence force pierres et pieces de bois, afin que cela l'ayde à s'en mettre hors. Mais cet animal rapporte. en tant d'aultres effects, à l'humaine suffisance, que si ie voulois suvvre par le menu ce que l'experience en a apprins, ie gaignerois avseement ce que ie maintiens ordinairement, qu'il se treuve plus de difference de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un elephant, en une maison privee de Syrie, desrobboit à touts les repas la moitié de la pension qu'on luy avoit ordonné: un iour, le maistre voulut luy mesme le panser, versa dans sa mangeoire la iuste mesure d'orge qu'il luy avoit prescripte pour sa nourriture; l'elephant,

PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, c. 10.

regardant de mauvais œil ce gouverneur. separa avecques la trompe et en meit à part la moitié', declarant par là le tort qu'on luy faisoit. Et un aultre, ayant un gouverneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour en croistre la mesure, s'approcha du pot où il faisoit cuire sa chair pour son disner, et le luy remplit de cendre. Cela, ce sont des effects particuliers : mais ce que tout le monde a veu, et que tout le monde scait, qu'en toutes les armees qui se conduisoient du païs de Levant, l'une des plus grandes forces consistoit aux elephants, desquels on tiroit des effects sans comparaison plus grands que nous ne saisons à present de nostre artillerie, qui tient à peu prez leur place en une battaille ordonnee (cela est aysé à iuger à ceulx qui cognoissent les histoires anciennes);

Siquidem Tyrio servire solebant Annibali, et nostris ducibus, regique Molosso,

^{&#}x27; PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, c. 12.

Horum maiores, et dorso ferre cohortes, Partem aliquam belli, et euntem in prælia turrim';

il falloit bien qu'on se respondist à bon escient de la creance de ces bestes et de leurs discours, leur abandonnant la teste d'une battaille, là où le moindre arrest qu'elles eussent sceu faire pour la grandeur et pesanteur de leur corps, le moindre effroy qui leur eust faict tourner la teste sur leurs gents, estoit suffisant pour tout perdre : et s'est veu peud'exemples, où cela soit advenu qu'ils se rejectassent sur leurs troupes, au lieu que nous mesmes nous rejectons les uns sur aultres, et nous rompons. On leur donnoit charge, non d'un mouvement simple, mais de plusieurs diverses parties, au combat; comme saisoient aux chiens les Espaignols à la nouvelle conqueste des Indes , aus-

Les ancêtres de nos éléphants combattoient dans les armées d'Annibal, du roi d'Épire, et des généraux de Rome; ils portoient dans les combats des tours armées, des attirails de guerre, et des cohortes entières. Juv. sat. 12, v. 107.

[&]quot; C'est ce que plusieurs penples avoient fait long-

quels ils payoient solde, et faisoient partage au butin: et montroient ces animaulx autant d'addresse et de iugement à poursuyvre et arrester leur victoire, à charger ou à reculer, selon les occasions, à distinguer les amis des ennemis, comme ils faisoient d'ardeur et d'aspreté.

Nous admirons et poisons mieulx les choses estrangieres que les ordinaires; et, sans cela, ie ne me feusse pas amusé à ce long registre; car, selon mon opinion, qui contreroollera de prez ce que nous veoyons ordinairement ez animaulx qui vivent parmy nous, il y a de quoy y trouver des effects autant admirables que ceulx qu'on va recueillant ez païs et siecles estrangiers. C'est une mesme nature qui roule son cours: qui en auroit suffisamment iugé le present estat, en pourroit seurement conclure et tout l'advenir et tout le passé. I'ay veu aultrefois parmy nous des hommes amenez par mer de loingtain pais, desquels, parce que nous

temps superevent. Voyez PLIN. Nat. Hist. l. 8, c. 40; et ELIAN. Var. Hist. l. 14, c. 46.—C.

n'entendions aulcunement le language, et que leur facon, au demourant, et leur contenance, et leurs vestements, estoient du tont esloingnez des nostres, qui de nous ne les estimoit et sauvages et brutes? qui n'attribuoit à stupidité et à bestise de les veoir muets, ignorants la langue françoise, ignorants nos baisemains et nos inclinations serpentees, nostre port, et nostre maintien. sur lequel, sans faillir, doibt prendre son patron la nature humaine? Tout ce qui nous semble estrange, nous le condamnons, et ce que nous n'entendons pas; comme il nous advient au iugement que nous faisons des bestes. Elles ont plusieurs conditions qui se rapportent aux nostres; de celles la, par comparaison, nous pouvons tirer quelque coniecture: mais, de ce qu'elles ont de particulier, que scavons nous que c'est? Les chevaulx, les chiens, les bœufs, les brebis, les oyseaux, et la pluspart des animaulx qui vivent avecques nous, recognoissent nostre voix, et se laissent conduire par elle: si faisoit bien encores la murene de Crassus ', et venoit à luy quand il l'appelloit; et le font aussi les anguilles qui se treuvent en la fontaine d'Arethuse; et i'ay veu des gardoirs assez, où les poissons accourant, pour manger, à certain cui de ceulx qui les traictent.

Nomen habent, et ad magistri Vocem quisque sui venit citatus 2:

nous pouvons iuger de cela. Nous pouvons aussi dire que les elephants ont quelque participation de religion, d'autant qu'aprez plusieurs ablutions et purifications, on les veoid haulsant leur trompe, comme des bras; et, tenant les yeulx fichez vers le soleil levant, se planter longtemps en meditation et contemplation, à certaines heures du iour, de leur propre inclination; sans instruction et sans precepte. Mais, pour ne veoir aul-

PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, c. 24,

[•] Ils ont un nom; et chacun d'eux vient à la veix du maître qui l'appelle. Marrian epig. 29, l. 4, v. 6.

³ Perms, l. 8, c. 1.—C.

cune telle apparence ez aultres animaulx, nous ne pouvons pourtant establir qu'ils soient sans religion, et ne pouvons prendre en aulcune part ce qui nous est caché; comme nous veovons quelque chose en cette action que le philosophe Cleanthes ' remarqua. parce qu'elle retire aux nostres : il veit, dict il. des fourmis partir de leur fourmilliere, portant le corps d'un fourmi • mort vers une aultre fourmilliere, de laquelle plusieurs aultres fourmis leur veindrent au devant, comme pour parler à eulx; et, aprez avoir esté ensemble quelque temps, ceulx cy s'en retournerent pour consulter, penser avecques leurs concitoyens, et feirent ainsi deux ou trois voyages, pour la difficulté de la capitulation : enfin, ces derniers venus apporterent aux premiers un ver de leur taniere, comme pour la rançon du mort, lequel ver les premiers chargerent sur leur

PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, c. 12,

^{*} Fourmi, que nous faisons féminin, étoit masculin autrefois, comme on voit ici, et dans NICOT.—C.

dos, et emporterent chez eulx, laissants aux aultres le corps du trespassé. Voylà l'interpretation que Cleanthes v donna, tesmoignant par là que celles qui n'ont poinct de voix, ne laissent pas d'avoir practique et communication mutuelle, de laquelle c'est nostre default que nous ne soyons participants, et nous meslons à cette cause sottement d'en opiner. Or, elles produisent encores d'aultres effects qui surpassent de bien loing nostre capacité; ausquels il s'en fault tant que nous puissions arriver par imitation, que, par imagination mesme, nous ne les pouvons concevoir. Plusieurs tiennent qu'en cette grande et derniere battaille navale qu'Antonius perdit contre Auguste ', sa galere capitainesse feut arrestee au milieu de sa course par ce petit poisson que les Latins nomment Remora 2, à cause de cette sienne proprieté d'arrester toute sorte de

^{&#}x27; PLIME, l. 32, c. 1.-- C.

² C'est une fable; mais en effet remora signifie retardement, ce qui arrête; et remorari, arrêter, retarder.—E. J.

vaissenux ausquels il s'attache. Et l'empereur Caligula', voguant avecques une grande flotte en la coste de la Romanie, sa seule galere feut arrestee tout court par ce mesme poisson: lequel il feit prendre attaché comme il estoit au bas de son vaisseau, tout despit de quoy un si petit animal pouvoit forcer et la mer et les vents, et la violence de touts ses avirons, pour estre seulement attaché par le bec à sa galere (car c'est un poisson à coquille); et s'estonna encores, non sans grande raison, de ce que, luy estant apporté dans le bateau, il n'avoit plus cette force qu'il avoit au dehors. Un citoyen de Cyzique * acquit iadis reputation de bon mathematieien, pour avoir apprins la condition de l'herisson: il a sa taniere ouverte à divers endroicts et à divers vents, et, prevoyant le vent advenir, il va boucher le trou du tosté de ce vent là : ce que remarquant, ce citoyen apportoit en sa ville certaines pre-

^{*} Prane, 1. 32, c. 32.---C.

PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, c. 15, — C.

dictions du vent qui avoit à tirer. Le cameleon ' prend la couleur du lieu où il est assis; mais le poulpe * se donne luy mesme la couleur qu'il luy plaist, selon les occasions, pour se cacher de ce qu'il craint, et attrapper ce qu'il cherche: au cameleon, c'est changement de passion; mais au poulpe, c'est changement d'action. Nous avons quelques mutations de couleur, à la frayeur, la cholere, la honte, et aultres passions, qui alterent le teinct de nostre visage; mais c'est par l'effet de la souffrance, comme au cameleon: il est bien en la iaumisse de nous faire iaunir; mais il n'est pas en la disposition de nostre volonté. Or, ces effects, que nous recognoissons aux aultres animaulx, plus grands que les nostres, tesmoignent en eulx quelque faculté plus excellente qui nous est occulte; comme il est vraysemblable que sont plusieurs aultres de leurs conditions et puissances, desquelles nulles apparences ne viennent iusques à nous.

De toutes les predictions du temps passé,

PLUTARQUE, ib. c. 28.—C.

Le polype, sorte de poisson.—E.J.

les plus anciennes et plus certaines estoient celles qui se tiroient du vol des oyseaux : nous n'avons rien de pareil, ny de si admirable. Cette regle, cet ordre du bransler de leur aile, par lequel on tire des consequences des choses à venir, il fault bien qu'il soit conduict par quelque excellent moyen à une si noble operation; car c'est prester à la lettre, d'aller attribuant ce grand effect à quelque ordonnance naturelle, sans l'intelligence, consentement et discours de qui le produict; et est une opinion evidemment faulse. Qu'il soit ainsi: La torpille a cette condition, non seulement d'endormir les membres qui la touchent, mais, au travers des filets et de la seine', elle transmet une pesanteur endormie aux mains de ceulx qui la remuent et manient; voire, dict on davantage, que si on verse de l'eau dessus, on sent cette passion qui gaigne contremont iusques à la main, et endort l'attouchement au travers de l'eau. Cette force est merveilleuse: mais elle n'est pas inutile à la torpille; elle la sent, et s'en sert, de ma-

[&]quot; Seine, sorte de filet à prendre du poisson.-E.J.

niere que, pour attrapper la proie qu'elle queste, on la veoid se tapir soubs le limon, à fin que les aultres poissons, se coulants par dessus, frappez et endormis de cette sienne froideur, tombent en sa puissance. Les grues, les arondelles, et aultres oyseaux passagiers, changeants de demeure selon les saisons de l'an. montrent assez la cognoissance qu'elles ont de leur faculté divinatrice, et la mettent en usage. Les chasseurs nous asseurent que, pour choisir d'un nombre de petits chiens. celuy qu'on doibt conserver pour le meilleur, il ne fault que mettre la mere au propre de le choisir elle mesme; comme, si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'elle y rapportera sera tousiours le meilleur; ou bien, si on fait semblant d'entourner de feu leur giste, de toutes parts, celuy des petits au secours duquel elle courra premierement: par où il appert qu'elles ont un usage de prognostique, que nous n'avons pas, ou qu'elles ont quelque vertu à iuger de leurs petits, aultre et plus vifve que la nostre.

La maniere de naistre, d'engendrer, nourzir, agir, mouvoir, vivre, et mourir, des bestes, estant si voisine de la nostre, tout ce que nous retrenchons de leurs causes motrices, et que nous adioustons à nostre condition au dessus de la leur, cela ne peult aulcunement partir du discours de nostre raison. Pour reglement de nostre santé, les medecins nous proposent l'exemple du vivre des bestes, et leur façon; car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple,

Tenez chaulds les pieds et la teste : Au demourant, vivez en beste :

la generation est la principale des actions naturelles; nous avons quelque disposition de membres qui nous est plus propre à cela: toutesfois ils nous ordonnent de nous renger à l'assiette et disposition brutale, comme plus effectuelle;

More ferarum
Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur
Concipere uxores: quia sic loca sumere possunt,
Pectoribus positis, sublatis semina lumbis ';

On croit communément que, pour être féconde,

LIVAS II, CHAPITAR XII.

et reiectent, comme nuisibles, ces mouvements indiscrets et insolents que les semmes y ont meslé de leur creu; les ramenant à l'exemple et usage des bestes de leur sexe, plus modeste et rassis:

Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat, Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet, Atque exossato ciet omni pectore fluctus. Eicit enim sulci rectà regione viaque Vomerem, atque locis avertit seminis ictum!

Si c'est iustice de rendre à chastun ce qui luy est deu, les bestes qui servent, aiment et deffendent leurs bienfaicteurs, et qui poursuyvent et oultragent les estrangiers et ceulx qui les offensent, elles representent en

couplement des quadrupèdes, parce que, dans cette attitude, la situation horisontale de la poitrine et l'élévation des reins favorisent la direction du fluide générateur. Lucarr. l. 4, v. 1261.

'Les mouvements lascifs par lesquels la femme excite l'ardeur de son époux, et sollicite un épanchement immodéré qui l'épuise, sont un obstacle à la fécondation; ils ôtent le soc du sillon, et détournent les germes de leur but. Lucarr. 1. 4, v. 1266.

cela quelque air de nostre iustice : comme aussi en conservant une equalité tresequitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits. Quant à l'amitié, elles l'ont, sans comparaison, plus vifve et plus constante que n'ont pas les hommes. Hyrcanus', le chien du roy Lysimachus, son maistre mort. demeura obstiné sur son lict, sans vouloir boire ne manger; et le iour qu'on en brusla le corps, il print sa course et se iecta dans le feu, où il feut bruslé : comme feit aussi le chien d'un nommé Pyrrhus'; car il ne bougea de dessus le lict de son maistre depuis qu'il feut mort; et, quant on l'emporta, il se laissa enlever quant et luy, et finalement se lancea dans le buchier où on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection qui naissent quelquesfois en nous sans le conseil de la raison, qui viennent d'une temerité fortuite que d'aultres nomment sympathie; les bestes en

[!] PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, c. 14.

² Id. ibid.

sont capables comme nous : nous veoyons les chevaulx prendre certaine accointance des uns aux aultres, jusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager separeement: on les veoid appliquer leur affection à certain poil de leurs compaignons, comme à certain visage, et, où ils le rencontrent, s'y ioindre incontinent avecques feste et demonstration de bienveuillance, et prendre quelque aultre forme à contrecœur et en haine. Les animaulx ont choix, comme nous, en leurs amours, et font quelque triage de leurs femelles; ils ne sont pas exempts de nos ialousies et d'envies extremes et irreconciliables. Les cupiditez sont ou naturelles et necessaires, comme le boire et le manger; ou naturelles et non necessaires, comme l'accointance des femelles; ou elles ne sont ny naturelles ny necessaires : de cette derniere sorte sont quasi toutes celles des hommes; car c'est merveille combien peu il fault à nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé à desirer : les apprests de nos cuisines ne touchent pas son ordonnance; les stoïciens disent qu'un homme auroit de quoy se substan290 ESSAIS-DE MONTAICNE,

ter d'une olive par iour: la delicatesse de nos vins n'est pas de sa leçon ny la recharge que nous adioustons aux appetits amoureux:

Neque illa

Magno prognatum deposcit consule cunnum '.

Ces cupiditez estrangieres, que l'ignorance du bien et une faulse opinion ont coulees en nous, sont en si grand nombre, qu'elles chassent presque toutes les naturelles : ny plus ny moins que si en une cité il y avoit si grand nombre d'estrangiers, qu'ils en meissent hors les naturels habitants, ou esteignissent leur auctorité et puissance ancienne, l'usurpant entierement et s'en saisissant. Les animaulx sont beaucoup plus reglez que nous ne sommes, et se contiennent avecques plus de moderation soubs les limites que nature nous a prescripts; mais non pas si exactement, qu'ils n'ayent encores quelque convenance à nostre desbauche; et tout ainsi, comme il s'est trouvé des desirs furieux qui

^{&#}x27; La volupté ne lui semble pas plus piquante dans les bras de la fille d'un consul. Hon. sat. 2, l. 1, v. 69.

ont poulsé les hommes à l'amour des bestes, elles se treuvent aussi par fois esprinses de nostre amour, et receoivent des affections monstrueuses d'une espece à aultre : tesmoing l'elephant corrival d'Aristophanes ' le grammairien, en l'amour d'une ieune bouquetiere en la ville d'Alexandrie, qui ne luy cedoit en rien aux offices d'un poursuyvant bien passionné; car, se promenant par le marché où l'on vendoit des fruicts, il en prenoit avecques sa trompe, et les luy portoit; il ne la perdoit de vue que le moins qu'il luy estoit possible; et luy mettoit quelquefois la trompe dans le sein par dessoubs son collet, et luy tastoit les tettins. Ils recitent aussi d'un dragon amoureux d'une fille; et d'une oye esprinse de l'amour d'un enfant, en la ville d'Asope; et d'un belier serviteur de la menestriere Glaucia : et il se veoid touts les iours des magots furieu-

PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, c. 16.

² PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, c. 16.

^{-- (}

-4.

sement esprins de l'amour des femmes. On veoid aussi certains, animaulx, s'adonner à l'amour des masles de leur sexe. Oppianus', et aultres, recitent quelques exemples pour montrer la reverence que les bestes, en leurs mariages, portent à la parenté; mais l'experience nous faict bien souvent veoir le contraire:

Nec habetur turpe invences
Ferre patrem tergo: fit equo sua filia coniux:
Quasque creavit, init pecudes caper: ipsaque cuius
Semine concepta est, ex illo concipit ales 2.

De subtilité malicieuse, en est il une plus expresse que celle du mulet du philosophe Thales? lequel, passant au travers d'une riviere, chargé de sel, et, de fortune, y estant brunché, si que les sacs qu'il portoit en feurent touts mouillez, s'estant apperceu

De Venatione, l. i, v. 236.—C.

² La génisse se livre sans honte à son père; la cavale assouvit les desirs du cheval dont elle est née: le boue s'unit aux chèvres qu'il a engendrées; et l'oiseau féconde l'oiseau à qui il a donné l'être. Ovid. Métam. fab. 9, l. 10, v. 28.

que le sel 1, fondu par ce moven, luy avoit rendu sa charge plus legiere, ne failloit iamais, aussitost qu'il rencontroit quelque ruisseau, de se plonger dedans avecques sa charge; insques à ce que son maistre, descouvrant sa malice, ordonna qu'on le chargeast de laine; à quoy, se trouvant mesconté, il cessa de plus user de cette finesse. Il y en a plasieurs qui representent naïfvement le visage de nostre avarice; car on leur veoid un soing extreme de surprendre tout ce qu'elles peuvent, et de le curieusement cacher, quoyqu'elles n'en tirent point d'usage. Quant à la mesnagerie, elles nous surpassent, non seulement en cette prevoyance d'amasser et espargner pour le temps à vepir, mais elles ont encores beaucoup de parties de la science qui y est necessaire : les fourmis estendent au dehors de l'aire leurs grains et semences pour les esventer, refréschir, et seicher, quand ils veoyent qu'ils commencent à se moisir et à sentir le rance.

PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, c. 15; et ÉLIER, de Animalibus, l. 7, c. 42. — C.

de peur qu'ils ne se corrompent et pourrissent. Mais la caution et prevention ' dont ils usent à ronger le grain de froment, surpasse toute imagination de prudence humaine : parce que le froment ne demeure pas tousiours sec ny sain, ains s'amollit, se resoult, et destrempe comme en laict, s'acheminant à germer et produire; de peur qu'il ne devienne semence, et perde sa nature et proprieté de magasin pour leur nourriture, ils rongent le bout par où le germe a coustume de sortir.

Quant à la guerre, qui est la plus grande et pompeuse des actions humaines, ie scaurois, volontiers si nous nous en voulons servir ponr argument de quelque prerogative, ou au contraire, pour tesmoignage de nostre imbecillité et imperfection; comme de vray, la science de nous entredesfaire et entretuer. de ruyper et perdre nostre propre espece, il semble qu'elle n'a beaucoup de quoy se faire desirer aux bestes qui ne l'ont pas:

Ouando leoni

La précaution et la prévoyance.-E.J.

Fortior eripuit vitam leo? quo nemore unquam Expiravit aper maioris dentibus apri!?

mais elles n'en sont pas universellement exemptes pourtant; tesmoing les furieuses rencontres des mouches à miel, et les entreprinses des princes des deux armees contraires:

Sæpe duobus Regibus incessit magno discordia motu: Continuòque animos vulgi et trepidantia bello Corda licet longè præsciscere².

Ie ne veois iamais cette divine description, qu'il ne m'y semble lire peincte l'ineptie et vanité humaine : car ces mouvements guerriers; qui nous ravissent de leur horreur et

Vit-on jamais un lion déchirer un lion plus foible que lui? Dans quelle forêt un sangier a-t-il expiré sous la dent d'un sanglier plus vigoureux? Juvansat. 15, v. 160.

² Souvent, dans une ruche, il s'élève entre deux rois de sanglantes querelles : dès lors on peut pressentir la fureur des combats dont le peuple est agité. V.1ao. Géorg. 1. 4, v. 57.

espoventement, cette tempeste de sons et de cris,

Fulgur ibi ad cœlum se tollit, totaque circum Ære renidescit telius, subterque virûm vi Encitur pedibus sonitus, clamoreque montes Icti relectant voces ad sidem mundi ';

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur, et de courage, il est plaisant à considerer par combien vaines occasions elle est agitée, et par combien legieres occasions esteincte:

Paridis propter narratur amorem Græcia Barbariæ diro collisa duello 2:

toute l'Asie se perdit, et se consomma en

L'acier renvoie ses éclairs au ciel ; les campagnes sont colorées par le reflet de l'airain ; la terre retentit sous les pas des soldats, et les monts voisins repoussent leurs cris guerriers jusqu'aux voûtes du monde. Lugart. l. 2, v. 325.

a On raconte qu'une guerre funeste, allumée par l'amour de Pàris, épuise toute la Grèce. Hoa. epist. 2, 1. 1, v. 6.

guerres pour le macquerellage tle Paris: l'envie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une ialousie domestique, causes qui ne debyroient pas esmouvoir deux harencieres à s'esgratigner, c'est l'ame et le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons nous en croire ceulx mesmes qui en sont les principaulx aucteurs et motifs? oyons le plus grand, le plus victorieux empereur, et le plus puissant qui-feust oneques, se iouant, et mettant en risee tresplaisamment et tresingenieusement, plusieurs batailles hazardees et par mer et par terre, le sang et la vie de cinq cents mille hommes qui suyvirent sa fortune, et les forces et richesses des deux parties du monde espuisees, pour le service de ses entreprinses :

Quodfutuit Glaphyran Antonius, hancmihi poenam Fulvia constituit, se quoque uti futuam. Fulviam ego ut futuam! quid; si me Manius oret Psedicem, faciam? non puto, si sapiam. Aut futue, aut pugnemus, ait: quid, si mihi vita Charior est ipsa mentula? signa canant!.

Cette épigramme, composée par Anguste, nous

(i'use en liberté de conscience de mon latin, avecques le congé que vous " m'en avez donné): or, ce grand corps, à tant de visages et de mouvements, qui semble menacer le ciel et la terre;

Quam multi Lybico volvuntur marmore fluctus. Sevus ubi Orion hybernis conditur undis.

a été conservée par Martial, épigr. 20, l. 11, v. 3. Voici la traduction libre que Fontenelle a faite de cette petite pièce, qu'on ne pouvoit traduire littéralement dans une langue aussi chaste que la nôtre : .

Parce qu'Antoine est charme de Glaphyre, Fulvie à ses beaux yeux me vent assujettir. Antoine est infidèle. Hé bien donc ! Est-ce à dire. Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir? Qui? moi, que je serve Fulvie!

Suffit-il qu'elle en ait envie? A ce compte, on verroit se retirer vers moi

Mille éponses mal satisfaites. Aime-moi, me dit-elle, ou combattons, Mais quoi?

' Montaigne s'adresse ici à une dame d'une qualité distinguée, qui l'avoit chargé de faire l'apologie de Sebond, et à laquelle nous devons par conséquent ce chapitre douzième, le plus long, et, au jugement de bien des gens, le plus carieux.—C.

Elle est bien laide! Allous, sonnez trompettes.

Vel quam sole novo densæ torrentur aristæ, Aut Hermi campo, aut Lyciæ flaventibus arvis; Scuta sonant, pulsuque pedum tremit excita tellus':

ce furieux monstre, à tant de bras et à tant de testes, c'est tousiours l'homme, foible, calamiteux et miserable; ce n'est qu'une fourmilliere esmeue et eschausse;

It nigrum campis agmen 1;

un souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le fauls pas d'un cheval, le passage fortuite d'un aigle, un songe, une voix, un signe, une brouce ³ matiniere,

- Comme les flots innombrables qui roulent en mugissant sur la mer de Lybie, lorsque, amenant l'hiver, l'orageux Orion se plonge dans les eaux comme les innombrables épis qui, au retour de l'été, frémissent sur les rives de l'Hermus, ou dans les champs dorés de la Lycie: ainsi les boucliers retentissent, ainsi la terre tremble sous les pas des guerriers. Eneid. 1, 7, v. 718.
- Le noir essaim marche dans la plaine. Eneid.
 1. 4, v. 404.
 - 3. Un brouillard, une brume du matin.

suffisent à le renverser et porter par terre. Donnez luy seulement d'un rayon de soleil par le visage, le voylà fondu et esvanou; qu'on luy esvente seulement un peu de poulsiere aux yeux, comme aux mouches à miel de nostre poëte, voylà toutes nos enseignes, nos legions, et le grand Pompeius mesme à leur teste, rompu et fracassé: car ce feut luy, ce me semble ', que Sertorius battit en Espaigne avecques ces belles armes, qui ont aussi servi à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Crassus:

Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta, Pulveris exigui iactu compressa quiescent 2:

Ici Montaigne se défie un peu de sa mémoire, et avec raison; car ce ne fut pas contre Pompée que Sertorius employa cette ruse, mais contre les Caracitaniens, peuples d'Espagne qui habitoient dans de profondes cavernes creusées dans le roc, où il étoit impossible de les forcer. Veyez, dans Plutabous, la Vie de Sertorius, c. 6.—C.

Géorg, 1, 4, v. 86,

² Et tout ce fier courtoux, tout ce grand mouvement, Qu'on jette un peu de sable, il cesse en un instant.

qu'on descouple. mesme de nos mouches anrez, elles auront et la ferce et le courage de le dissiper. De fresche memoire, les Portugais assiegeants la ville de Tamly, au territoire de Xiatine, les habitants d'icelle porterent sur la muraille grand' quantité de ruches, de quoy ils sont riches; et avec du feu chasserent les abeilles si vifvement sur leurs ennemis, qu'ils abandonnerent leur entreprinse, ne pouvants soustenir leurs. assaults et piqueures : ainsi demeura la victoire et liberté de leur ville à ce nouveau secours; avecques telle fortune, qu'au retour. du combat il ne s'en trouva une seule à dire. Les ames des empereurs et des savatiers * sont iectees à mesme moule : considerants l'importance des actions des princes,

Et vous, Blanche la savatière.

Savatier vient fort naturellement de savate, mot trèsusité encore aujourd'hai.—C.

Qu'on láche, qu'on détache une couple, etc.

E. J.

^{*} Savatier, on savetier, dit Cotgrave.—Savatier a été en usage long-temps avant Montaigne; car, du temps de Villon, on disoit savatier:

302 ESSAIS DE MONTAIGNE.

et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produictes par quelques causes aussi poisantes et importantes; nous nous trompons: ils sont menez et ramenez en leurs mouvements par les mesmes ressorts que nous sommes aux nostres; la mesme raison, qui nous faict tanser avecques un voisin, dresse entre les princes une guerre; la mesme raison, qui nous faict fouetter un laquay, tumbant en un roy, luy faict ruyner une province; ils veulent aussi legierement que nous, mais ils peuvent plus; pareils appetits agitent un ciron et un elephant.

Quant à la fidelité, il n'est animal au monde traistre, au prix de l'homme. Nos histoires racontent la vifve poursuitte que certains chiens ont faict de la mort de leurs maistres. Le roy Pyrrhus, ayant rencontré un chien qui gardoit un homme mort, et ayant entendu qu'il y avoit trois iours qu'il faisoit cet office, commanda qu'on enterrast ce corps, et mena ce chien quant et luy. Un iour qu'il assistoit aux montres generales de son armee, ce chien ', appercevant les meur-

PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, c. 12.-C.

triers de son maistre, leur courut sus avecques grands abbays et aspreté de courroux. et, par ce premier indice, achemina la vengeance de ce meurtre, qui en feut faicte bientost aprez par la vove de la justice. Autant en feit le chien du sage Hesiode' avant convaincu les enfants de Ganistor, naupactien, du meurtre commis en la personne de son maistre. Un aultre chien : estant à la garde d'un temple à Athenes, et avant apperceu un larron sacrilege qui emportoit les phis beaux ioyaux, se meit à abbayer contre luy tant qu'il peut; mais les marguilliers ne s'estants point esveillez pour cela, il se meit à le suyvre, et le iour estant venu, se teint un peu plus esloingné de luy, sans le perdre iamais de veue : s'il luy offroit à manger, il n'en vouloit pas; et aux aultres passants qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queue, et prenoit de leurs mains oe qu'ils luy donnoient à manger : si

PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, c. 12.

² Id. ibid.—La même histoire, ou plutôt la même fable, est dans ÉLIEE, de Animal. l. 7, c. 13.—E. J.

son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quant et quant au lieu mesme. La nougelle de ce chien estant venue aux marguilliers de cette glise, ils se meirent à le suyvre
à la trace, s'enquerants des nouvelles du
poil de ce chien, et enfin le rencontrerent en
là ville de Cromyon', et le larron aussi,
qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, où
il feut puni : et les iuges, en recognoissance
de ce bon office, ordonnerent, du publicque, certaine mesure de bled pour nourrir
le chien, et aux presbtres d'en avoir soing.
Plutarque tesmoigne cette histoire comme
chese tresaveree et advenue en son siecle.

Quant à la gratitude (caril me semble que nous avons besoing de mettre ce mot en credit), ce seul exemple y suffira, qu'Appion recite comme en ayant esté luy mesme spectateur: Un iour, dict il, qu'on donnoit à Rome, au peuple, le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, et principalement de lions de grandeur inustèee, il y en avoit

Porez Aulu-Gulle, l. 5, c. 14; et Sinbouk, de Benef. l. 2, c. 19.—C.

un, entre aultres, qui par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres, et un rugissement haultain et espoventable, attiroit à soy la veue de toute l'assistance. Entre les aultres esclaves qui feurent presentez au peuple en ce combat des bestes. feut un Androclus, de Dace, qui estoit à un seigneur romain de qualité consulaire. Ce lion, l'ayant apperceu de loing, s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, et puis s'approcha tout doulcement, d'une façon molle et paisible, comme pour entrer en recognoissance avecques luy : cela faict, et s'estant asseuré de ce qu'il cherchdit, il commencea à battre de la quene, à la mode des chiens qui flattent leur maistre, et à baiser et leicher les mains et les cuisses de ce pauvre miserable, tout transi d'effroi, et hors de soy. Androclus, ayant reprins ses esprits par la benignité de ce lion, et r'asseuré sa veue pour le considerer et recognoistre, c'estoit un singulier plaisir de veoir les caresses et les festes qu'ils. s'entresaisoient l'un à l'aultre. De quoy le peuple ayant eslevé des cris de ioye, l'emson larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quant et quant au lieu mesme. La nouwelle de ce chien estant venue aux marguilliers de cette glise, ils se meirent à le suyvre
à la trace, s'enquerants des nouvelles du
poil de ce chien, et enfin le rencontrerent en
là ville de Cromyon', et le larron aussi,
qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, où
il feut puni : et les iuges, en recognoissance
de ce bon office, ordonnerent, du publicque, certaine mesure de bled pour nourrir
le chien, et aux presbtres d'en avoir soing.
Plutarque tesmoigne cette histoire comme
chose tresaveree et advenue en son siecle.

Quant à la gratitude (caril me semble que nous avons besoing de mettre ce mot en credit), ce seul exemple y suffira, qu'Appion recite comme en ayant esté luy mesme spectateur: Un iour, dict il, qu'on donnoit à Rome, au peuple, le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, et principalement de lions de grandeur inustee, il y en avoit

Poyez Aulu-Gulla, l. 5, c. 14; et Sindouk, de Benef, l. 2, c. 19.—C.

un, cuire animes, qui, par san par inne par la ferce et grande de ses manuels. un registrate basis d commune. attiroit à soy la veue de taux : Entre les autres exclaves que fement parscatez au people en ue combat de acuser feut un Androcku, de Muse, qui essec : un seigneur romain de spanise commune. (lion, l'avant appeare de la la company premierement that count, county colors co tré ca administra, et pais s'apparent des douleures, d'un fame male « parier. comme pour cuite de service de se ques lay : cela faint, et s'estar morar e ce qu'il descrit, il annuel à marie la quene, à la made des cises que fesses leur maistre, et à lamer et innier et mais d les cuines de se promer manue. Mar transi d'efferi, et hous de ser Animen. tyant reprint tes especies per 2 hours œ lion, et r'ameni sa con ce lion, et r'ameni sa derer et receptione, centre de plaisir de veoir les carents de qu'il plaisir de vers'entrefaisone

pereur feit appeller cet esclave pour entendre de luy le moyen d'un si estrange evenement: Il luy recita une histoire nouvelle et admirable: « Mon maistre, dict il, estant proconsul en Afrique, ie seus contrainct, par la cruauté et rigueur qu'il me tenoit, me faisant journellement battre, de me desrobber de luy, et m'en fuyr; et, pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grande auctorité en la province, ie trouvay mon plus court de gaigner les, solitudes et les contrees sablonneuses et inhabitables de ce païs là, resolu, si le moyen de me nourrir venoit à me faillir, de trouver quelque façon de me tuer moy mesme. Le soleil estant extremement aspre sur le midy, et les chaleurs insupportables, ie m'embatis ' sur une caverne cachee et inaccessible, et ie me iectay dedans. Bientost aprez y surveint ce

Je rencontrai une caverne, etc. Embattre signifie arriver en quelque lieu, soit par dessein, soit par des cas d'aventure. Qui sont ces gens qui ainsi se sont embattus en ces pays, c'est-à-dire, sont entres ou se sont ruez dedans? NICOT. — Je m'embatis sur lity, je le rencontrai par hazard. Cotganza.—C.

lion, avant une patte sanglante et blecee. tout plaintif et gemissant des douleurs qu'il x souffroit. A son arrivee, i'eus beaucoup' de frayeur; mais luy, me voyant mussé dans un coing de sa loge, s'approcha tout doulcement de moy, me presentant sa patte offensee, et me la montrant comme pour demander secours: ie luy ostay lors un grand escot' qu'il y avoit, et, m'estant un peu apprivoisé à luy, pressant sa playe, en feis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay et . nettoyay le plus proprement que ie peus. Luy, se sentant allegé de son mal et soulagé de cette douleur, se print à reposer et à dormir, ayant tousiours sa patte entre mes mains. De là en hors, luy et moy vesquismes ensemble en cette caverne, trois ans entiers, de mesmes viandes; car des bestes qu'il tuoit à sa chasse, il m'en apportoit les meil-

^{&#}x27;Un grand éclat de bois. — Escot signifie ici une écharde, un piquant de chardon ou de bois: et, pris dans ce sens-là, il se trouve dans le Dictionnaire français et anglais de Cotgrave. — Ibi ego stirpem ingentem vestigio pedis ejus hærentem revelli, dit Androelus dans AULU-GELLE. Noct. Attic. l. 5, c. 14.—C.

leurs endroicts, que ie faisois cuire au soleil. à faulte de fen, et m'en nourrissois. A la longue, m'estant ennuyé de cette vie brutale et sauvage, comme ce lion estoit allé un iour à sa queste accoustumee, ie partis de là; et, à ma troisiesme iournee, feus surprins par les soldats qui me menerent d'Afrique en cette ville à mon maistre, lequel soubdain me condamna à mort, et à estre abandonné aux bestes. Or, à ce que ie veois, ce lion feut aussi prins bientost aprez, qui m'a à cette heure voulu recompenser du bienfaiet et guarison qu'il avoit receu de moy. » Voylà l'histoire qu'Androclus recitaà l'empereur, laquelle il feit aussi entendre de main à main au peuple : parquoy, à la requeste de touts, il feut mis en liberté, et absouls de cette condamnation, et, par ordonnance du peuple, luy feut faict present de ce lion. Nous voyions depuis, dict Appion, Androclus conduisant ce lion à tout une petite lesse, se promenant par les tavernes à Rome, recevoir l'argent qu'on luy donnoit, le lion se laisser couvrir des fleurs qu'on luy iectoit, et chascun dire en les rencontrant : Voylà le lion, hoste de l'homme : Voilà l'homme medecin du lion.

Nous pleurons senvent la perte des bestes que nous aimons; aussi font elles la nostre:

Post, beliator equus, positis insignibus, Æthon It lacrymans, guttisque humectat grandibus ora '.

Comme aulcunes de nos nations ont les femmes en commun; aulcunes, à chascun la sienne: cela ne se veoid il pas aussi entre les bestes; et des mariages mieulx gardez que les nostres? Quant à la societé et confederation qu'elles dressent entre elles pour se liguer ensemble et s'entresecourir, il se veoid, des bœufs, des porceaux, et aultres animaulx, qu'au cry de celuy que vous offensez, tout la troupe accourt à son ayde, et se rallie pour sa dessense : l'escare', quand il a avallé l'hameçon du pescheur, ses

^{&#}x27;Ensuite venoit, sans harnois et sans ornement, Æthon, son cheval de bataille, pleurant, et laissant tomber de ses yeux de grosses larmes. Ensid. l. 11, v. 89.

L'escare, espèce de poisson. E.J.

compaignons s'assemblent en foule autour de luy, et rongent la ligne; et, si d'adventure il v en a un qui avt donné dedans la nasse, les aultres luy baillent la queue par dehors, et luy la serre tant qu'il peult à belles dents; ils le tirent ainsin au dehors, et l'entraisnent 1. Les barbiers 2, quand l'un de leurs compaignons est engagé, mettent la ligne contre leur dos, dressants 3 un' espine, qu'ils ont dentelee comme une scie, à l'aide de laquelle ils la scient et coupent. Quant aux particuliers offices que nous tirons l'un de l'aultre pour le service de la vie, il s'en veoid plusieurs pareils exemples parmi elles: ils tiennent que la baleine 4 ne marche iamais qu'elle n'ayt au devant d'elle un petit poisson semblable au gouion de mer, qui s'appelle pour cela la guide: la baleine le suit, se laissant mener et tourner, aussi fa-

PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, c. 26.

² Les barbeaux, autre espèce de poisson.—E. J.

^{3.} PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, c. 26.

^{4.} PLUTARQUE, ib. c. 32.—C.

LIVRE II, CHAPITRE XII. eilement que le timon faict retourner la navire; et, en recompense aussi, au lieu que toute aultre chose, soit beste, ou vaisseau. qui entre dans l'horrible chaos de la bouche de ce monstre, est incontinent perdu et englouti, ce petit poisson s'y retire en toute seureté, et y dort; et pendant son sommeil, la baleine ne bouge : mais aussi tost qu'il sort, elle se met à le suyvre sans cesse; et si, de fortune, elle l'escarte ', elle va errant cà et là, et souvent se froissant contre les rochiers, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail : ce que Plutarque tesmoigne avoir veu en l'isle d'Anticyre. Il v a une pareille societé entre le petit oyseau qu'on nomme le roytelet, et le crocodile : le roytelet sert de sentinelle à ce grand animal; et si l'ichneumon, son ennemy, s'approche pour le combattre, ce petit oyseau, de peur qu'il ne le surprenne endormi, va, de son chant, et à coups de bec, l'esveillant, et l'adver-

—C.

^{&#}x27; Si, par hasard, elle s'écarte de lui, etc.—E. J.

PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, c. 32.

tissant de son dangier : il vit des demeurants ' de ce monstre, qui le receoit familierement en sa bouche, et luy permet de becqueter dans ses machoueres et entre ses dents, et y recueillir les morceaux de chair qui y sont demeurez, et, s'il veult fermer la bouche. il l'advertit premierement d'en sortir, en la serrant peu à peu, sans l'estreindre et l'offenser. Cette coquille, qu'on nomme la Nacre , vit aussi ainsin avecques le pinnothere, qui est un petit animal de la sorte d'un cancre, luy servant d'huissier et de portier, assis à l'ouverture de cette coquille, qu'il tient continuellement entrebaillee et ouverte, iusques à ce qu'il y voye entrer quelque petit poisson propre à leur prinse : car lors il entre dans la nacre, et luy va pinceant la chair visve, et la contrainct de fermer sa coquille: lors eulx deux ensemble mangent

Des restes, des morceaux, etc. Des morceaux de chair qui sont demeurés entre les dents de ce monstre, comme Montaigne nous le dira lui-même bientôt après.—C.

PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, c. 32; et Creanon, de Natur. Deor. 1. 2, c. 48.—C.

la prove enfermee dans leur fort. En la maniere de vivre des thuns ', on y remarque une singuliere science des trois parties de la mathematique : quant à l'astrologie, ils l'enseignent à l'homme; car ils s'arrestent au lieu où le solstice d'hyver les surprend, et n'en bougent iusques à l'equinoxe ensuyvant; voylà pourquoy Arintote * mesme leur concede volontiers cette science : quant à la geometrie et arithmetique, ils font tousiours leur bande de figure cubique', carree 'en touts sens, et en dressent un corps de battaillon solide, clos et environné tout à l'antour, à six faces toutes eguales : puis nagent en cette ordonnance carree, autant large derriere que devant; de façon que qui en veoid et compte un reng, il peult ayseement nombrer toute la troupe, d'autant que le nombre de la profondeur est egual à la largeur à la longueur.

IV.

PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, c. 29.

² ARISTOTE, Hist. des Anim. l. 8, c. 13; et ÉLIEN, de Animal. l. 9, c. 42.—C.

³ Plutarque, de solertiá Animal. c. 21.—C.

314 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Quant à la magnanimité, il est malaysé de luy donner un visage plus apparent qu'en ce faict du grand chien qui feut envoyé des Indes au roy Alexandre: on luy presenta premierement un cerf pour combattre, et puis un sanglier, et puis un ours; il n'en feit compte, et ne daigna se remuer de sa place : mais, quand il veid un lion ', il se dressa incontinent sur ses pieds, montrant manifestement qu'il declaroit celuy là seul digne d'entrer en combat avecques luy. Touchant la repentance et recognoissance des faultes, on recite d'un elephant , lequel ayant tué son gouverneur par impetuosité de cholere, en print un dueil si extreme, qu'il ne voulut oncques puis manger et se laissa mourir. Quant à la clemence, on recite d'un tigre 3, la plus humaine beste de toutes, que luy ayant esté inbaillé un chevreau, il souffrit deux iours la faim avant que de le vouloir offenser, et le

PLUTARQUE, De l'adresse des Animaux, c. 21.

ARRIEN, Hist. indic. c. 14.-C.

³ PLUTARQUE, de solertiá Animal. c. 19 .- C.

troisiesme il brisa la cage où il estoit enfermé, pour aller chercher aultre pasture, ne se voulant prendre au chevreau, son familier et son hoste. Et quant aux droicts de la familiarité et convenance, qui se dresse par la conversation, il nous advient ordinairement d'apprivoiser des chats, des chiens et des lievres ensemble. Mais ce que l'experience apprend à ceulx qui vovagent par mer. et notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons 's surpasse toute humaine cogitation : de quelle espece d'animaulx a iamais nature tant honoré les couches . la naissance, et l'enfantement? car les poëtes disent bien qu'une seule isle de Delos, estant auparavant vagante, feut affermie pour le service de l'enfantement de Latone; mais Dieu a voulu que toute la mer feust arrestee, affermie, et applanie, sans vagues, sans vents et sans pluye, ce pendant que l'halcyon faict ses petits, qui est iustement environ le sosltice, le plus court iour de l'an; et, par son privilege, nous avons sept iours et sept

[!] PLUTARQUE, de solertiá Animal., c. 34. - C.

316 . ESSAIS DE MONTAIGNE,

nuicts, au fin cœur de l'hyver, que nous pouvons naviguer sans dangier. Leurs femelles ne recognoissent aultre masle que le leur propre; l'assistent toute leur vie, sans iamais l'abandomor : s'il vient à estre debile et cassé, elles le chargent sur leurs espaules, le portent partout, et le servent iusques à la mort. Mais aulcune suffisance n'a encores peu atteindre à la cognoissance de cette merveilleuse fabrique de quoy l'halcyon compose le nyd pour ses petits, ny en deviner la matiere. Plutarque , qui en a veu et manié plusieurs, pense que ce soit des arrestes de quelque poisson qu'elle conioinct et lie ensemble, les entrelaceant, les unes de long, les aultres de travers, et adioustant des courbes et des arrondissements. tellement qu'enfin elle en forme un vaisseau rend prest à voguer : puis, quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au battement du flot marin, là où la mer, le battant tout doulcement, luy enseigne à radouber ce qui n'est pas bien lié, et à micula

PLUTARQUE, de solertia Animal, c. 34. - C.

fortifier aux endroiets of elle veoid que sa structure se desmeut et se lasche par les coups de mer : et, au contraire, ce qui est bien joinet, le battement de la mer le vous estreinct et vous le serre, de sorte qu'il ne se peult ny rompre, ny dissouldre, ou endommager à coups de pierre, ny de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer, c'est la proportion et figure de la concavité du dedans : car elle est composee et proportionnee de maniere qu'elle ne peult recevoir ny admettre aultre chose que l'ovscau qui l'a bastie; car à toute aultre chose elle est impenetrable, close, et fermee, tellement qu'il n'y peult rien entrer, non pas l'eau de la mer seulement. Voylè ane description bien claire de ce bastiment, et empruntee de bon lieu : toutesfois il me semble qu'elle ne nous esclaircit pas encores suffisamment la difficulté de cette architecture. Or, de quelle vanité nous peult il partir, de loger au dessouhs de nous, et d'interpreter desdaigneusement, les effects que nous ne pouvons imiter ny comprendre?

Pour suyvre encores un peu plus loing

cette equalité et correspondance de nous aux bestes : le privilege, de quoy nostre ame se glorifie, de ramener à sa condition tout ce qu'elle conceoit, de despouiller de qualitez mortelles et corporelles tout ce qui vient à elle, de renger les choses, qu'elle estime dignes de son accointance, à desvestir et despouiller leurs conditions corruptibles, et leur faire laisser à part, comme vestements superflus et viles, l'espesseur, la longueur, la profondeur, le poids, la couleur, l'odeur, l'aspreté, la polisseure, la dureté, la mollesse, et touts accidents sensibles, pour les accommoder à sa condition immortelle et spirituelle; de maniere que Rome et Paris, que i'ay en l'ame, Paris que i'imagine, ie l'imagine et le comprends sans grandeur et sans lieu, sans pierre, sans plastre, et sans bois : ce mesme privilege, dis ie, semble estre bien evidemment aux bestes : carun cheval accoustumé aux trompettes, aux arquebusades, et aux combats, que nous voyons tremousser et fremir en dormant, estendu sur sa lictiere, comme s'il estoit en la meslee, il est certain qu'il conceoit en

son ame un son de tabourin sans bruict, une armee sans armes et sans corps:

Quippe videbis equos fortes, cum membra iacebunt In somnis, sudare tamen, spirareque sæpè, Et quasi de palma summas contendere vires ':

ce lievre, qu'un levrier imagine en songe, aprez lequel nous le voyons haleter en dormant, alonger la queue, secouer les iarrets, et representer parfaictement les mouvements de sa course, c'est un lievre sans poil et sans os:

Venantumque canes in molli sæpe quiete Iactant crura tamen subito, vocesque repente Mittunt, et crebras reducunt naribus auras, Ut vestigia si teneant inventa ferarum: Expergefactique sequuntur inania sæpe Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant; Donec discussis redeant erroribus ad se 2:

^{&#}x27;Vous verrez des coursiers, quoique étendus et profondément endormis, se baigner de sueur, souffler fréquemment, et tendre tous leurs muscles, comme s'ils disputoient le prix de la course. Lucaur. 1. 4, v. 988.

² Souvent, au milieu du sommeil, les chiens de

les chiens de garde que nous voyons souvent gronder en songeant, et puis iapper tout à faict, et s'esveiller en sursault, comme s'ils appercevoient quelque estrangier arriver: cet estrangier, que leur ame veoid, c'est un homme spirituel et imperceptible, sans dimension, sans couleur, et sans estre:

Consueta domi catulorum blanda propago Dagere, sæpèlevem ex oculis volucremque soporem Discutere, et corpus de terrà corripere instant, Proinde quasi ignotas facies atque ora tuantur!

Quant à la beauté du corps, avant passer

nos chasseurs agitent tout à coup les pieds, aboient, et aspirent l'air à plusieurs reprises, comme s'ils étoient sur la trace de la proie; souvent même, en se réveillant, ils continuent de poursuivre les vains simulacres d'an cerf qu'ils s'imaginent voir fair devant eux, jusqu'a ce que, revenus à eux, ils reconnoissent leur erreur. Lucart. l. 4, v. 992.

Souvent le gardien fidèle et caressant qui vit sous nos toits dissipe tout à coup le sommeil léger qui couvroit ses paupières, se dresse avec précipitation sur ses pieds, croyant voir un visage inconnu et des traits suspects. Lucaur. l. 4, v. 999. enltre il me faudroit scavoir si neus sommes d'accord de sa description. Il est vraysemblable que nous ne scavons gueres que c'est que beauté en nature et en general, puisque à l'humaine et nostre beauté nous dennons tant de formes diverses, de laquelle s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la recognoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantasions ' les formes à nostre poste:

Turpis romano belgicus ore color *:

les Indes la peignent noire et basannee, aux levres grosses et enflees, au nez plat et large; et chargent de gros anneaux d'or le cartflage d'entre les nazeaux, pour le faire pendre iusques à la bouche; comme aussi la balieure ³, de gros cercles enrichis de

Nous nous en figurons les formes selon notre caprice, notre imagination, à notre fantaisse et à notre gré.—E. J.

Le teint belgique dépare un visage romain. Proprat. l. 2, eleg. 17, v. 26.

Festime, dit Borel dans son Trésor de Recher-

pierreries, si qu'elle leur tumbe sur le menton, et est leur grace de montrer leurs dents iusques au dessoubs des racines. Au Peru, les plus grandes aureilles sont les plus belles, et les estendent autant qu'ils peuvent par artifice: et un homme d'auiourd'huy dict avoir veu, en une nation orientale, ce soing de les agrandir en tel credit, et de les charger de poisants ioyaux, qu'à touts coups il passoit son bras vestu au travers d'un trou d'aureille. Il est ailleurs des nations qui noircissent les dents avecques grand soing, et ont à mespris de les veoir blanches: ailleurs, ils les teignent de couleur rouge. Non seulement en Basque, les

ches gauloises, que le mot de baleures (car c'est sinsi qu'il l'a écrit) dénote les jones ou mâchoires. Froissard: Perçoient bras, testes et baleures. Il signifie la même chose, selon Cotgrave, qui écrit balieures, comme a fait Montaigne. Mais, selon Nicot, levres et balieures sont termes synonymes. Et pour moi, je crois que, par balieure, Montaigne entend iei la lèvre d'en bas, qui, percée de gros cercles enrichis de pierreries, tombe sur le menton, et découvre les dents jusques au-dessous des racines. — C. femmes se treuvent plus belles la teste rase; mais assez ailleurs, et, qui plus est, en certaines contrees glaciales, comme dict Pline 1. Les Mexicanes comptent entre les beautez la petitesse du front; et où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent au front, et peuplent par art; et ont en si grande recommendation la grandeur des tettins, qu'elles affectent de pouvoir donner la mammelle à leurs enfants par dessus l'espaule : nous formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse et massifve; les Espaignols, vuidee et estrillec: et entre nous, l'un la faict blanche, l'aultre brune ; l'un molle et delicate, l'aultre forte et vigoreuse; qui y demande de la mignardise et de la doulceur; qui, de la fierté et maiesté. Tout ainsi que la preference en beauté, que Platon a attribue à la figure spherique, les epicuriens 3 la donnent à la pyramidale plustost, ou carree,

^{&#}x27; L. 6, c. 13.- C.

Dans son Timée. - C.

³ Csc. de Nat. Deor. c. 10. - C.

et ne peuvent avaller un dieu en serme de boule. Mais, quoy qu'il en soit, nature ne nons a non plus privilegiez en cela qu'au demourant, sur les loix communes: et, si nous nous iugeons bien, nous trouverons que s'il est quelques animaulx moins favorisez en cela que nous, il y en a d'aultres, et en grand nombre, qui le sont plus, à multis animalibus decore vincimur', voire des terrestres nos compatriotes; car, quant aux marins, laissant la figure, qui ne peult tumher en proportion, tant elle est aultre, en eouleur, netteté, polisseure, disposition, nous leur cedons assez, et non moins en toutes qualitez aux aërez. Et cette prerogative, que les poëtes font valoir de nostre stature droicte, regardant vers, le ciel sen origine,

Pronaque cùm spectent animalia cætera terram, Os homini sublime dedit, cœlumque tueri Iussit, et erectos ad sidera tollere vultus!,

Plusieurs animaux nous surpassent en beauté. San epist. 124.

Dieu a courbé les animaux, et a attaché leurs.

elle est vrayement poëtique; car il y a plusieurs bestioles qui ont la veue renversee tout à faict vers le ciel; et l'encoleure des chameaux et des austruches, ie la treuve encores plus relevee et droicte que la nostre : quels animaulx n'ont la face en hauft, et ne l'ont devant, et ne regardent vis à vis, comme nous, et ne descouvrent, en leur iuste posture, autant du ciel et de la terre, que l'homme? et quelles qualitez de nostre corporelle constitution ', en Platon et en Cicero, ne peuvent servir à mille sortes de bestes? Celles qui nous retirent le plus *, ce sont les plus laides et les plus abiectes de toute la bande : car, pour l'apparence exterieure et forme du visage, ce sont les magots;

regards à la terre; mais **2** a donné à l'homme un front sublime; il a voulu qu'il regardat le ciel, et qu'il levat, pour contempler les astres, sa face majestueuse. Ovide, Mét. fab. 2, l. 1, v. 54.

Décrites par Platon et par Cicéron: par le premier dans son Timée; et par le dernier dans son traité De la Nature des Dieux, l. 2, c. 54, etc. — C.

² Les bêtes qui nous ressemblent le plus. - E. J.

326 ESSAIS DE MONTAIGNE,

.Simia quam similis, turpissima bestia, nobis "!

pour le dedans et parties vitales, c'est le porceau . Certes, quand i'imagine l'homme tout nud, ouv en ce sexe qui semble avoir plus de part à la beauté, ses tares 3, sa subjection naturelle et ses imperfections, ie treuve que nous avons eu plus de raison que nul aultre animal de nous couvrir. Nous avons esté excusables de emprunter ceulx que nature avoit favorisez en cela plus que nous, pour nous parer de leur beauté, et nous cacher soubs leur despouille, de laine, plume, poil, soye. Remarquons au demourant que nous sommes le seul animal duquel le default offense nos propres compaignons, et seuls qui avons à nous desrobber, en nos actions naturelles, de nostre espece. Vrayement, c'est aussi un effect digne de consideration, que les maistres du mestier cordonnent, pour remede aux passions amoureu-

Tout difforme qu'il est, le singe nous ressemble.
Ennus, apud Cic. de Nat. Deor. l. 1, c. 35.

² Le pourceau. — E. J.

³ Ses défectuosités, ses défauts. - E. J.

ses, l'entiere veue et libre du corps qu'on recherche; et que, pour refroidir l'amitié, il ne faille que veoir librement ce qu'on aime;

Ille quòd obscœnas in aperto corpore partes Viderat, in cursu qui fuit, hæsit amor ':

or, encores que cette recepte puisse à l'adventure partir d'une humeur un peu delieate et refroidie, si est ce un merveilleux signe de nostre defaillance , que l'usage et la cognoissance nous desgouste les uns des aultres: ce n'est pas tant pudeur, qu'art et prudence, qui rend nos dames si cireonspectes à nous refuser l'entree de leurs cabinets avant qu'elles soyent peinctes et parces pour la montre publicque:

Nec Veneres nostras hoc fallit; quo magis ipsæ Omnia summoperè hos vitæ postcenia celant, Quos retinere volunt, adstrictoque esse in amore?:

^{&#}x27;Tel, pour avôir vu à découvert les plus secrètes parties du corps de l'objet aimé, a senti, au milieu des plus vifs transports, se glacer sa passion, et l'amour s'envoler. Ovid. de Remed. Amor. v. 429.

² De notre imperfection, défectuosité.— L. J.

³ C'est ce que les femmes savent parfaitement.

328 RESALS DE MONTAIGHE,

là où, en plusieurs animaulx, il n'est rien d'eulx que nous n'aimiens, et qui ne plaise à nos sens : de facen que de leurs excrements mesmes et de leur descharge nous tirons non seulement de la friandise au manger, mais nos plus riches ornements et parfums. Ce discours ne touche que nostre commun ordre, et n'est pas si sacrilege d'y vouloir comprendre ces divines, supernaturelles et extraordinaires beautez qu'on veoid par fois reluire entre nous, comme des astres soubs un voile corporel et terrestre. Au demourant, la part mesme que nous faisons aux animaulx des faveurs de nature, par nostre confession, elle leur est bien advantageuse : nous nous attribuons des biens imaginaires et fantastiques, des biens futurs et absents, desquels l'humaine capacité ne se peult d'elle mesme respondre, ou des biens que nous nous attribuons faulsement par la licence de nostre opinion, comme la raison, la science et l'honneur; et à eulx.

Elles ont grand soin de cacher tes arrière-scènes de la vie aux amants qu'elles veulent retenir dans leurs chaines. Lucaga. 1. 4, v. 1182.

de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste : et disent que

PLUTARQUE, Des communes conceptions contreles Spoiques, c. 8. — C.

² PLUTARQUE, Des communes conceptions contre les Storques, e. 8.— C.

la sagesse mesme eust parlé à luy en cette manière: « Quitte moy, laisse moy là, plutost que de me loger soubs la figure et corps d'un asne. » Comment, cette grande et divine sapience, les philosophes la quittent donc pour ce voile corporel et terrestre? ce n'est doncques plus par la raison, par le discours et par l'ame, que nous excellons sur les bestes; c'est par nostre beauté, nostre beau teinct et nostre belle distinction de membres, pour laquelle il nous fault mettre nostre intelligence, nostre prudence, et tout le reste à l'abandon. Or, i'accepte cette naifve et franche confession: certes, ils ont cogneu que ces parties là, de quoy nous faisons tant de feste, ce n'est que vaine fautasie. Quand les bestes auroient doncques toute la vertu; la science, la sagesse et suffisance stoïque. ce seroient tousiours des bestes; ny ne seroient pourtant comparables à un homme misérable, meschant, et insensé. Car enfin tout ce qui n'est comme nous sommes, n'est rien qui vaille; et Dieu mesme pour se faire valoir, il fault qu'il y retire ', comme nous

Y ressemble. - E. J.

dirons tantost: par où il appert que ce n'est point par vray discours!, mais par une fierté folle, et opiniastreté, que nous nous preferons aux aultres animaulx, et nous sequestrons de leur condition et société.

Mais pour revenir à mon propos, nous avons pour nostre part l'inconstance, l'irresolution, l'incertitude, le dueil, la superstition, la solicitude des choses à venir, voire aprez nostre vie, l'ambition, l'avarice, la ialousie, l'envie, les appetits desreglez, forcenez et indomptables, la guerre, la mensonge, la desloyauté, la detraction et la curiosité. Certes, nous avons estrangement suspayé ce beau discours de quoy nous nous glorifions, et cette capacité de iuger et cognoistre, si nous l'avons achetee au prix de ce nombre infiny de passions auxquelles nous sommes incessamment en prinse s'il ne nous plaist de faire encores valoir, comme faict bien Socrates, cette notable preroga-

Par des raisons solides, — E. J.

ehose, c'est la payer au-delà de son juste prix. C.

tive sur les aultres aumaulx, que où nature leur a prescript certaines saisons et limites à la volupté venerienne ', elle nous en a lasché la bride à toutes heures et occasions. Ut vinum ægrotis, quia prodest rarò, nocet sæpissimé, melius est non adhibere omninò, quam, spe dubiæ salutis, in apertam perniciem incurrere: Sic, haud scio an melius fuerit humano generi motum istum celerem, cogitationis acumen, solertiam, quam Rationem vocamus, quoniam pestifera sint multis, admodùm paucis salutaria, non dari omninò, quam tam munificè et tam largè dari'. De quel fruict pouvons nous estimer

^{&#}x27;Xinopuon, Apomnemoneum, l. 1, c. 4, v. 12. - C.

Il vaut mieux ne point donner de vin aux malades, parce qu'en leur donnant ce remède quelquefois utile, mais le plus souvent nuisible, on les exposeroit à un danger visible, dans l'espoir d'un bien incertain; de même il vaudroit pent-être mieux, à mon avis, que la nature nous eût refusé cette activité, cette vivacité, cette subtilité d'esprit, que nous appelons Raison, et qu'elle nous a accordée si libéralement, puisque cette noble faculté n'est salutaire

avoir esté à Varro et Aristote cette intelligence de tant de choses? les a elle exemptez des incommoditez humaines? ont ils esté deschargez des accidents qui pressent un crocheteur? ont ils tiré de la logique quelque consolation à la goutte? pour avoir sceu comme cette humeur se loge aux ioinctures, l'en ont ils moins sentie? sont ils entrez en composition de la mort, pour scavoir qu'aulcunes nations s'en resiouissent; et du cocuage, pour scavoir les femmes estre communes en quelque region? au rebours, ayants tenu le premier reng en sçavoir, l'un entre les Romains, l'aultre entre les Grecs, et en la saison où la science fleurissoit le plus, nous n'avons pas pourtant apprins qu'ils ayent eu aulcune particuliere excellence en leur vie; voiré le Grec a assez à faire à se descharger d'aulcunes taches notables en la sienne: a lon trouvé que la volupté et la santé soyent plus savoureuses à celuy qui. sçait l'astrologie et la grammaire?

qu'à un petit nombre d'hommes, tandis qu'elle est funeste à tous les autres. (Ic. de Nat. Deor.l. 3, c. 27. Illiterati nùm minùs nervi rigent '?

et la honte et pauvreté moins importunes?

Scilicet et morbis et debilitate carebis, Et luctum et curam effugies, et tempora vita. Longa tibi post hac fato meliore dabuntur²!

l'ay veu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus sages et plus heureux que des recteurs de l'université; et lesquels i'aimerois mieulx ressembler. La doctrine, ce m'est advis, tient reng entre les choses necessaires à la vie, comme la gloire, la noblesse, la dignité, ou pour le plus, comme la beauté, la richesse, et telles aultres qualitez qui y servent voirement, mais de loing, et plus par fantasie que par nature. Il ne nous fault gueres plus d'offices, de regles et

^{&#}x27;Un ignorant soutient-il avec moins de vigneur les combats de l'amour? Hon. epod. l. 8, v. 17.

² C'est par là, sans doute, que vous serez exempt d'infirmités et de maladies; vous ne connoîtrez ni leelagrin ni l'inquiétude; vous jouirez d'une vie plus longue et plus heureuse! Juv. sats 14, v. 156.

de loix de vivre en nostre communauté, qu'il en fault aux grues et aux fourmis en la leur: et ce neantmoins nous vovons qu'elles s'v conduisent tresordonneement, sans erudition. Si l'homme estoit sage, il prendroit le vray prix de chasque chose, selon qu'elle seroit la plus utile et propre à sa vie. Qui nous comptera, par nos actions et deportements, il s'en trouvera plus grand nombre d'excellents entre les ignorants qu'entre les scavants: ie dis en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble en avoir bien porté de plus grande valeur, et pour la paix et pour la guerre, que cette Rome scavante qui se ruyna soy mesme : quand le demourant seroit tout pareil, au moins la preud hommie et l'innocence demeureroient du costé de l'ancienne; car elle loge singulierement bien avecques la simplicité. Mais ie laisse ce discours, qui me tireroit plus loing que ie ne vouldrois suyvre. I'en diray seulement encores cela, que c'est la seule humilité et soubmission qui peult effectuer un hommede bien. Il ne fault pas laisser au iugement de chascun la cognoissance de son debvoir;

il le luy fault preserire, non pas le laisser choisir à son discours : aultrement, selon, l'imbecilité et varieté infinie de nos raisons. et opinions, nous nous forgerions enfin des debvoirs qui nous mettroient à nous manger les uns les aultres, comme dict Epicurus '.

Ou plutôt l'épieurien Cologes. Voyes, le traité que Plutanque a écrit contre lui, c. 27 ; et Ponneran. de Abetinent, l. 1. - C.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE SECOND.

ÇHAPITRE IV. A. demain les affaires Pag.	1
Chap. V. De la conscience	7
CHAP. VI. De l'exercitation	17
GRAP. VII. Des recompenses d'honneur	45
CEAP. VIII. De l'affection des peres aux enfants.	56
CHAP. IX. Des armes des Parthes	108
Chap. X. Des livres	117
GEAP. XI. De la cruauté	r 5 5
CHAP. XII. Apologie de Raimond Sebond.,	195

PIN DE LA TABLE,

Imprimerie de marchand du breuse, rue de la Hupe, nº 80.

Henri Laffitte 20.12.1985

852259

. .





